

IDENTITÉ CULTURE et POLITIQUE



un dialogue afro-asiatique

EDITORS

Imtiaz Ahmed

University of Dhaka, Dhaka, Bangladesh

Solofo Randrianja

Université de Toamasina, Madagascar

International Editorial Board

Abdelghani Abouhani

Université de Rabat, Morocco

Tariq Banuri

Sustainable Development Policy Initiatives, Islamabad, Pakistan

Partha Chatterjee

Centre for Studies in Social Sciences, Calcutta, India

Radhika Coomaraswamy

International centre for Ethnic Studies, Colombo, Sri Lanka

Mahmood Mamdani

Columbia University, New York, USA

Bishnu Mohapatra

Ford Foundation, New Delhi, India

Ashis Nandy

Centre for the Study of Developing Societies, Delhi, India

Okwudiba Nnoli

University of Lagos, Nigeria

Nira Wickramasinghe

University of Colombo, Sri Lanka

Muhammad Yunus

Grameen Bank, Dhaka, Bangladesh

Anna Tsing

University of California Santa Cruz Oakland, CA, USA

Vinesh Y. Hookoomsing

University of Mauritius, Reduit Mauritius

Ousmane Kane

Columbia University, New York, USA

Production team

Md. Sajjadur, *Centre for Alternatives, Dhaka, Bangladesh*

Ambika, *ICES, Colombo, Sri Lanka*

Bodoharilala Ramiadantsoa, *University of Toamasina, LPT, Madagascar*

CODESRIA

An afro-asian dialogue
Identity, Culture and Politics

Un dialogue afro-asiatique
Identité, Culture et Politique

Volume 11, no 2, December 2010

Volume 11, no 2, Décembre 2010

International Centre of Ethnic Studies
Council for the Development of Social Science Research in Africa

Identity, Culture and Politics: an afro-asian dialogue (Identité, Culture et Politique: un dialogue afro-asiatique) is a biannual publication of *International Centre for Ethnic Studies, Colombo, Sri Lanka and Council for the Development of Social Science Research in Africa, Dakar, Senegal*. It aims at dissemination of knowledge and exchange of ideas and projections amongst African and Asian scholars and activists.

Only original contributions in English and French are accepted. Manuscripts must be typed double-spaced. Footnotes, references or bibliography should be typed separately from the article not at the bottom of the same page. All articles will be refereed.

Views and opinions expressed in *Identity, Culture and Politics: an afro-asian dialogue (Identité, Culture et Politique, un dialogue afro-asiatique)* are those of the authors and do not necessarily reflect the views or policies of the *International Centre for Ethnic Studies* or *Council for the Development of Social Science Research in Africa* or of any institution with which the authors may be associated.

All materials in *Identity Culture and Politics: an afro-asian dialogue (Identité, Culture et Politique: un dialogue afro-asiatique)* may be quoted a twill with proper acknowledgment and a copy of the publication sent to the Editors.

Correspondence should be addressed to :

Professor Imtiaz Ahmed

Co-Editor, *Identity, Culture and Politics: an afro-asian dialogue*.

Department of International Relations, University of Dhaka, Dhaka – 1000, Bangladesh.

Tel : 880-2-9661900-59 Ext. 4550. Fax : 880-2-8615583 or 880-2-8316769.

Email : imtiaz@bangla.net

Or

Professor Solofo Randrianja

Co-Editor, *Identité, Culture et Politique : un dialogue afro-asiatique*.

Department of Historical Studies, Faculty of arts, University of Toamasina,

Madagascar, Tel : + (261) 331253400.

Email : solofo@refer.mg

Price: US\$ 10.00 (Africa and South Asia), US\$ 15.00 (Rest of the World)

ISSN 0851- 2914

Published by : **ICES** and **CODESRIA**

In association with : **CENTRE FOR ALTERNATIVES**.

431 Lecture Theater, Arts Building,

University of Dhaka, Dhaka-1000, Bangladesh.

Tel : 880-2-9661900-59 Ext. 4550 or 4542 ; Fax : 880-2-8615583

CODESRIA and **ICES** would like to express their gratitude to the Swedish International Development Co-operation Agency (SIDA/SAREC), and the Government of Senegal for support of this project and the Journal.

Table/Contents

Le mot des rédacteurs en-chef / Notes from the editors	v
Juvence Ramasy	1
Madagascar : les forces armées garantes de la stabilité politique et démocratique	
Santosh Pandhari Suradkar	43
Idea of Emancipation and Discourse on Caste in Colonial Western India (Maharashtra)	
Carlos Fernandes	71
Actualité, urgence et travail collectif dans l'émergence d'un nouveau champ du savoir au Mozambique : le cas du Centre des Etudes Africaines (1976-1986)	
Anup Shekar Chakraborty	87
Memory of a Lost Past, Memory of Rape : Nostalgia, Trauma and the Construction of Collective Social Memory Among the Zo Hnahthlak	

Revue de livre / Book Review

Par Solofo Randrianja	105
Reviewed Work : Pier M. Larson, <i>Ratsitanina's gift : A Tale of Malagasy Ancestors and Language in Mauritius</i> , Centre for Research on Slavery and Indenture, University of Mauritius, 2009, 63 p. ISBN 978-99903-73-26-4	

Le mot des rédacteurs en-chef

Lorsque Shakespeare fit paraître sa pièce *La tempête* en 1611, il fut loin de mesurer la portée universelle des messages qu'il délivre par l'intermédiaire des personnages de son drame. Prospero et sa fille Miranda débarquent dans l'île de Caliban qui en est le premier habitant. Il est lâche, faux et servile, tout le contraire du bon sauvage du XVIIIème siècle. Prospero le civilise mais pour en tirer profit et de meilleurs services. Caliban, parlant désormais la langue de son civilisateur, s'en sert pour comprendre et dénoncer son asservissement nouveau.

Les analystes de cette œuvre voient en Caliban le symbole du peuple opprimé par la classe dirigeante. Il prend conscience de son asservissement et travaille à s'en défaire. Métaphoriquement, de cette situation pourrait on faire naître la notion de démocratie, le pouvoir du peuple.

Mais ces débuts du XXIème siècle, loin de voir réalisées les utopies rêvées par les grands penseurs des siècles précédents, sont, bien au contraire, riches en bouleversements dramatiques des sociétés humaines. Ceux ci résultent de l'aggravation accrue des inégalités au sein des sociétés et entre les nations. Les tensions au sein des sociétés montrent qu'elles sont loin de satisfaire les aspirations de leurs membres.

La faillite des métarécits et des utopies sociales issues des Lumières ainsi que l'effondrement de leurs tentatives de réalisation, attribuent alors à la démocratie la mission de résoudre les maux de l'humanité. La panacée semble communément et universellement admise.

Mais ce qui est qualifié de démocratie, et ce jusqu'à maintenant, ne semble être que la possibilité pour tout un chacun, individus et groupes,

Notes from the editors

In 1611, while writing *The Tempest*, Shakespeare certainly was far to measure the universal message the characters of his drama delivered. Prospero and his daughter Miranda landed on Caliban's island, the first resident. He is coward, false and slavish, quite the opposite of the mythical eighteenth-century "bon sauvage". Prospero civilized him but for his own profit and to get better services. As soon as Caliban succeeded to speak the language of his civilization, he used it to understand and to denounce his enslavement.

In the Shakespeare's play, Caliban could be considered as the symbol of the people, oppressed by the ruling classes, who becomes aware of its condition and who works to get rid of. Metaphorically, this could be considered as inspiring the concept of democracy.

But these early twenty first century, far from having achieved utopias dreamed up by the famous philosophers and utopists of the past centuries, are on the contrary, rich in dramatic changes in human societies. These changes are caused by the increasing inequalities within societies and between nations. The tensions within societies show they are far from satisfying the aspirations of their members.

The failure of social utopias and other meta-narratives from the Enlightenment and the collapse of any attempts of their achievement, ascribe to Democracy the mission to solve all the mankind evils. This Panacea appears to be commonly and universally accepted.

But what is called a democracy, until now, seems to be but the possibility for everyone, individuals and groups, to make his voice heard in the agora. Translating these aspirations into reality is

de faire entendre sa voix dans l'agora. Traduire en réalité ces aspirations est une toute autre question. Dans les faits, la démocratie est multiforme en Occident qui se targue d'en être à l'origine. Alors qu'ailleurs elle est réduite à un fétichisme de textes et d'institutions uniformes, souvent sans enracinement dans les cultures politiques locales. Et cependant elle se donne pour ambition de les transformer.

Un tel fétichisme fait de la démocratie une sorte de paragon qui n'existe nulle part ailleurs. Les échecs inévitables des uns se transforment alors en faire-valoir des autres. Pourtant sait on que l'Angleterre n'a pas de Constitution et que l'aristocratie continue à y être représentée au Parlement ? Portant personne ne lui contesterait l'attribut d'Etat de droit.

Sait on qu'en France qui se targue d'être la patrie des droits de l'homme, une femme violentée par son mari meurt tous les deux jours. De même sa diplomatie n'a cessé de soutenir dictatures et cliques oligarchiques dans ses anciennes colonies souvent plus pour le prestige de la francophonie que pour des intérêts économiques déclinants. Ainsi, cette dernière est la principale pourvoyeuse de l'armée malgache, première bénéficiaire de la coopération militaire française en Afrique sud-saharienne et la quatrième dans le monde. Que l'on ne se s'étonne pas si par la suite elle ait eu la tentation de se servir de cette position pour imposer, contre la volonté d'une partie des Malgaches, une remilitarisation de la politique de la Grande île. Sa diplomatie continue à la considérer comme le dernier bastion de la francophonie dans le Sud ouest de l'océan Indien en train de devenir progressivement une zone d'expansion de l'Asie émergente.

C'est la question que livre à notre réflexion **Juvence Ramasy** : les

another matter. Each new day provides examples of those betrayed hopes, embedded in violence.

In everyday realities, democracy is multifaceted even in the West, which pretends to be its inventor and model. While elsewhere it is reduced to a fetish of uniform laws and institutions, often without historical roots in local political cultures. But it still ambitions to transform them.

Such fetishism reduces democracy to a kind of paragon, which does not exist elsewhere. The inevitable failure in some places is then transformed into " faire-valoir " in others. But we know that Britain has no Constitution and that the aristocracy continues to be represented in the Parliament. Nobody would contest to its State the attribute of being ruled by laws.

In France, which prides itself as being the birthplace of human rights, a woman abused by her husband dies every two days. Similarly its Diplomacy has been supporting dictatorships and oligarchic cliques in its former colonies often more for the prestige of the Francophonie than to defend declining economic interests. Thus, it is the main provider of the Malagasy army; first recipient of French military cooperation subsidies in sub-Saharan Africa and fourth in the world. Who could pretend to be surprised when French diplomacy has been tempted to use that position to impose a re-militarization of the ruling classes in Madagascar, against its inhabitants will. Its diplomacy considered it as the last bastion of French language in the southwestern Indian Ocean, which it fears to become gradually an area of expansion of emerging Asia.

Juvence Ramasy's contribution invites to reflect on that question : Could

forces armées peuvent elles être les garantes de la stabilité politique et démocratique à Madagascar ? Leur mainmise sur le pouvoir politique s'est faite au nom de la démocratie et fut saluée comme telle par leur commanditaire à l'œuvre derrière un coup d'Etat.

Au delà de ce cas, la démocratie ne s'apparente-t-elle pas à une nouvelle utopie, cette contrée qui n'existe pas (encore) et que l'on imagine pour échapper aux dures réalités du quotidien ?

Lorsqu'elle est confrontée à l'inévitable épreuve de la réalisation, l'utopie est loin de coïncider avec la réalité ce qui est la cause de bien de déceptions. L'actualité fournit chaque nouveau jour d'exemples de ces espoirs trahis si ce n'est noyés dans la violence.

Nul n'a besoin d'être prophète pour prédire le devenir des différentes révolutions du jasmin et autres fleurs odorantes qui secouent le monde arabe. Elles sont d'autant plus inquiétantes que leurs conséquences seront planétaires. Craignant l'aggravation d'une immigration incontrôlable, l'apparition de voisins hostiles comme les régimes dit islamistes et par dessus tout la menace sur les ressources pétrolières, Les Européens et leurs alliés ne sont pas vraiment intéressés par l'émergence de régimes réellement démocratiques dans ces contrées. Et ce d'autant plus que dans cette logique, ces derniers vont forcément réclamer un nouvel ordre mondial plus juste. Celui ci constitue pour le confort des sociétés, une menace tout aussi inquiétante que la montée de la Chine et de l'Inde.

Que dire des propres concernés ? Il est à craindre que les principaux acteurs de ces mouvements seront les principales victimes tout autant de ces

the Armed Forces be the guarantors of political and Democratic stability in Madagascar ? In March 2009, their military coup, on behalf of democracy, was hailed as such by French authorities at work behind the coup.

Beyond this case, Democracy seems to emerge as a new utopia, this place which does not exist (yet) and that we imagine in order to escape the harsh realities of everyday life.

When confronted to the inevitable experience of its realization, Utopia does never coincide with reality ; this is the cause of so many disappointments. Nobody needs to be a prophet to predict the fate of different revolutions that shake the Arabic world. Fearing an aggravation of uncontrolled immigration flows, the emergence of hostile neighbors such as the so called Islamist regimes and above all the threat on oil resources ; Europeans and their allies are not really interested in the emergence of truly democratic regimes in these countries. And moreover, those latter will necessarily demand a new fair world order like Caliban. This will threat the comfort of their societies, just as as the rise of China and India.

What about the main concerned ? It is feared that they will be the major victims of both these developments and their dashed hopes.

They seem to justify Jean Guehenno's remarks expressed by one of the character representing the people in *Caliban parle* (1928) : « I am the artisan and the dupe of revolutions. That is my destiny, I assure the victory of the others but I am not myself ever victorious. »

développements que de leurs espoirs déçus.

Ils semblent justifier les remarques de Jean Guehenno s'exprimant à travers l'un des personnages représentant le peuple de son *Caliban parle* (1928) : « je suis l'artisan et la dupe des révolutions. Telle est ma destinée, j'assure la victoire des autres mais je ne suis moi même jamais victorieux ».

A l'origine du malentendu sur la démocratie et de ses différentes manipulations est la définition du *démos*, le petit peuple d'Athènes de l'époque classique. De celui-ci étaient exclus les étrangers /métèques, les femmes et les esclaves, c'est à dire plus de 225.000 personnes sur les 275.000 Athéniens. La démocratie athénienne fut exclusive et s'était économiquement nourrie de l'esclavage. Et sur les 50.000 citoyens, combien exercèrent en réalité le droit d'accéder à la tribune du Pnyx ?

Certes depuis, les catégories des exclus du *démos* se sont réduites mais cette situation a fait du peuple plus une référence idéologique qu'une réalité tangible. Si tous les manifestants du monde y recourent aujourd'hui, il n'en reste pas moins qu'il est composé de multiples éléments et groupes aux intérêts divergents. Ceux-ci ne s'assemblent en « peuple » que le temps d'un éphémère moment pompeusement qualifié de révolution. Il en résulte un deuxième abus de langage qui nous vient de mouvements sociaux comme les Révolutions française ou bolchévique.

La première tire sa légitimité de la prise d'une prison symbolique mais vide car inutilisée depuis des années, la seconde d'un coup d'Etat perpétré par des militaires. L'une comme l'autre causa des millions de victimes et amena au pouvoir des groupes qui se dépêchèrent de trahir les idéaux de départ.

The origins of misunderstanding about democracy and its various manipulations are the definition of the mythical *demos* of Athens during the classical period. It excludes foreigners, women and slaves, that is, more than 225,000 out of the 275,000 Athenians. Athenian democracy was exclusive and had been economically fed by slavery. And out of the 50,000 citizens who had the right to access the Pnyx, how many actually exercised it ?

Since, the excluded categories from *demos* are certainly reduced. This situation transformed " the people " into more an ideological reference than a reality. If all the demonstrators the contemporary world used to use the word, the fact remains that it is composed by multiple elements and groups of interests. They assemble into « people » during a fleeting moment pompously called revolution. Then follows a second language abuse that comes from social movements such as the French or Bolshevik Revolutions.

The first enroots its legitimacy in seizing a jail, symbolic but empty because unused for years, the second was but a military coup d'Etat. Both caused millions of victims and brought to power groups, which hurried to betray the initial ideals.

Santosh Pandhari Suradkar's contribution, on Caste in Colonial Western India (Maharashtra) reminds us how lower-caste elites benefited from independence, and then reproduced the practices of centuries-readjustment mechanisms of caste system, to stay in power. Independence raised the issues of castes system and women conditions in the future independent India. Debates

La contribution de **Santosh Pandhari Suradkar**, *Idea of Emancipation and Discourse on Caste in Colonial Western India (Maharashtra)* nous rappelle comment les élites des castes inférieures qui vont bénéficier de l'indépendance, vont reproduire les pratiques multiséculaires de réajustement du système des castes, pour se maintenir au pouvoir. Et l'indépendance, cette autre utopie coloniale, coquille vide comme la démocratie brandie par Caliban. Il s'aperçoit dès qu'il gouverne qu'il est « doux de régner ». Il en vient même à pactiser avec les forces réactionnaires. Il sera très inventif, beaucoup plus que Prospero dans cette entreprise.

Carlos Fernandes nous relate la mise en place au Mozambique la mise en place du Centre des Etudes Africaines (1976-1986) dans le contexte des indépendances mouvementées de l'Afrique australe. On pourrait se demander ce qu'il en est advenu à l'heure actuelle

Sans doute la binarité victime/bourreau opposant Prospero à Caliban n'est pas aussi simple autant dans la pièce de Shakespeare que dans les réalités pour lesquelles elle sert de métaphore. Chacun pense en effet trouver son compte dans ces relations. En effet Shakespeare, à travers le personnage de Prospero, ne cherche pas à reprendre le pouvoir qu'il a perdu et à se venger. Brisant le cycle, il prend de la hauteur pour faire en sorte que ses ennemis se repentent et découvrent le tyran qui est en eux à leur tour.

Mais en est-il de même dans les réalités ? L'insertion des viols et des traumatismes sociaux douloureux dans la mémoire collective des Zo Hnahthlak étudiée par **Anup Shekhar Chakraborty** donne un début de réponse. A la suite de Shakespeare, (*La tempête* acte IV scène 1) les Zo Hnahthlak rappellent que « Nous sommes faits de la même

were rough and intense. And in spite of real progress, independence, a colonial utopia such as democracy, resembles the shell brandished by Caliban when he realized that « ruling is pleasant ». He had even come to conclude alliances with reactionary forces. He will be very inventive, far more than Prospero in this endeavor.

Carlos Fernandes's contribution on research in newly independent Mozambique gives an idea about Caliban's resourcefulness. The production of *The Rhodesian Question* report in 1976 by the Centro de Estudos Africanos (CEA) based at the Eduardo Mondlane University, transformed the research dynamics by introducing novelties

It could be interesting to know about this center now when Caliban/Mugabe transformed Zimbabwe into his kingdom while Mozambique is becoming a successful IMF partisan

Without doubt, the binary victim / executioner, Prospero vs Caliban, is not as simple as in Shakespeare's play as in every day life for which it serves as a metaphor. Shakespeare's Prospero does not seek to regain the power and to revenge. Breaking the cycle, he takes a step back to ensure that his enemies feel the tyrant in them in turn and repent.

The reality is less high-flying. The inclusion of rape and painful social trauma in the collective memory among Zo Hnahthlak community, **Anup Shekhar Chakraborty** studied could give a provisional response. Following Shakespeare (act IV sc.1), Zo Hnahthlak, as hard as the realities could be, remind

éttoffe que les songes et notre petite vie, un somme la parachève » car une fois « Nos divertissements (sont) terminés. Les acteurs, je vous l'ai dit, déjà, étaient tous des esprits ; ils se sont fondus en air, en air impalpable. Pareillement à l'édifice impalpable de cette vision, les tours coiffées de nuages, les palais fastueux, les temples solennels, le grand globe lui même avec tous ceux qui en ont la jouissance se dissoudront, comme ce cortège insubstantiel s'est évanoui, sans laisser derrière eux la moindre vapeur. »

Solofo Randrianja
Imtiaz Ahmed

that « We are made of the same stuff that dreams and our little life, a sum the finishing touches « for once » Our entertainment (are) completed. The actors, I told you already, were all spirits ; they are melted into air, air impalpable. Similarly to the building of impalpable this vision, turns wearing clouds, the sumptuous palaces, the solemn temples, the great globe himself with all those who have the possession will dissolve, as insubstantial procession vanished without leaving behind any steam. »

Imtiaz Ahmed
Solofo Randrianja

Madagascar : les forces armées garantes de la stabilité politique et démocratique ?

Juvence F. Ramasy

Abstract

The armed forces : pilar of political stability and democracy ? A Madagascar case study.

No study of African politics can overlook the issue of the militarization of the state, as in many African countries armies played a key role in the aftermath of independence. Madagascar, for example, was ruled for over twenty years by the army. The army generally appears as a neutral entity which, as such, can guarantee the country's political stability. However, there is no such thing as absolute neutrality, neither in Africa nor in western democracies. But the best hope for the army to become and remain as politically neutral as possible, is to demilitarize political power. Only the withdrawal of the military from politics and their subordination to civilian decisions do not suffice to ensure the army's political neutrality. Such a withdrawal was carried out through the third wave of democratization. Yet these transitions followed the army's directions. Democratization processes, then, cannot go without efforts towards neutralizing the military, and thus, towards demilitarizing the political society and depoliticizing the army. Post-transition regimes striving for democracy should bring about and preserve a formal separation of power between the political and the civilian spheres. For these regimes to establish a solid mandate, the army and the security apparatus need to be placed under democratic control. In Africa, the disengagement of the military from the public sphere came about with the political transitions of the 1990s. But with the current regime changes, this process seems to be challenged, as testifies the return of pretorianism in countries such as Mauritania, Guinea, Niger and Madagascar. Hence, demilitarizing politics, on the one hand, and depoliticizing and re-professionalizing the army, on the other, remain essential issues to be addressed.

Résumé

Une réflexion sur le politique en Afrique ne peut faire l'économie d'une réflexion sur la militarisation de l'État. Les forces armées africaines et malgaches ont été un acteur politique au lendemain des indépendances. Ainsi, Madagascar a été pendant plus de vingt ans gouverné par des militaires. L'institution militaire semble faire preuve d'une neutralité nonchalante garante de la stabilité politique. Cependant cette neutralité ne peut pas être absolue aussi bien en Afrique que dans les démocraties occidentales. Afin que la neutralité politique de l'armée soit réellement effective, la démilitarisation du pouvoir politique doit être réalisée, car le retrait du personnel militaire de l'exercice direct du pouvoir politique exécutif et la subordination de

L'institution militaire aux décisions civiles ne suffisent pas à assurer cette neutralité politique. Ce retrait s'est réalisé à travers la troisième vague de démocratisation. Cependant la transition va là où vont les militaires. Derrière cette démocratisation se profile inévitablement la problématique de la neutralisation de l'armée qui passe par la démilitarisation du pouvoir politique ainsi que la dépolitisation de l'armée. Car les régimes post-transition qui tendent vers la démocratie doivent reposer sur une séparation formelle, institutionnelle et constitutionnelle des sphères civiles et militaires. Quant à la consolidation de ces régimes, elle ne pourra être patente que si l'armée et les appareils sécuritaires sont placés sous une forme de contrôle démocratique. Le désengagement politique qui a été rendu possible par la transition politique et le changement de régime semble remis en cause à l'heure actuelle où nous constatons un retour du prétorianisme comme peuvent l'attester le cas de la Mauritanie, de la Guinée, du Niger ou encore de Madagascar. Par conséquent, la démilitarisation du politique et la dépolitisation mais aussi la reprofessionnalisation de l'armée s'imposent.

Le prétorianisme¹, un temps en perte de vitesse, semble de nouveau constituer une donnée cardinale de la vie politique en Afrique noire postcoloniale. L'armée avait par le passé pris les rênes du pouvoir dans une majorité d'États africains² mais continue toujours à le faire. Les exemples mauritanien (août 2008), guinéen (décembre 2008), malgache (mars 2009) et nigérien (février 2010) en témoignent. L'armée constitue toujours un acteur politique majeur légitimé comme garant de la stabilité ou un vecteur d'alternance politique « violent ». Bien que l'ensemble de l'Afrique fût sujette à la « troisième vague de démocratisation³ » au cours des années 1990, la resectorisation du politique et du militaire a été difficilement mise en œuvre⁴. Le militarisme africain s'est donc développé à l'ensemble du continent à l'exception notable du Botswana, du Sénégal et de l'île Maurice⁵.

Dans le cas malgache l'armée a joué un rôle majeur dans l'histoire politique. Il s'avère nécessaire de faire un état des lieux des forces armées malgaches qui, à l'instar de leurs voisines africaines, sont nées à l'occasion du transfert de pouvoir entre l'ancienne puissance coloniale et les États nouvellement indépendants⁶.

L'armée malgache⁷ a été créée le 26 juin 1960, avec la proclamation de l'Indépendance. Elle fait partie de la catégorie des armées ex-coloniales⁸. Il s'est opéré, dans le cadre de ces armées au moment de leur création, un transfert d'une partie de l'armée coloniale. Toutefois Madagascar disposait d'une armée bien avant la colonisation. Une alliance⁹ entre Radama I et les Anglais, représentés par le gouverneur de Maurice, Sir Robert Farquhar, donna véritablement forme à l'armée malgache¹⁰. Plus tard, le Premier ministre Rainilaiarivony procéda à sa modernisation et à l'élaboration d'un concept de défense nationale lors des guerres franco-malgaches de 1883 et 1885¹¹. Sous le règne de Ranavalona II, la réorganisation de l'armée, appelée *Foloalindahy*¹², se poursuivit et le système de hiérarchie de Radama I, les *voninahitra*¹³, fut repris. Les premiers clivages apparurent au cours de cette

période. En effet, les militaires, en particulier les officiers supérieurs, continuent d'être recrutés parmi les élites dirigeantes. Cette pratique perdura durant la colonisation et sera à l'origine de tensions. Quant à l'armée coloniale, elle s'établit à Madagascar à la fin du XIX^e siècle à la suite de l'annexion de l'île par la France¹⁴. Elle avait pour charge d'occuper et de défendre les colonies ainsi que la protection de la Métropole et le respect de l'ordre colonial en empêchant toute révolte. Elle veilla à annihiler toute velléité d'indépendance et de subversion¹⁵.

L'armée coloniale connut des évolutions au lendemain de la Seconde Guerre mondiale avec l'introduction de la Constitution française de 1946, de la Loi-cadre du 23 juin 1956 et de la Constitution française du 4 octobre 1958. Les conditions de la présence française furent modifiées par la Loi-cadre dans laquelle la notion de défense intérieure et extérieure de la France se substituera à celle de souveraineté. C'est dans le contexte des indépendances que les armées nationales africaines seront mises en place. Elles résultent de la dissolution de l'armée coloniale qui a conduit à une redistribution ou plutôt un recasement des différents éléments de cette armée au sein de l'armée de leur pays d'origine. Ceci occasionna des problèmes dans la constitution de l'armée dans certains États d'Afrique Francophone. Ainsi le Sénégal récupéra la majorité des officiers à la différence du Niger. Le déséquilibre ainsi causé au sein des nouvelles armées africaines, rendit nécessaire une africanisation¹⁶ des cadres de l'armée et une accélération de la formation des officiers. Les divers accords d'assistance et d'aide technique et la mise en œuvre du « Plan Raisonnable¹⁷ » permirent d'atteindre ces objectifs¹⁸.

Notre analyse de l'institution militaire et du politique concernera la période post-indépendance. L'armée fut au cœur des luttes de pouvoir à partir de 1972 et nous assisterons, petit à petit, à une militarisation du système politique malgache¹⁹. La militarisation ou militarisme est l'interférence prétorienne des armées avec le pouvoir politique dont le coup d'État constitue la forme la plus achevée²⁰. L'armée à Madagascar se définit comme légaliste, elle se dit au service de l'État et garante de l'unité nationale. Elle n'est pas un va-t-en-guerre et constitue un rempart pour défendre l'intérêt supérieur de la Nation. Cette conception a ainsi évité à Madagascar de sombrer dans le chaos lors des crises politiques (1972, 1991, 2002, 2009). Les forces armées malgaches confinées dans leur rôle de « grande muette », sont donc fidèles à une conception classique de l'armée. Mais elles participèrent au jeu politique pour permettre à nombre de ses éléments d'occuper les fonctions qui étaient alors uniquement dévolues aux civils, si bien que nous retrouvons toujours toutes les caractéristiques du système politique civil²¹ tout au long de l'histoire de Madagascar. Certes Madagascar a été gouverné par des militaires pendant plus de 20 ans (le Général Gabriel Ramanantsoa de 1972 à 1975, le Colonel Richard Ratsimandrava de 5 février 1975 au 11 février 1975, le Général Gilles Andriamahazo de février à juin 1975 et l'Amiral Didier Ratsiraka de juin 1975 à 1991, puis de 1996 à 2001) au cours des trois républiques qu'a connu l'île. Mais Madagascar n'a connu aucun coup d'État²² « exclusivement militaire » à l'inverse de ses voisins africains. Cependant comment interpréter

l'assassinat du Colonel Richard Ratsimandrava ? Il a conduit à la mise en place d'un Directoire militaire en 1975 pour ensuite laisser place à la République Démocratique de Madagascar (RDM). Et la démission de Marc Ravalomanana en mars 2009 qui a remis les pleins pouvoirs à un Directoire militaire qui le transmettra ensuite à Andry Rajoelina ? A partir de l'avènement de la RDM, les élites martiales malgaches occupèrent des postes plus importants les uns que les autres dans les arcanes du pouvoir que ce soit au niveau ministériel ou aux hautes fonctions de l'État si bien qu'elles passeront plus de temps au sommet de l'État que les élites politiques. Aussi comme tous les corps de l'État, les forces armées n'échappent pas aux luttes politiques inhérentes au processus de construction de l'État ni aux phénomènes qui l'accompagnent tel le clientélisme, les luttes de faction et les tensions ethniques. Par conséquent, il faut comprendre l'armée en tant qu'institution mais aussi et surtout en tant qu'acteur politique aux intérêts, calculs et actions propres. Elles ont cependant constitué un recours si ce n'est une alternative lors des crises (1972, 1991, 2002, 2009) qui ont traversé la Grande Ile et elles ont contribué à ramener la paix sociale ainsi qu'une stabilité politique.

L'armée malgache est l'une des plus étoilées au monde, cela résulte de la politique menée par Didier Ratsiraka lors de son arrivée au pouvoir en 1975. Cette manœuvre a eu pour principale conséquence d'affaiblir cette institution et de la politiser. L'effort de dépolitisation menée au cours de la présidence d'Albert Zafy à partir de 1992 n'a pu être mené à son terme. En effet, le retour au pouvoir de Didier Ratsiraka en 1996 a fortement remis en cause cette tentative. Les tentatives de Marc Ravalomanana ont été vaines et les événements de 2009 ont quelque peu compliqué la tâche.

L'objet de cette contribution est d'analyser le rôle de l'armée dans le cadre du processus démocratique qui suit son cours à Madagascar et de nous interroger sur la neutralité, toutefois relative, de cette institution, sur son rôle de facteur de stabilisation et de l'implémentation de la démocratie. Il convient à ce titre de s'intéresser à l'histoire récente et immédiate au regard du rôle premier joué par les forces armées dans l'histoire politique de Madagascar de ces 50 dernières années (I). Nous verrons que suite à la militarisation du système politique (II), une démilitarisation du système politique ainsi qu'une dépolitisation des forces armées s'avèrent nécessaire pour que la neutralité politique et l'implémentation de la démocratie soient de mise (III).

I.- La période post coloniale : une institution hors-jeu de l'action politique

L'armée a été durant la période coloniale l'instrument de la légitimité coloniale et les États africains nouvellement indépendants feront en sorte qu'elle constitue l'instrument d'une légitimité nationale. L'armée fait partie des attributs associés à la souveraineté nationale. Elle constitue donc un symbole de l'État. Mais il s'agit d'une pièce rapportée, extérieure à l'ordre social et politique au moment des indépendances qui s'imposera peu à peu comme un instrument de pouvoir.

L'indépendance de Madagascar coïncide avec la naissance de l'armée malgache. Madagascar sera lié à la France par un accord de défense et d'assistance militaire technique²³ (juin 1960 à mai 1972). L'influence de la France se fit toujours sentir. Cette armée, comme la plupart des armées des anciennes colonies françaises, a été façonnée par des militaires français. Il suffit de se référer aux accords de coopération pour en comprendre le mécanisme. De nombreux officiers malgaches ont été formés dans des écoles militaires françaises, le général Gabriel Ramanantsoa est diplômé de l'école militaire de Saint-Cyr²⁴, tout comme le général Gilles Andriamahazo ou encore le colonel Richard Ratsimandrava. L'amiral Didier Ratsiraka a, quant à lui, été formé à l'école Navale de Brest. Ces différentes personnalités militaires ont toutes joué un rôle plus ou moins déterminant, au sommet de l'État, dans l'histoire politique du pays.

Même dans la période actuelle, force est de constater la présence d'officiers dans les hautes sphères du pouvoir et du rôle de l'ancienne puissance coloniale. C'est le cas entre autres de l'actuel Premier ministre, le général Camille Albert Vital²⁵. La formation des militaires malgaches a également été assurée par l'école militaire pour ressortissants d'outre-mer²⁵, mais Madagascar disposait aussi d'une école d'enfants de troupes à Fianarantsoa²⁶. L'Académie militaire d'Antsirabe (ACML)²⁷ ne fut créée que plus tard, en 1967.

Dans les années qui suivirent l'indépendance, les forces armées malgaches ne furent nullement associées à l'exercice du pouvoir. Elles n'ont pas été non plus associées à la construction de l'État ainsi qu'à l'accession à la souveraineté. La raison est simple, les forces armées malgaches comme ses pairs africaines, ont vu le jour en tant que forces nationales après l'accession de leurs États à l'indépendance, il convient par conséquent de s'interroger sur les raisons ayant amené ces États nouvellement indépendants à se doter d'une armée.

Conformément à la Constitution du 29 avril 1959, l'armée malgache a pour chef suprême, le Président de la République, Philibert Tsiranana. Au cours de la Première République (1960-1972) elle fut constituée par l'armée de terre, l'armée de l'air, l'armée de mer, la gendarmerie, le corps du service civique²⁸ et l'Académie militaire d'Antsirabe. A celles-ci s'ajoutent une force paramilitaire, les Forces Républicaines de Sécurité (FRS), qui est placée sous la houlette du ministre de l'Intérieur, André Resampa. Ce lui-ci fut également secrétaire général du PSD²⁹, chef de la sécurité et des forces de police, ce qui fit de lui un personnage incontournable de la politique malgache.

À partir de 1960, Madagascar, avec 6 300 militaires³⁰, possédait la deuxième armée des anciennes colonies françaises juste après la Côte d'Ivoire qui en comptait 6 800 et avant le Sénégal qui avait 6 200 militaires. Des officiers français³¹ participaient à son encadrement au titre de la Coopération en vertu des accords de défense et d'assistance militaire technique. L'effectif de l'armée connut un accroissement important au cours de la décennie 1960. En effet, en 1967, l'armée compta 3 070 hommes dont 2 800 au sein de l'armée de terre, 70 dans l'armée de l'air et 200 dans l'armée de mer. À la fin des années 1960, il y aura 4 600 militaires pour 4 000 au sein de l'armée de terre, 400 pour l'armée de l'air et 200 pour l'armée de

mer. Au début des années 1970, l'effectif total de l'armée fut de 4 100 dont 3 700 militaires dans les rangs de l'armée de terre, 200 pour l'armée de l'air et 200 aussi pour l'armée de mer³². L'armée de terre a ainsi connu une forte augmentation de son effectif. Cela s'explique par l'augmentation du budget consacré aux dépenses militaires durant la période post-indépendance³³ et par la création de l'ACMIL qui vint pallier au manque d'hommes de rang par rapport au nombre de gradés. L'armée de l'air et l'armée de mer, après avoir également connu une croissance au niveau de leur effectif, se stabilisèrent. L'explication pourrait se trouver dans la faiblesse des équipements et des moyens³⁴. Cette situation n'est pas uniquement celle de Madagascar mais elle prévaut aussi pour nombre de pays africains. Plusieurs raisons peuvent expliquer le manque d'équipements tant au niveau des forces aériennes que des forces navales. Le coût élevé des appareils militaires constitue un frein à la constitution aussi bien d'une flotte aérienne que d'une flotte navale³⁵. Les différents États africains privilégient ainsi l'acquisition d'anciens avions dont le prix est moins élevé. Une autre explication est l'existence des accords de défense qui rend accessoire la mise sur pied d'une force aérienne ou d'une force navale. Ensuite, il semblerait que les États et les fabricants d'armes se seraient entendus afin de limiter la vente de matériels militaires hautement performants aux États africains. Et enfin, peu de militaires furent formés dans le domaine des forces aériennes et navales. La faiblesse de l'armement de l'armée combinée au manque de moyens de transports et de communications sur des territoires assez vastes ne permet pas à l'armée d'être opérationnelle. Cela l'empêche par conséquent d'exercer sa fonction de défense extérieure. Cette situation ne remet-elle pas en cause le professionnalisme de l'armée ? Pourtant les différents États africains consacrent un budget conséquent aux forces armées et ceci alors que les violences qui se déroulent sur ce continent peuvent être résolues par des forces paramilitaires, dont l'allégeance est moins difficile à obtenir que celle des forces armées régulières. Mais le fait de posséder une armée fait partie des attributs associés de la souveraineté nationale³⁶.

L'État malgache privilégie l'armée de terre et les forces paramilitaires, les FRS. Il s'agit pour l'exécutif de choyer ces deux composantes des forces armées malgaches afin de s'assurer de leur fidélité eu égard à leur effectif. Les rapports courtois entretenus entre le Président de la République Philibert Tsiranana et le Chef d'État-major, le général Gabriel Ramanantsoa³⁷, pourraient en témoigner. Il en est de même avec le chef des FRS, André Resampa. Il a confié ce poste à ces deux personnalités dans un souci d'équilibre ethnique, le général Gabriel Ramanantsoa est Merina, le groupe ethnique des Hautes terres centrales, tandis qu'André Resampa est Vezo, un communauté du Sud.

Mais il a également mis sur pied un État-major particulier en 1969 à la tête duquel se trouvait un officier français, le colonel Bocchino. Cet État-major particulier permit à Tsiranana d'exercer une certaine emprise sur les forces armées malgaches. Cependant, les relations entre le colonel Bocchino et le chef d'État-major général Gabriel Ramanantsoa d'un côté et le commandant de la gendarmerie, le colonel Richard Ratsimandrava³⁷ de l'autre furent parfois houleuses. Cela s'explique notamment par le fait

qu'ils n'ont pas le même grade, Gabriel Ramanantsoa est général tandis que Bocchino est colonel, ce qui est également le cas du commandant de la gendarmerie nationale, le colonel Richard Ratsimandrava. Ce dernier ne prendra la direction de la gendarmerie qu'en 1969. Elle a été auparavant commandée par le colonel Bocchino qui y gardera une forte influence. Philibert Tsiranana a fait en sorte que la gendarmerie puisse tenir tête à l'armée tant sur le plan militaire que sur le plan politique. Si bien que leurs effectifs sont sensiblement les mêmes : 2 700 pour l'armée et 3 600 pour la gendarmerie. D'ailleurs, Philibert Tsiranana disposait toujours d'une influence certaine sur la gendarmerie par l'entremise du commandant de la gendarmerie, le colonel Richard Ratsimandrava. En effet, le père de ce dernier, instituteur à Antananarivo était l'un des premiers partisans du PADESM³⁸ de Philibert Tsiranana. De plus, celui-ci jouera un rôle non négligeable dans la carrière du colonel Richard Ratsimandrava. Il lui assurera de son soutien lors de ses études à Saint-Cyr ainsi qu'au sein de l'armée de terre où il fut capitaine. Il rejoindra la gendarmerie par la suite et fut formé pour le haut commandement par le colonel Bocchino jusqu'à sa nomination à la tête de la gendarmerie en 1969³⁹. Le colonel Richard Ratsimandrava se sent quelque part redevable envers Tsiranana et lui assurera une certaine fidélité comme les événements de 1971 le démontreront.

Au lendemain de l'indépendance, les forces armées malgaches ont à leur tête une élite majoritairement merina formée à Saint-Cyr ainsi qu'à l'École de Guerre. Cette dernière en raison d'une meilleure formation fut plus apte à occuper des postes de direction et de commandement. Elle est conseillée et secondée par des officiers supérieurs de l'armée française. D'autres militaires malgaches, originaires de différentes régions et de différentes ethnies, ont été formés à l'École des Officiers de la Gendarmerie Nationale de Melun (EOGN). Tandis que certains passèrent par des écoles d'application, comme celle de Strasbourg. Ceux-là accédèrent à des postes de direction d'une manière plus lente que les militaires formés dans les autres écoles car ils commencèrent leur carrière en tant qu'officiers⁴⁰. Au sein de l'armée existe par conséquent des revendications en termes ethniques (représentation ethnique revendiquée par les hommes politiques originaires des régions autres que les Hautes Terres centrale de l'Imerina) mais aussi bien en fonction de l'école dont sont issus les officiers. Il y a également les problèmes d'avancement liés à l'origine ethnique et sociale. Une certaine opposition existe entre les officiers dits « Côtiers » et les officiers merina issus de l'élite. Ce fut notamment le cas avec le colonel Brécharad Rajaonarison, d'origine Antaisaka, qui pensait à l'existence d'un complot initié par les officiers merina. Les luttes de clan perceptibles au cours de la Première République sont à l'origine d'une situation explosive. Les critères de recrutement ainsi que la composition des forces armées malgaches ne militent pas en faveur d'une cohésion de l'institution militaire. L'armée en tant qu'acteur social est traversée par les mêmes clivages ethniques, culturels, linguistiques, religieux et régionaux que la population civile. A ceux-ci s'ajoute un clivage d'ordre générationnel. De même un certain nombre d'officiers servirent dans les forces coloniales.

Une manière de pallier à ce problème de promotion, et surtout au fait ethnique fut la création en 1966 par le ministre de l'Intérieur André Resampa, des FRS et de l'ACMIL qui visait à contrebalancer l'insuffisance des officiers. Les FRS sont une police paramilitaire majoritairement composée de militaires issus des régions « côtières »⁴¹. Quant à l'ACMIL, ses statuts prévoyaient qu'un tiers des places serait réservé aux « Côtiers », car celles octroyées par le gouvernement français au sein de ses écoles étaient limitées et ne permettaient pas de satisfaire les demandes émanant des six provinces⁴². L'ACMIL offrait une éducation gratuite, assortie d'emplois aux fils de l'élite ou de familles qui ne pouvaient pas les envoyer à l'Université.

De plus, le président Tsiranana essaya de favoriser la montée d'officiers « côtiers » au sein de l'armée. L'exemple le plus probant est celui du colonel Brécharad Rajaonarison qui compte parmi les trois colonels de l'armée malgache au lendemain de l'indépendance avec Roland Rabetafika et Richard Ratsimandrava. Il fut sous-officier au sein de l'armée coloniale avant d'être promu au sein de l'armée malgache et fut envoyé en France durant les années 1960 avec Roland Rabetafika poursuivre sa formation militaire au sein de l'École de Guerre. Philibert Tsiranana procéda également à la promotion d'officiers loyaux envers lui. Ce genre d'attitude qui s'apparente à du népotisme se retrouvera sous les régimes suivants. La promotion de ces officiers aboutit à nouveau un problème, la politisation de l'armée, sans toutefois régler celui de l'ethnisation.

II.- L'entrée des forces armées en politique : une militarisation du système politique malgache

L'analyse de l'institution militaire malgache montre l'interpénétration exemplaire et constante des forces civiles et militaires dans la lutte pour le pouvoir politique⁴³. La collusion entre la politique et l'armée remonte à la crise de 1972 et se manifestera au cours des différentes crises politiques (1972, 1991, 2002, 2009).

La crise de 1972 est une conséquence des événements⁴⁴ qui ont secoué la province de Tuléar en avril 1971⁴⁵. Des militants du parti d'opposition, le MONIMA⁴⁶ de Monja Jaona, attaquèrent durant le mois d'avril différents postes de police. Et pourtant, lors des élections législatives les électeurs de cette partie de l'île votèrent à 99% pour les candidats du PSD, au pouvoir. Mais ces élections comme celles qui eurent cours lors de la première République furent entachées de fraudes. La gendarmerie fut envoyée dans la province afin d'y rétablir l'ordre⁴⁷, permettant au Président Philibert Tsiranana et au PSD de surseoir la chute d'un pouvoir vacillant. La gendarmerie fut discréditée auprès des citoyens et ne pourra jouer le rôle de contre pouvoir voire d'alternative contrairement à l'armée.

Nous pouvons, cependant, nous interroger sur la position adoptée aussi bien par la gendarmerie que par l'armée. La gendarmerie est intervenue à la demande du Président Philibert Tsiranana. Nous avons précédemment évoqué les relations qu'entretenait le commandant de la gendarmerie, le

colonel Richard Ratsimandrava, avec le Président Philibert Tsiranana. Mais cela n'est pas la seule explication de sa intervention. D'après certains auteurs comme Gérard Roy (1988), les forces armées malgaches étaient conscientes de la faiblesse du pouvoir de Tsiranana mais décidèrent d'agir différemment lors des événements de 1971. D'après ce dernier cela s'explique non seulement par la localisation du conflit mais aussi par les conséquences d'un changement de régime. L'armée décida de rester en retrait car les chances que ce conflit se répande jusqu'à atteindre l'Imerina étaient très minimales⁴⁸. De plus, il convient de ne pas minimiser le facteur ethnique. En effet, l'armée est composée principalement d'une élite merina, d'anciens nobles et hommes libres qui occupent les postes de commandement, tandis que la gendarmerie est majoritairement composée d'ethnie non-merina et de descendants d'esclaves. La revendication corporatiste, promotion des militaires non-merina, revêt donc un rôle capital. La gendarmerie est par conséquent favorable à un changement de régime pouvant répondre à ses attentes, c'est également le cas pour une frange de l'armée. Le MONIMA semble aussi favorable à un changement de régime mais ne fut pas en mesure de répondre aux attentes de la gendarmerie. Et en raison du caractère régional de la révolte, la gendarmerie se trouva contrainte de soutenir le pouvoir et de réprimer la révolte.

Ces événements coïncident avec la grève des étudiants de l'Université d'Antananarivo en mars-avril 1971 qui déboucha sur la crise 1972. Ils réclamèrent la suppression des accords de coopération culturelle qui font de l'enseignement malgache une annexe de celui de la France ; la fin de la domination française dans l'enseignement, le départ de tous les coopérants contrôlant l'institution scolaire⁴⁹. Ils protestèrent aussi contre les différentes arrestations et l'alliance avec l'Union sud-africaine, avec l'octroi de concession minière et territoriale à des sociétés sud-africaines. Des partis politiques tel que l'AKFM⁵⁰, qui disposait jusqu'alors d'un certain prestige⁵¹ à Tananarive et dans la province éponyme, tenteront de prendre le contrôle de la manifestation et de jouer le rôle de médiateur. L'AKFM fit en sorte que la manifestation se cantonne à l'université en utilisant l'association syndicale estudiantine sous son influence. Il ira même jusqu'à soutenir le gouvernement dans son attitude dans la répression dans le sud, si bien qu'un tel agissement ternit son image tout autant que celle du pouvoir⁵². Celui-ci procéda à l'arrestation de plus de 400 étudiants et scolaires dans la nuit du 12 mai et les déporta à Nosy Lava⁵³. Le lendemain, l'État de siège fut décrété et les FRS occupèrent l'avenue de l'Indépendance pour réprimer une manifestation. Leur intervention se solda par la mort d'une quarantaine de personnes⁵⁴. Face à la résistance des manifestants, la gendarmerie et l'armée furent appelées à la rescousse mais ils refusèrent d'ouvrir le feu et quittèrent l'avenue de l'Indépendance avec les FRS.

L'armée, comme en 1971, n'intervint pas. Cela s'expliquerait par le fait qu'un certain nombre de militaires auraient été membres du MONIMA⁵⁵. Le 18 mai 1972 le Président Philibert Tsiranana remit les pleins pouvoirs au général Gabriel Ramanantsoa⁵⁶ comme l'exigeaient les manifestants car l'armée était la seule institution capable de rétablir l'ordre et de ramener la paix sociale⁵⁷. L'intervention de l'armée a une origine politique visant à

mettre un terme à une impasse politique ainsi qu'à une crise sociale et elle est constitutive d'une période d'instabilité systémique⁵⁸. Cette nomination modifia la place des forces armées malgaches au sein de la vie politique, si bien qu'elles représenteront un facteur politique au même titre que les partis et les autres groupes de pression traditionnels⁵⁹. Durant tous ces événements, l'armée française n'intervint pas malgré les accords de défense et de coopération. Selon Robert Archer, Philibert Tsiranana aurait demandé l'intervention des troupes françaises basées à Ivato et à Antsiranana. La France proposa l'envoi d'un commando afin d'escorter Philibert Tsiranana vers un lieu sûr, ce qu'il refusa. La non-intervention militaire représente un autre volet des relations entre la France et l'Afrique⁶⁰ et peut être interprétée comme la volonté d'abandonner un président décevant à ses yeux⁶¹.

Le cantonnement de la révolte de 1971 et de la crise de 1972 à un conflit isolé et régional (surtout pour le cas de la crise de 1971) nous laisse quelque peu perplexe car il ressort de l'analyse de certains chercheurs que les conditions économiques telles qu'un faible développement économique ou des situations d'inégalité ou d'exclusion (religieuses, ethniques) sont propices à l'émergence de conflits armés⁶². Madagascar réunissait les conditions favorables à l'émergence d'un conflit armé. Mais la dimension régionale de la jacquerie de 1971, le faible armement du MONIMA et le caractère pacifique des manifestations étudiantes ne permirent pas qu'un tel conflit puisse s'installer. La raison principale fut l'attitude de l'armée qui refusa d'utiliser des armes contre les citoyens. A cela nous pourrions ajouter d'autres éléments tels que le *Fihavanana*⁶³, le rôle de l'Église en tant qu'autorité morale ou *Ray-aman-dreny*.

A la suite de la remise des pleins pouvoirs, le Parlement se réunit en congrès afin d'adopter la révision constitutionnelle qui crée le poste de Premier ministre que le général Gabriel Ramanantsoa occupa. Un gouvernement, composé de 10 ministres dont 4 militaires⁶⁴ à l'exception du général Gabriel Ramanantsoa, fut mis en place le 27 mai 1972⁶⁵. Ce gouvernement devait rétablir l'unité nationale, la paix civile et l'ordre public afin de rassurer les franges de l'élite tananarivienne et des provinces effrayées par le « gauchisme » de certains leaders du mouvement. Afin d'atteindre ses objectifs⁶⁶, le gouvernement d'union nationale interdit toutes les activités des partis politiques ce qui illustre la volonté apolitique du régime comme c'est le cas dans d'autres États Africains. Des gouverneurs militaires furent nommés à la tête des six provinces⁶⁷ démontrant ainsi à une interpénétration des militaires dans le politique. Mais, nous ne pouvons dans le cas malgache parler de régime militaire car le gouvernement est composé dans des proportions identiques de civils et de militaires. L'expression « régime militaire » désigne les gouvernements où les principales décisions sont prises exclusivement ou de façon prédominante par des membres des forces armées. Les régimes militaires sont en quelque sorte des régimes autoritaires dans lesquels sont exclus totalement ou largement les dirigeants civils par la volonté des militaires ou par celle des civils⁶⁸.

Ce gouvernement bien que comportant les différents courants de l'armée, ne parviendra pas assurer leur cohésion. Parmi les représentants de l'armée de terre, nous retrouvons, le général Gabriel Ramanantsoa, le

général Gilles Andriamahazo et le commandant Joël Rakotomalala. La gendarmerie est représentée par le colonel Richard Ratsimandrava et la marine par le capitaine de corvette Didier Ratsiraka. La prédominance de l'armée de terre au détriment de la gendarmerie, qui dispose pourtant de l'effectif le plus élevé⁶⁹, s'explique sûrement par sa non-intervention dans la crise faisant d'elle une alternative au pouvoir à la différence de la gendarmerie. Trois forces centrifuges se disputent ainsi le pouvoir au sein du gouvernement et de l'armée⁷⁰. Pascal Chaigneau évoque le terme de partis militaires⁷¹ au même titre que les partis politiques. L'armée malgache est révélatrice de la pluralité des tendances du système politique civil. Ces forces conduiront le gouvernement à l'implosion. La première force centrifuge est représentée par le colonel Richard Ratsimandrava, ministre de l'Intérieur et commandant de la gendarmerie. C'est certainement à ce titre qu'il dut sa nomination. Le général Gabriel Ramanantsoa ne pouvait se passer de la gendarmerie et donc de son commandant car celle-ci disposait d'un effectif supérieur à celui de l'armée et ce malgré le rôle qu'elle a joué au cours des événements de 1971. En tant que ministre de l'Intérieur, il tenta de mettre en œuvre la réforme des *fokonolona*⁷² ainsi qu'une « maîtrise populaire du développement ». Le colonel Richard Ratsimandrava et sa réforme ne recueillirent pas l'adhésion de l'élite malgache, car cette dernière l'interpréta comme une menace à l'encontre de son pouvoir. De plus des partis de gauche tels que le MONIMA et le MFM⁷³ se méfient du colonel Richard Ratsimandrava auquel ils reprochent de vouloir briser l'élan populaire de mai 1972⁷⁴. La deuxième force centrifuge est représentée par le ministre des Affaires Étrangères, le capitaine de corvette, Didier Ratsiraka qui reprit à son compte les revendications des manifestations populaires de 1972. Une nouvelle orientation fut insufflée à la diplomatie malgache conduisant à la révision des accords de coopération avec la France en 1973⁷⁵ : à l'évacuation de toutes les bases militaires françaises de l'île⁷⁶ (Ivato et Antsiranana) ; au retrait de la zone franc ; à une ouverture vers l'Est et les pays « progressistes⁷⁷ » ; au non-alignement. Il se définit comme le défenseur de la « lutte de libération des peuples sous le joug de l'apartheid et de l'impérialo-capitalisme⁷⁸ ». Ses séjours à l'étranger lui permirent d'obtenir une crédibilité internationale. Il disposa du soutien de la frange nationaliste des élites. Tandis que les partis de gauche lui reprochèrent son manque d'expérience du terrain politique. La troisième force centrifuge est symbolisée par le colonel Roland Rabetafika, directeur général du gouvernement. Il fut le défenseur d'une malgachisation de l'économie et le garant de la préservation des intérêts de l'élite merina dont il est issu. Il est considéré comme « l'homme de l'ombre » et le « fils spirituel » du général Gabriel Ramanantsoa. Une lutte commença à prendre forme entre le colonel Richard Ratsimandrava et le capitaine de corvette Didier Ratsiraka.

Mais les forces armées furent confrontées à d'autres problèmes non résolus par le changement de régime. Il s'agit d'une revendication corporatiste des officiers « Côtiers » qui se sentent lésés en matière de promotion qui profiteraient davantage aux militaires merina. A la tête de ce mouvement se trouve le colonel Brécharad Rajaonarison. Ce malaise au sein des forces armées conduisit à une tentative de coup d'État le 31 décembre

1974 qui se solda par un échec et l'arrestation d'officiers originaires de provinces⁷⁹. Cela amena le général Gabriel Ramanantsoa à dissoudre son gouvernement le 25 janvier. Il tenta de former un nouveau gouvernement avec le soutien de l'AKFM d'un côté et de Philibert Tsiranana de l'autre. Mais par contre il ne disposait ni du soutien de Richard Ratsimandrava, ni de celui de Didier Ratsiraka si bien qu'il fut contraint d'abandonner le pouvoir le 5 février 1975 et de le remettre au colonel Richard Ratsimandrava selon l'article 3 de la loi constitutionnelle du 7 novembre 1972⁸⁰.

Ce dernier mit en place un gouvernement⁸¹ comprenant 6 militaires⁸² et 9 civils, et des gouverneurs militaires à la tête des provinces⁸³. Nous ne pouvons pas réellement parler de régime militaire à l'instar du gouvernement du général Gabriel Ramanantsoa. Didier Ratsiraka ne fera pas partie de ce gouvernement en raison de son opposition au colonel Richard Ratsimandrava. De plus, il aurait conditionné sa participation à un éventuel gouvernement à l'exclusion de Richard Ratsimandrava. Le colonel Richard Ratsimandrava fut assassiné 11 février 1975⁸⁴, expression d'une intrusion plus importante des forces armées au sein de la politique. Ces dernières qui se reconnaissent désormais une vocation politique décident d'exercer la politique non plus pour une période transitoire mais pour plus longtemps. La période qui s'en suivit, vit une radicalisation de leur position.

A la suite d'une réunion des officiers des six provinces convoquée par le chef d'État-major, le général Gilles Andriamahazo, un Directoire militaire fut mis en place le 11 février 1975 et opéra jusqu'au 15 juin 1975⁸⁵. Il fut composé de 18 militaires⁸⁶ représentant les différents corps des forces armées malgaches et les diverses régions de l'île⁸⁷. Il eut comme Président, le général Gilles Andriamahazo et vit le retour du capitaine de frégate Didier Ratsiraka. Le Directoire militaire fut assisté d'un gouvernement dont les membres furent les mêmes que ceux du gouvernement Ratsimandrava. Des gouverneurs militaires⁸⁸ furent aussi nommés à la tête des provinces, la loi martiale instaurée. Le Directoire militaire suspendit l'activité de tous les partis politiques⁸⁹. La militarisation du système politique malgache est amorcée. L'armée, une fois arrivée à la tête de l'État, fit en sorte d'institutionnaliser son pouvoir. Elle procéda à une réorganisation du pouvoir et de l'Administration pour contrôler. La centralisation est la principale caractéristique de ces changements. Pour légitimer son pouvoir, elle évoqua « l'intérêt supérieur de la Nation », ainsi que le souci de conformité avec la Constitution. Le Directoire militaire demanda au Conseil Supérieur des Institutions de se prononcer sur l'ordonnance du 11 février portant création du Directoire militaire. Le Conseil Supérieur des Institutions cautionna ladite ordonnance le 18 février 1975⁹⁰.

Dès la mise en place du Directoire une lutte de pouvoir et de leadership se manifesta entre le général Gilles Andriamahazo, le commandant Jean André Soja et le capitaine de frégate Didier Ratsiraka. Ces derniers représentent respectivement l'armée de terre, la gendarmerie et la marine. Le général Gilles Andriamahazo représente les intérêts des élites marina, tandis que le commandant Jean André Soja est considéré comme l'héritier du colonel Richard Ratsimandrava, et enfin Didier Ratsiraka représente les partisans d'un nationalisme des partis politiques de gauche et dans une moindre mesure les intérêts des élites des provinces⁹¹. Cette lutte de pouvoir

vit finalement s'affronter le commandant Jean André Soja et le capitaine de frégate Didier Ratsiraka. Ce dernier fut élu par le Directoire président du *Conseil Suprême de la Révolution (CSR)* le 15 juin 1975⁹² qui remplaça le Directoire. Des institutions provisoires virent le jour, le *Conseil Suprême de la Révolution* et le *Comité Militaire de Développement*. Nous serons toujours en présence d'un régime militaire puisque les 9 membres du CSR sont des officiers⁹³. Il n'y aura par contre que 2 militaires au sein du gouvernement, le lieutenant-colonel Jaona Mampila, ministre de l'Intérieur et Didier Ratsiraka, ministre de la Défense⁹⁴, tous deux membres du CSR.

Didier Ratsiraka se devait de consolider son pouvoir mais surtout de l'institutionnaliser et enfin se départir de ses attributs militaires afin d'être reconnu comme un politique par les groupes de pression civils. Pour cela, il lui faut obtenir une légitimité nationale. Il procéda à des nationalisations afin de s'attirer la sympathie des partis progressistes et mit en œuvre un programme politique, la *Charte de la Révolution Socialiste Malagasy*. En vue d'institutionnaliser son pouvoir, une Constitution fut élaborée et soumise à un référendum le 21 décembre 1975. Celui-ci eut aussi pour objet sa désignation comme Président de la République Démocratique de Madagascar. Après l'adoption du référendum, Didier Ratsiraka put se targuer d'avoir obtenu la légitimité populaire accédant ainsi au rang d'homme d'État et n'étant plus redevable des groupes de pression civils ou militaires⁹⁵.

Durant la RDM, l'institution militaire fut remaniée. Le *Comité Militaire pour le Développement*⁹⁶ (CMD) fut maintenu par la Constitution du 31 décembre 1975. D'après l'ordonnance du 4 mars 1976 tous les membres du Directoire militaire en activité de service sont membres du CMD. C'est d'une part une manière pour Didier Ratsiraka de les avoir sous sa main et d'autre part une récompense quant au choix de Didier Ratsiraka comme chef de l'État. Sont également membres du CMD une cinquantaine de militaires nommés par le Président de la République sur proposition du ministre de la Défense⁹⁷. Le général Gilles Andriamahazo est nommé Président du CMD le 5 mars 1976⁹⁸. Le CMD a, d'après l'article 98 de la Constitution, pour mission de donner son avis sur tout programme de défense et de développement économique et social ; de participer à l'élaboration des projets de développement dont l'exécution est confiée aux forces armées. Les forces armées malgaches sont détournées de leur mission principale qui est la défense du territoire car il leur est accordé des tâches autres que militaires.

L'armée bien qu'étant à l'origine du pouvoir et pilier de la Révolution fut quelque peu en retrait au cours de l'existence de la RDM et cela malgré sa présence au sein des institutions telles que le CSR et le CMD. Le CMD n'eut d'ailleurs qu'un rôle consultatif et son ordre du jour était fixé par le Président de la République. Cette institution n'eut pas de raison d'être à part la neutralisation de certains éléments de l'armée. Quant au CSR, composé aussi bien de militaires que de civils, il servit à la fois d'expression à la force politique que constitue l'armée et de corps de représentation de ses différents intérêts et de ses diverses factions⁹⁹. Il était auparavant composé uniquement de militaires, mais il importait également de récompenser les différents leaders des partis politiques ayant adhéré à la *Charte de la*

Révolution Socialiste Malagasy. Ceux-ci furent ainsi nommés *Conseillers Suprêmes de la Révolution*. Un geste similaire fut effectué à l'égard des forces armées. Le colonel Joël Rakotomalala fut nommé Premier ministre. A la suite de son décès lors d'un accident, un ancien du PSD, Justin Rakotoniana le remplaça. Il s'effaça rapidement au profit du lieutenant colonel Désiré Rakotoarijaona, remplacé par le colonel Victor Ramahatra en 1988¹⁰⁰. Après ce dernier Madagascar n'eut que des Premiers ministres civils. Mais ce ne fut plus le cas à partir du 20 janvier 2007, quand le général Charles Rabemananjara accéda à ce poste¹⁰¹. Les militaires jouissent donc d'une place de choix au sein des institutions de l'État.

La mise en place de la RDM conduisit l'armée à se redéfinir. La majorité des « chefs historiques¹⁰² » de l'armée fut écartée du pouvoir ou mise à la retraite afin de permettre au nouveau régime d'asseoir son pouvoir : le général Gabriel Ramanantsoa fut admis à la retraite le 21 mars 1975, un mois après avoir cédé le pouvoir au colonel Richard Ratsimandrava. Il en fut de même pour le général Philibert Ramarolahy, chef d'État-major des forces armées, admis à la retraite le 20 septembre 1975, et remplacé par le lieutenant-colonel Alphonse Rakotonirainy décédé lors d'un accident le 30 juillet 1976 et remplacé par le lieutenant-colonel Rakotoarison. En fait Didier Ratsiraka exerça le véritable contrôle sur l'armée derrière cet homme de paille. Le lieutenant-colonel Rakotoarison, homme de rang, n'a pas fréquenté Saint-Cyr ni même l'Académie d'Antsirabe. Officier subalterne, il fut promu officier général par Didier Ratsiraka¹⁰³. Le général Gilles Andriamahazo fut aussi admis à la retraite en novembre 1976. Madagascar ne dispose plus à cette époque de général en activité. Le pouvoir fit en sorte que les militaires les plus gradés soient mis hors du jeu politique. Lorsque le nouveau régime ne pouvait mettre à la retraite certains officiers, il procéda à leur nomination à différents postes afin de s'assurer de leur fidélité ou encore de leur allégeance. Le colonel Roland Rabetafika, Directeur Général du gouvernement Ramanantsoa, fut nommé inspecteur général de l'armée en octobre 1975. Le chef d'escadron Jean André Soja, ancien chef de province de Tuléar et ministre du Développement du colonel Richard Ratsimandrava, un temps rival de Didier Ratsiraka dans les luttes de pouvoir au sein du Directoire militaire en 1975, fut affecté au poste d'inspecteur de la gendarmerie en octobre 1975. Quant à l'ancien adjoint du colonel Richard Ratsimandrava, le lieutenant-colonel Mijoro Rakotomanga, il fut nommé à la tête de la gendarmerie et fut épaulé dans sa tâche par le chef d'escadron Jean-Philippe¹⁰⁴. En dépit du nombre important de nomination de militaires leur influence va décroître. Et afin de « compenser » le départ des plus hauts gradés au sein de l'institution militaire, Didier Ratsiraka se fit attribuer le grade d'Amiral de la flotte par un vote de l'Assemblée Nationale Populaire le 5 décembre 1983¹⁰⁵ faisant de lui le plus haut gradé de l'armée. Cette stratégie eut pour but de le conforter dans son rôle de chef suprême de l'armée et d'exercer par le jeu des nominations et promotions un contrôle sur les forces armées malgaches. Pour accentuer son emprise, Didier Ratsiraka procéda à l'augmentation des salaires et des avantages accentuant ainsi son emprise.

Poursuivant sa stratégie Didier Ratsiraka réorganisa les forces armées par la création des *Forces Armées Populaires* (FAP), le 1er octobre 1975¹⁰⁶. En tant que « militant en uniforme¹⁰⁷ », les FAP furent un levier de l'idéologie socialiste et de la Révolution auprès de la population. Nous sommes face à un loyalisme idéologique. D'ailleurs, le discours marxiste-léniniste des dirigeants ne serait qu'un moyen en vue de s'assurer une garantie transcendante voire indiscutable, à l'unité de l'armée et de la nation¹⁰⁸. L'armée participe au développement du pays au même titre que les civils, si bien que toute volonté de revendications corporatistes se trouve écartée. L'armée devint un instrument nouveau de la politique, dépassant sa fonction traditionnelle de défense du territoire, de protection de la légalité républicaine et de maintien de l'ordre, pour atteindre une dimension économique s'intégrant dans le processus global de développement du pays¹⁰⁹. Nous assistons ainsi durant cette période à une reconceptualisation de l'institution militaire dont l'objectif principal fut son affaiblissement ainsi que sa politisation. La fusion des armées de terre, de l'air et de mer au sein des FAP¹¹⁰ combinée à l'augmentation des effectifs s'inscrit dans cette perspective d'affaiblissement et de banalisation. De plus, Didier Ratsiraka s'appuya sur une force paramilitaire, le *Régiment de Sécurité Présidentielle* (Resep¹¹¹) dont les membres furent majoritairement issus de l'ethnie betsimisaraka¹¹², la sienne, afin de s'assurer de leur fidélité. Le Resep¹¹³, au même titre que les FRS de la 1^{ère} République, devint le garant du « régime autoritaire », et constitua un contrepoids face aux militaires. L'armée se trouva par conséquent dépossédée de l'usage de la force dont elle n'eut plus le monopole. De plus la politisation du tableau d'avancement et de nomination remit en cause la forme pyramidale de la structure militaire. La fonction politique prima sur la notion de grade et sécularisa les militaires. La création de l'AREMA¹¹⁴ et du FNDR¹¹⁵ renforça ces tendances. En effet, une fois parvenus au pouvoir, les militaires créèrent un parti politique afin de se donner une assise sociale et une légitimité populaire. Ils évitèrent de mettre en place un gouvernement militaire qui pourrait avoir des conséquences néfastes sur la cohésion institutionnelle. Une nouvelle classe politique composée essentiellement de militaires mais aussi d'ex-officiers émergea alors sous la Deuxième République¹¹⁶.

La stratégie d'affaiblissement et de politisation de l'armée semble avoir porté ses fruits comme le montre son attitude lors de la crise de 1991. Didier Ratsiraka réussit à s'assurer la fidélité et la loyauté des différents gradés de l'armée. Enfin, il ne craignait plus un éventuel coup d'État de l'armée, car il avait éloigné des postes de commandement et de responsabilité la plupart des officiers supérieurs et des généraux¹¹⁷. Un sentiment de loyauté et de légalisme semblait régner dans les rangs de l'armée. Cependant deux généraux, le général Désiré Rakotoarijaona, ancien CSR et Premier ministre, et le général Jean Rakotoarison, ancien chef d'État-major de l'armée et Président du CMD, rejoignirent le mouvement des Forces Vives qui réclamèrent de nouvelles élections (Didier Ratsiraka avait remporté l'élection présidentielle de 1989). Composées des différents partis d'opposition, elles lancèrent une grève générale et mirent sur pied un gouvernement parallèle. Le général Jean Rakotoarison fut désigné Président de la République Albert Zafy, Premier ministre. Didier Ratsiraka au cours d'une réunion avec

différents généraux tenta de s'assurer de leur soutien mais d'autres généraux rejoignirent les Forces Vives.

Finalement, au même titre que le FFKM¹¹⁸, l'armée devint un médiateur au cours de cette crise. Les généraux Désiré Ramakavelo et Jean André Soja s'essayèrent à cette tâche mais sans grand succès. Diverses réunions au sein de l'institution militaire eurent lieu, notamment celle de l'Inspection générale de la Gendarmerie réunissant des généraux de toutes les armées. Cette réunion aboutit à un plan de retour aux casernes une fois le calme rétabli, qui serait présenté aux futures institutions de la transition.

Le général Désiré Ramakavelo fut ministre des forces armées au sein du gouvernement mis en place après l'adoption de la *Convention du Panorama du 31 octobre 1991*¹¹⁹. Tandis que le général Jean André Soja fut commissaire général pour le développement du Sud. D'après cette Convention, Didier Ratsiraka restait Président de la République mais aussi Chef suprême des armées, tandis que le Premier ministre, Guy Willy Razanamasy fut le chef de toutes les forces de l'ordre et responsable de la sécurité du pays. Ce dernier nomma le général Mijoro Rakotomanga Chef d'État-major particulier. Celui-ci procéda à des études visant à la réinsertion du personnel des forces armées dans le cadre de programme d'ajustement structurel et la relance d'un programme d'action régionale en matière de sécurité civile (PARSEC) avec les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien¹²⁰.

Lors des événements de 2002, pourtant marquée par le non-engagement de l'armée celle-ci joua un rôle majeur dans la résolution de la crise. Elle apparut profondément divisée. Le gros des troupes refusa de choisir un camp dans le conflit opposant Didier Ratsiraka et Marc Ravalomanana. Le premier s'appuya sur des partisans armés, le second fit appel à des réservistes, les *Zanadambo*¹²¹. Les forces armées se rangèrent derrière celui qui fut investi comme nouveau Chef de l'État, rejetant d'éventuelles tentations de prise de pouvoir. Mais auparavant différentes écoles de pensée virent le jour : « ces courants sont loin d'être monolithiques car l'engagement des acteurs est dicté par des déterminants aussi divers que l'intérêt personnel, l'opportunisme, la conviction politique, la conception de l'éthique militaire¹²² ». Trois tendances se dégagent. La première est celle du loyalisme. Ses adeptes défendent la position de Didier Ratsiraka. Le courant loyaliste est utilisé pour des tâches de répression très sévères, et nous ne sommes finalement plus très loin de milices paramilitaires destinées à éliminer physiquement les partisans de Marc Ravalomanana. Didier Ratsiraka semble prêt à tout pour ne pas se voir évincer du pouvoir, en témoigne par ailleurs « la piteuse équipée d'un charter d'affreux¹²³ ». Des mercenaires français tentent en effet, à la mi-juin, une mission à Madagascar pour venir en aide au président sortant. L'avion qui les conduit à Madagascar est certes contraint de regagner la France quelques heures après son envol sur intervention du Quai d'Orsay. Mais l'expérience témoigne tout de même de l'acharnement dont fait preuve Didier Ratsiraka dans la lutte qu'il mène pour la conservation de son pouvoir.

La deuxième tendance est celle des légitimistes affiliés à Marc Ravalomanana. La majorité d'entre eux se recrute parmi les officiers et les soldats convaincus du bien-fondé de l'action de Marc Ravalomanana.

D'autres, plus opportunistes, appartiennent à la catégorie de ceux qui ont été écartés par Didier Ratsiraka quelques années auparavant et qui voient là un moyen de revenir sur le devant de la scène. Tous invoquent la légitimité de leur leader, et tentent de faire valoir leur position aux yeux du pays tout entier. Le point de départ du courant légitimiste est, selon Jaona Rabenirainy¹²⁴, « l'appel du 28 février lancé par dix officiers de l'inspection générale de la gendarmerie nationale¹²⁵ pour la sauvegarde de la patrie en danger », dans lequel ils affirment que la « neutralité évoquée par le ministre responsable à chaque intervention ne signifie nullement l'immobilisme, l'inaction totale, encore moins l'indifférence ou la démission ». Marc Ravalomanana peut donc compter des alliés parmi les corps armés, et certains signataires de cet appel seront d'ailleurs amenés par la suite à rejoindre le gouvernement de Jacques Sylla. Le Comité militaire pour la défense du choix populaire (KMMSB), créé peu de temps après, appelle tous les membres des corps de l'armée et de la police à reconnaître Marc Ravalomanana comme nouveau président de la République. Le communiqué du 15 avril 2002 invite les militaires à désobéir aux ordres du général Ismaël Mounibou, chef d'État-major nommé par Didier Ratsiraka. Les légitimistes ne manquent pas d'exprimer leur rejet de Didier Ratsiraka et de ses partisans. Ils insistent surtout sur le fait qu'il n'est pas envisageable pour eux de mener l'armée vers un coup d'État, et que leur action se limite à protéger les biens et les personnes.

La dernière tendance, confondue avec celle des loyalistes, adopte une position radicalement différente, celle de la neutralité. Cette tendance ne se réclame d'aucun des deux camps, et ses partisans, les généraux Bruno Rajaonson et Zafitsiarendrika et Ririva Rabarisoa respectivement 2^{ème} et 3^{ème} adjoint du Chef d'État-major de l'armée le général Ismaël Monibou et chef du 3^{ème} bureau, refusent de s'engager dans un débat qui ressort selon eux du domaine du politique. Condamnant les barrages au même titre que l'autoproclamation de Marc Ravalomanana, ils se replient derrière la loi. Le « père spirituel » de cette tendance est le général Marcel Ranjeva, ministre des forces armées de 1996 à sa démission le 8 mars 2002¹²⁶. Il n'a en effet cessé d'insister sur le fait que les forces armées doivent défendre l'unité nationale sans se faire l'instrument de la domination des uns. En ce sens, il contribue à ce que l'armée ne se laisse pas embrigader dans des luttes de factions et continue à assurer sa mission originelle de maintien de l'ordre et de l'unité nationale.

La crise de 2009 ne déroge pas à la règle. Andry Rajoelina accéda au pouvoir grâce au soutien du Corps d'Armée des Personnels et des Services Administratif et Technique (CAPSAT¹²⁷). En effet, face au blocage de la situation les éléments du CAPSAT prirent fait et cause pour Andry Rajoelina et ses partisans. Pour comprendre cette prise de position, il faut tenir compte que l'armée n'a pas été choyée par Marc Ravalomanana. Le schisme qui s'était créé sein des forces armées malgaches durant la crise de 2002 n'a fait que s'accroître. Tout au long de sa présidence, Marc Ravalomanana favorisa la gendarmerie ainsi que la police nationale au détriment de l'armée. La gendarmerie joua un rôle non négligeable dans son accession au pouvoir. Un certain nombre d'officiers ayant soutenus Didier

Ratsiraka furent emprisonnés. Une « révolution des colonels » engendra aussi un sentiment de frustration de la part des généraux exclus des postes de commandement. Le non respect de la hiérarchie, de grade et d'ancienneté dans l'octroi des postes de commandement indigna la majeure partie de l'armée. De plus il ne faut pas négliger la gestion musclée des manifestations par l'EMMONAT¹²⁸ ainsi que la fusillade du 7 février 2009 devant le palais présidentiel d'Ambohitsirohitra perpétrée par la garde présidentielle qui fera environ 30 morts et plus de 200 blessés¹²⁹. A cela nous pouvons ajouter le recours à des éléments extérieurs aux forces armées malgaches comme en 2002, c'est le cas notamment de conseillers militaires et de milices composées majoritairement de rugbymen auxquels nous pouvons ajouter des « mercenaires¹³⁰ ». Tous ces éléments feront que les forces armées malgaches soutinrent Andry Rajoelina et constituèrent la caution qui lui manquait pour accéder au pouvoir. Ceci en dépit de l'ultime tentative de Marc Ravalomanana de mettre en place un Directoire militaire¹³¹ auquel il transmit les « pleins pouvoirs », ensuite remis à Andry Rajoelina¹³². Un processus de légitimation et de légalisation par la HCC confirma le 18 mars 2009 les deux ordonnances de transfert de pouvoir. De plus, elle déclara que ce dernier exerce les attributions du Président de la République telles que définies par la Constitution et procéda à son installation en tant que Président de la Haute Autorité de Transition le 21 mars 2009¹³³.

La militarisation du système politique malgache s'explique par l'inéventualité d'une attaque extérieure mais aussi par l'utilisation des forces armées à des tâches de caractère paramilitaire. Le détournement des forces armées de leur mission traditionnelle peut, en régime civil, se révéler une arme à double tranchant. Lorsque l'armée et le pouvoir civil connaissent des liens stables et des rapports confiants, ils entretiennent des relations harmonieuses au bénéfice de la protection de l'État et du pouvoir en place. En revanche quand leur fréquentation mutuelle est faite de méfiance et de suspicion, ils s'engagent dans des relations conflictuelles qui aboutissent généralement au renversement du pouvoir civil, au profit des militaires¹³⁴. Les relations entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire se sont dégradées peu après la révolte dans le Sud de Madagascar en 1971.

Nous venons de voir que l'armée dispose d'un pouvoir non négligeable au cours des différents régimes qu'a connus Madagascar. Il s'avère désormais nécessaire de dissocier le pouvoir militaire du pouvoir politique. Afin d'arriver à un tel objectif, une démilitarisation du système politique s'impose.

III.- Entre démilitarisation du système politique malgache et reprofessionnalisation des forces armées malgaches

La période de transition démocratique menant vers un nouveau régime qui s'est produite dans l'ensemble du continent africain au cours des années 1990 a mis en évidence le rôle de l'armée. Celle-ci joue un rôle fondamental dans le passage d'un régime autoritaire à un régime démocratique. Cependant, le retrait des militaires du pouvoir n'implique

pas forcément que ces derniers n'exercent plus le pouvoir. La transition a permis dans bien des cas la démocratisation de certains régimes. Derrière cette démocratisation se profile inévitablement la problématique de la neutralisation de l'armée qui passe par la démilitarisation du pouvoir ainsi que la dépolitisation de l'armée.

La démilitarisation du système politique malgache va de pair avec la dépolitisation de l'armée. Celle-ci a, en effet, durant la Deuxième République, été fortement impliquée dans le monde politique. Cela remonte à la période charnière de 1972. Les promotions ou avancements furent dans leur majorité réalisés sous couvert de desseins politiques. Le pouvoir en place agit de la sorte pour récompenser ses alliés politiques pour services rendus. Les phénomènes de clientélisme, de corruption étaient par conséquent fortement répandus au sein de l'armée malgache. Avec ce système, l'armée malgache devint l'une des plus étoilées au monde. Une telle situation ne pouvait perdurer et nécessita une dépolitisation de l'armée ainsi qu'une démilitarisation du système politique malgache. Celle-ci s'avéra importante, un grand nombre de militaires ont occupé les hauts emplois de l'État. De plus, après une « dés-institutionnalisation » des forces armées malgaches au cours de la II^{ème} République, un des enjeux majeur de la consolidation démocratique est leur reprofessionnalisation.

Les transitions démocratiques ont poussé à la civilisation/démilitarisation du pouvoir et la dépolitisation et refocalisation professionnelle des forces armées. Les régimes post-transition (ceux qui tendent vers la démocratie) reposent sur une séparation formelle, institutionnelle et constitutionnelle des sphères civiles et militaires¹³⁵.

La démilitarisation implique non seulement la civilisation du personnel dirigeant et le retour à des règles constitutionnelles affirmant le contrôle civil de l'armée. Mais il est également nécessaire qu'un contrôle démocratique puisse s'exercer afin que l'influence de l'armée sur le politique ne puisse être instrumentalisée politiquement et liée à l'accumulation du capital et à la recherche de l'hégémonie nationale¹³⁶.

La dépolitisation de l'armée ainsi que la démilitarisation du système politique ont été menées après la chute de la RDM et lors de la mise en place de la Troisième République. La dépolitisation a été initiée par le président Albert Zafy, mais elle a été limitée par le retour au pouvoir de Didier Ratsiraka en 1996. L'avènement de Marc Ravalomanana en 2002 a permis une certaine dépolitisation et mutation des forces armées mais la démilitarisation du système politique semble avoir un train de retard. De plus, depuis les événements de 2009 nous assistons à une remilitarisation du régime.

La volonté de dépolitisation de l'armée remonte aux années 1992-93 et se manifesta par l'adoption du statut particulier des militaires en 1996¹³⁷ et la sortie du *livre blanc de la défense*. Les principaux instigateurs en furent les généraux Désiré Ramakavelo et Marcel Ranjeva qui se succédèrent au poste de ministre de la Défense¹³⁸. Cette dépolitisation s'inscrit dans le contexte de la transition démocratique à l'aube des années 1990. Il s'agit d'adapter les forces armées au contexte de l'après guerre froide ainsi qu'à

celui de l'ajustement structurel et de ses conditionnalités : État de droit et bonne gouvernance. Les militaires sont à l'origine de la démilitarisation.

Le système politique fut peu à peu démilitarisé ou « civilisé » si bien qu'au sein du gouvernement seuls les ministères liés au maintien de l'ordre public, la Défense nationale et l'Intérieur, furent occupés par des militaires. Les raisons d'un tel recul des militaires, s'expliquent d'après Jaona Rabenirainy dans un premier temps par la diabolisation de l'amiral Didier Ratsiraka, et par conséquent de l'institution militaire à travers l'ascension des Forces Vives. Ces dernières, en tant que forces sociales et politiques agissant en dehors de l'État sont à l'origine de l'initiative politique qui a mené à la transition politique. Cette initiative a reçu l'adhésion de la société civile et a conduit les militaires à quitter le pouvoir¹³⁹. Cela s'est ainsi manifesté dans le cas malgache par la dissolution de toutes les institutions exécutives et législatives. Organe majoritairement occupé par des militaires, le Conseil Suprême de la Révolution fut donc dissout. Et dans un second temps, le positionnement adopté par les généraux Désiré Ramakavelo et Marcel Ranjeva qui considèrent que les forces armées sont au service de la nation et non d'un régime politique. De plus, ils insistent sur une stricte neutralité de l'armée comme condition *sine qua non* d'une institution militaire stable. La politique de défense fut reconceptualisée et adaptée au nouveau contexte tant international que national. Cette politique fut détaillée dans le *Livre blanc de la défense nationale*. Le souhait premier de cette nouvelle politique de défense fut la rupture dans le rapport des militaires avec le pouvoir et la politique. Tout militaire d'active doit ainsi demander sa mise en disponibilité s'il désire faire de la politique.

La remilitarisation voire la « remartialisation » du corps militaire s'avère donc difficile¹⁴⁰. La politisation de l'armée est toujours de mise. En effet, les pratiques qui avaient cours durant la II^{ème} République consistant à nommer des militaires à des postes et des fonctions politiques continuent d'exister. Les militaires étaient devenus des acteurs de la vie politique et les forces armées les moyens de cette politique depuis la mise en place la II^{ème} République et au cours des premières années de la III^{ème} République. A ce titre, nous pouvons remarquer la présence beaucoup plus importante des militaires au sein des différents gouvernements par exemple. La dépolitisation de l'armée et la démilitarisation de la politique avaient été initiées par le Président Albert Zafy. Dans la composition de ses différents gouvernements¹⁴¹, les militaires seront au maximum deux¹⁴². La dépolitisation semble n'être qu'un vain mot car la distinction entre l'attribution à des militaires des postes relevant de ministères autre que celui de la Défense Nationale et l'interdiction de s'engager politiquement est source d'ambiguïté¹⁴³. Le souhait des généraux Désiré Ramakavelo et Marcel Ranjeva ainsi que les recommandations émises par le *Livre blanc* sur le concept de la défense nationale sont donc réduits à néant. La rupture entre le politique et le militaire est difficilement réalisable.

Lors de l'avènement de Marc Ravalomanana, il fut également prévu de reprendre la dépolitisation. Le refus de l'armée de choisir un camp dans les différentes crises, peut être perçu comme étant le signe d'une avancée des idéaux démocratiques au sein de la société malgache. Cette avancée est également perceptible au sein de l'institution militaire qui s'interroge sur

son utilité dans une société telle que Madagascar où la pauvreté constitue un défi majeur et au regard des faibles moyens accordés à l'armée. La dépolitisation de l'armée qui impliquait soit une suppression soit une refonte de forces armées malgaches était cependant mal perçue par les militaires. Ainsi à peine la dépolitisation engagée, vers le début de l'année 2003, les militaires occupent des postes importants au sein de l'institution¹⁴⁴. En effet, depuis la mise en place du régime de Marc Ravalomanana, les militaires faisaient déjà partie du gouvernement. Ainsi le 1er gouvernement de Jacques Sylla, abrite deux militaires, le ministre de la Défense Nationale, le général Jules Mamizara, et le Secrétaire d'État à la Police Nationale, le général Amady Augustin. Les militaires furent présents dans les gouvernements suivants conduits par Jacques Sylla¹⁴⁵. Marc Ravalomanana comme Didier Ratsiraka, dut s'assurer la fidélité de l'armée. Aussi au sein du second gouvernement du 14 mai 2002, le général de gendarmerie Jules Mamizara, ministre de la Défense Nationale, représente les gendarmes qui ont adhéré à la cause de Marc Ravalomanana¹⁴⁶, le général Amady Augustin, ministre de la Sécurité Publique fut le représentant de la police, le ministre des Affaires Étrangères, le général de corps d'armée Marcel Ranjeva celui de l'armée de terre et enfin le contre-amiral Hyppolite Rarison Ramarason, Secrétaire d'État chargé de la Pêche et des Ressources Halieutiques représenta les éléments de la marine. La militarisation des institutions fut toujours effective. La présence de l'élite martiale au sein des différentes institutions ne fait que confirmer l'importance du rôle des forces armées malgaches dans la politique¹⁴⁷. Après la réélection de Marc Ravalomanana en 2006, le même constat peut être établi, des militaires sont présent à différents postes : le général de gendarmerie Charles Rabemananjara¹⁴⁸ en tant que Premier ministre ; le général Marcel Ranjeva ministre des Affaires Étrangères ; le général de division Findrama Sambihiviny¹⁴⁹ premier conseiller à l'Ambassade de Madagascar en Italie¹⁵⁰.

Face à des armées désinstitutionnalisées, des autorités politiques fragiles, la force reste une ressource politique, et les militaires conservent un rôle et un pouvoir qui va bien au-delà des casernes.

Pour que la dépolitisation soit efficace les forces armées doivent se renouveler. Or ce n'est pas le départ à la retraite de nombreux généraux¹⁵¹ dans le souci également de réduire leur nombre important et de rétablir l'équilibre de la pyramide des grades, qui est compensé par la nomination de colonels à différents postes du ministère de la Défense Nationale¹⁵², ni la fermeture temporaire de l'ACMIL dans le but de restreindre la multiplication des officiers, qui vont dans le sens d'une éventuelle suppression ou compression des effectifs de l'armée. La nomination de colonels permet plutôt à l'armée de faire sa cure de jouvence. Cela s'est illustré notamment par la nomination du général Rivo Hanitra Razafindralambo¹⁵³ comme Chef d'État-major général de l'armée. Ce dernier est issu de la 8^{ème} promotion alors que l'ancien Chef d'État-major, le général Raonenantsoamampianina¹⁵⁴ est issu de la 3^{ème} promotion. Cependant, cela va engendrer un certain mécontentement dans les rangs de l'armée de la part des officiers généraux¹⁵⁵. L'État ne prêta aucune considération à ces revendications corporatistes et ce n'est qu'à la veille de la fête de l'indépendance en

2008 qu'il procéda au dégel de l'avancement des officiers généraux. Ces derniers firent non seulement les frais de la politique visant au rajeunissement des cadres de l'institution militaire mais ils subirent également les contrecoups de la tentative de coup d'État du général Fidy Randrianafidosoa. Ce dégel, après une période de disette de trois ans, s'inscrit dans une volonté d'apaisement des tensions au sein de l'armée¹⁵⁶. Or il s'avère paradoxal de manifester la volonté de rajeunissement des cadres et de procéder par la même occasion à l'avancement des officiers généraux tout en souhaitant que ces derniers prennent leur retraite. Mais le régime Ravalomanana essaya d'appliquer la dépolitisation notamment en procédant à la nomination le 30 avril 2004 d'une civile au poste de ministre de la Défense Nationale¹⁵⁷, Cécile Marie Ange Dominique Manorohanta. La même année un audit permit d'établir un état des lieux des différents corps, de leurs moyens militaires et financiers ainsi que de leurs missions. Suite à cet audit et aux recommandations du FMI et de la Banque Mondiale¹⁵⁸, le gouvernement malgache décida de confier au ministère de l'Économie la gestion, le traitement et le paiement des salaires, indemnités et pensions des militaires et des gendarmes, auparavant dévolu au service des soldes du ministère de la Défense Nationale. Ces mesures furent prises afin d'éclairer les zones d'ombre autour de la gestion des soldes des militaires. Elles s'inscrivent dans une perspective de réorganisation des forces armées malgaches. Le gouvernement dut fermement négocier avec les autorités militaires afin d'arriver à ce résultat et accepta de ne pas engager de poursuite en cas de découverte d'erreurs. Cela démontre qu'il n'est pas évident de procéder à un quelconque changement de l'institution militaire. Cette dernière malgré des divisions sur lignes ethniques, politiques, générationnelles, ne veut en aucun cas entendre parler de réforme qui remettrait en cause ses acquis. L'armée dispose en effet de l'un des budgets les plus importants de l'État¹⁵⁹. Le facteur corporatiste révèle ici toute son importance. Par ailleurs, les conclusions auraient du permettre la prise des décisions et orientations nécessaires en vue de l'établissement d'un nouveau concept de défense. C'est d'ailleurs dans ce cadre que s'inscrit la réunion du Conseil National de la Défense Nationale le 7 juillet 2008¹⁶⁰.

Malgré ces diverses tentatives, la dépolitisation que les politiques s'efforcent de mettre en œuvre, a quelque peu marqué le pas. Elle se heurte aux réticences au sein de l'armée. Ces derniers ne peuvent nier et contourner l'importance politique de l'institution militaire. Mais la consolidation de la démocratie s'avère difficile si l'armée et les appareils sécuritaires ne sont pas placés sous une forme de contrôle démocratique¹⁶¹. La démilitarisation est toute aussi importante que le désengagement des militaires du pouvoir politique. Ce désengagement politique a été rendu possible par la transition politique et le changement de régime. Mais il est remis en cause par la crise de 2009 où les militaires tardent à retourner au sein de leurs casernes.

En effet, depuis la mise en place de la HAT avec le soutien d'une partie des forces armées malgaches, nous constatons une militarisation du régime. Le premier gouvernement de Monja Roindefo mis en place par l'ordonnance 002/2009 HAT en date du 19 mars 2009, comprendra des militaires parmi lesquels le colonel Noël Rakotonandrasana¹⁶², ministre des Forces Armées qui

représente l'armée, le général Rémy Sylvain Organès Rakotomihantarizaka¹⁶³, ministre de la Sécurité Intérieure en tant que représentant de la police nationale, le colonel Claude Ravelomanana¹⁶⁴, Secrétaire d'État chargé de la Gendarmerie, représentant de la gendarmerie nationale. Les différents corps des forces armées malgaches sont représentés à l'exception de la marine. Ces militaires sont reconduits dans le nouveau gouvernement du 8 septembre 2009 où un nouveau militaire fut nommé au ministère de l'Environnement et des Forêts, le colonel Ernest Randriamiandrisoa. La présence des militaires ira *crescendo* au sein du gouvernement¹⁶⁵ d'Albert Camille Vital qui est lui-même un militaire. Ainsi en plus du Premier ministre, il y aura sept militaires qui représenteront cette fois-ci tous les corps des forces armées malgaches. Parmi les représentants de la marine, nous retrouvons le vice-amiral d'Escadre Hyppolite Rarison Ramarason¹⁶⁶ en tant que ministre des Affaires Étrangères, les représentants de l'armée sont le général André Lucien Rakotoarimasy¹⁶⁷, ministre des Forces Armées, le général Pascal Jacques Rajaonarison, ministre de la Santé Publique et le lieutenant-colonel Georget Mandehatsara, ministre de la Pêche et des Ressources Halieutiques. Le général de brigade Thierry Randrianazary¹⁶⁸, Secrétaire d'État chargé de la Gendarmerie et d'un autre côté le général Herilanto Raveloharison¹⁶⁹, ministre de l'Environnement et des Forêts sont les représentants de la gendarmerie. Nous retrouvons aussi un membre de la Police Nationale, le général Rémy Sylvain Organès Rakotomihantarizaka. Des militaires sont également membres de la HAT : le général Désiré Ramakavelo¹⁷⁰ et le général Dolin Rasolosoa¹⁷¹ également vice-président de la HAT en charge de l'ex-province de Fianarantsoa. De plus le 20 mai 2009, nous constatons qu'une nouvelle institution, le Comité Militaire pour la Défense Nationale (CMDN) est rattachée à la primature. Il est composé de treize militaires¹⁷² et présidé par le Premier ministre¹⁷³. Il dispose de deux vice-présidents dont l'un est le ministre de la Gendarmerie Nationale¹⁷⁴ et l'autre est élu parmi ses pairs¹⁷⁵. Ces derniers sont nommés par le Président de la HAT. Le CMDN a pour rôle d'initier les études relatives à l'élaboration d'une politique de Défense et de Sécurité et d'assurer le suivi de sa mise en œuvre ; de veiller à la rationalisation de l'emploi des Forces et de la Fonction militaire, ainsi que de l'éthique militaire ; de concevoir et élaborer la doctrine d'emploi des armes ; de prévenir les fléaux pouvant nuire à la Nation (pauvreté, cataclysmes naturels, VIH/SIDA, analphabétisme). La HAT a par ailleurs mis en place des institutions se chargeant de la sécurité publique. C'est le cas notamment de la Commission nationale mixte d'enquête (CNME¹⁷⁶) qui a été créée par le décret n° 2009/282 du 30 mars 2009. Elle est composée d'une cellule d'enquêteurs et d'une cellule d'arrestation. Elle est définie comme « *l'outil opérationnel à la disposition de la HAT pour l'exercice de son pouvoir judiciaire et de sécurité sur tous actes illégaux perpétrés avant, pendant et après la crise* ». Mais cet organe est en réalité un instrument politique qui servira à mener des enquêtes contre l'opposition et procédera également à des arrestations¹⁷⁷. Elle est dirigée par les commandants Lylison René Urbain et Charles Andrianasoavina¹⁷⁸. Il s'agit d'une récompense accordée à ces derniers pour leur soutien dans l'accès au pouvoir d'Andry Rajoelina. Les pratiques passées de clientélisme ne font que se perpétuer.

Le remplacement de la CNME par la Force d'Intervention Spécialisée en juin 2009 ne changera pas les méthodes de travail. Ces organes sont perçus comme des milices agissant pour le compte de la HAT. Elles sont en concurrence avec la Cellule tactique de la Commission Défense et Sécurité présidée par Alain Ramaroson¹⁷⁹.

Toutefois, Madagascar n'a pas un régime militaire car les civils sont majoritaires au sein des différentes institutions. Andry Rajoelina reprend les pratiques de ses prédécesseurs en nommant des membres des forces armées à différents postes afin de s'assurer de leur soutien et de leur fidélité. Un certain nombre de militaires proches de Didier Ratsiraka et de Marc Ravalomanana sont présents dans l'entourage d'Andry Rajoelina. La politisation des forces armées est donc toujours de mise.

Andry Rajoelina comprend que face à une armée malgache désinstitutionnalisée et à des autorités politiques fragiles, la force reste une ressource politique, et les militaires conservent un rôle et un pouvoir qui va bien au-delà des casernes. Il leurs accorde différents avantages afin de s'assurer de leur soutien et de leur fidélité et surtout de favoriser leur cohésion. Marc Ravalomanana reconnaîtra d'ailleurs que sa perte du pouvoir réside dans sa négligence envers les forces armées notamment l'armée¹⁸⁰. Il s'était plutôt appuyé sur les éléments de la gendarmerie qui furent les premiers à le soutenir lors de son accès à la magistrature suprême en 2002. Il affirmera d'ailleurs, en février 2010, avoir versé en février 2009 2,5 milliards d'ariary (environ 867 000 €) à la gendarmerie (plus exactement aux Forces d'Intervention de la Gendarmerie Nationale (FIGN¹⁸¹) mais aussi à l'armée et à la police. Il aurait procédé à ce genre de versement en 2003 et 2004¹⁸². Cet argent proviendrait d'un fonds spécial de la présidence de la République malgache¹⁸³. Une telle révélation a-t-elle pour but de semer la division au sein des forces armées au regard de leur rôle dans la mise en place du régime d'Andry Rajoelina et surtout de leur poids politique ? Et si de tels versements ont été effectués comment expliquer que les forces armées aient lâchées leur chef ? Il convient de remarquer que durant la crise de 2009, il s'est appuyé sur des officiers supérieurs qui ne disposaient d'aucuns soutiens parmi les sous-officiers et les troupes.

Pour que la dépolitisation soit effective ainsi que la reprofessionnalisation diverses mesures s'avèrent nécessaire : une réorganisation des forces armées ; la définition d'une loi de programmation militaire qui doit définir les grandes orientations pour les années à venir¹⁸⁴ et d'un concept de défense. En effet, les institutions politiques et militaires doivent redéfinir l'armée¹⁸⁵ et l'adapter aux réalités malgaches¹⁸⁶, qui devrait notamment la transformer en une force de maintien de l'ordre¹⁸⁷, et internationales¹⁸⁸. Cependant la loi de programmation militaire et le nouveau concept de défense¹⁸⁹ se font toujours attendre. Ni le Conseil Supérieur de la Défense Nationale ni le Conseil Militaire pour la Défense Nationale n'ont mis en œuvre leurs travaux. Des assises militaires, intitulées « *la paix des braves* », furent organisées les 27 et 28 mai 2009 afin de réfléchir sur les questions de l'emploi des militaires par les autorités civiles ; l'amélioration des conditions de travail et du cadre de vie des militaires ; le respect de la hiérarchie et la réconciliation ; la restauration de la discipline ; l'application des règlements ; le renforcement

de la cohésion, de la solidarité et de la fraternité. Elles virent la participation des militaires de tous bords¹⁹⁰. Ces assises aboutirent à des résolutions comme l'élimination de l'emprise de la politique sur les forces armées ; la mise en place d'une institution militaire pour défendre les avantages et orienter la décision des chefs militaires ; la redéfinition des principes d'utilisation des forces armées par les autorités civiles ; la fin de l'immixtion des chefs politiques dans les affaires militaires, etc... La création du CMDN et l'organisation d'assises militaires montrent une volonté du gouvernement de transition de s'impliquer dans la réconciliation des forces armées et d'y instaurer une discipline¹⁹¹. Cependant l'application de ces résolutions ne se sont faites que partiellement. Certaines mesures ont été prises telles que : la remise de 3,2 milliards d'ariary (environ 1,5 millions d'euros) à l'Armée pour éponger les arriérés sur le paiement des indemnités, en juin 2009 ; l'augmentation de 15% des primes de l'Armée, en sus de la hausse de 10% du salaire consentie en janvier 2010 ; l'avancements de grades, notamment chez les colonels et les généraux ; le recul de un an de l'âge de départ à la retraite des militaires, décrété lors du cinquantième de l'indépendance en juin 2010¹⁹² (cela permet d'une part de relever la pension de retraite des militaires, dont le montant repose sur la durée de service, et d'autre part d'offrir à beaucoup la possibilité d'accéder au grade de général en fin de carrière). Ces différentes mesures concernent l'ensemble des forces armées malgaches. Il ne s'agit que de revendications corporatistes. Ces divers acquis expliquent certainement le refus des forces armées dans l'application des Accords de Maputo (août 2009) qui prévoit entre autres la création d'un Comité de réflexion sur la défense et la sécurité nationale¹⁹³. Cet organe composé de huit membres désignés par les quatre mouvances conduirait d'après la hiérarchie militaire à la politisation et la division de l'armée. Consciente de leur poids sur l'échiquier politique, les forces armées lancèrent un avertissement aux signataires de la charte en déclarant que toute tentative de diviser les forces armées ne serait pas tolérée et que des mesures appropriées seraient prises¹⁹⁴.

Conclusion

Au cours de son histoire, l'institution militaire malgache semble faire preuve d'une neutralité nonchalante garante de la stabilité politique. Cependant cette neutralité ne peut pas être absolue. Afin que la neutralité politique de l'armée soit réellement effective, la démilitarisation du pouvoir doit être réalisée. Le retrait du personnel militaire de l'exercice direct du pouvoir politique exécutif et la subordination de l'institution militaire aux décisions civiles ne suffisent pas à assurer cette neutralité politique¹⁹⁵.

Le système politique s'est de nouveau militarisé et qu'en plus des ministères liés au maintien de l'ordre public d'autres ministères échoient aux forces armées. Ce qui n'était pas le cas au moment de la transition en 1991. Cela s'explique par leur rôle dans la mise en place de l'actuel régime. De plus contrairement à 1991, la société civile n'a pu investir le champ politique comme elle le désirait et n'a pu être à l'origine de l'initiative politique ayant

conduit à la transition politique. L'institution militaire n'étant face à aucun contre pouvoir refuse d'abandonner le pouvoir.

Dans un tel contexte, une loi de programmation militaire ainsi qu'un concept de défense s'avèrent nécessaire dans le but de professionnaliser les forces armées malgaches. Cela devra s'accompagner d'une dépolitisation de l'institution militaire. Cette mesure implique la revalorisation¹⁹⁶ du statut des militaires, c'est-à-dire qu'il convient de les doter de matériels adéquats à leurs missions, de leur garantir une rémunération décente et d'encourager la neutralité politique de ses membres car comme l'évoque T. Vanhanen, la démocratie dépend de la redistribution des ressources: plus les ressources sont largement distribuées, plus on tend vers le pluripartisme et moins la force est nécessaire pour protéger ceux qui y ont accès¹⁹⁷. De plus, " *Democracy is not, and can never be, a matter of weakening the state.... The state in Africa needs to become both leaner and stronger in order to carry out successfully its development tasks*"¹⁹⁸. Les propos d'Ake peuvent aussi s'appliquer à l'institution militaire. Le contrôle de cette dernière ne doit plus être un contrôle civil mais plutôt un contrôle démocratique¹⁹⁹. Et enfin le facteur temps ainsi que le contexte institutionnel et socio-politique sont des données importantes dans le cadre de la mise en œuvre de la réforme de l'armée.

L'institution militaire comme les différents acteurs politiques (partis politiques, société civiles,...) ont un rôle à jouer dans la mise en place et le renforcement de la démocratie. Tous ces acteurs par leurs divers actes permettent soit son implémentation, soit son échec, soit ils tentent d'en limiter les effets. Dans la perspective d'un échec ou d'une limitation de la démocratie, le rôle des acteurs non traditionnels (société civile, médias, religion, armée,...) s'avère capital dans la mesure où ces derniers feront en sorte de militer en faveur de son implémentation²⁰⁰. De plus, ils feront en sorte de la renforcer.

Juvence Ramasy

Groupe de Recherche sur la Sécurité et la Gouvernance, Université Toulouse 1 – Capitole, France, Groupe d'Études et de Recherches sur le Continent Africain, Institut d'Études Politiques de Toulouse, France et Laboratoire Pluridisciplinaire, Université de Toamasina, Madagascar.

Notes

1 Le prétorianisme est défini comme une « situation où les militaires d'une société donnée exercent un pouvoir politique indépendant dans cette société de l'utilisation ou la menace d'utilisation de la force ». Voir Perlmutter A., 1977, *The Military and politics in modern times : on professionals, praetorians and revolutionary soldiers*, New haven, Yale University Press, London, p. 89.

2 « ...un total de près de soixante-dix coups de force suivis d'une occupation militaire des appareils de pouvoir, c'est-à-dire de régimes où les membres des forces armées dominent effectivement les centres de la souveraineté étatique que ce soit sur des bases institutionnelles ou non. » Voir Martin M-L., 1993, « Armées et politique : le « Cycle de vie » du militarisme francophone », in. Bach D. C et Kirk-Green A. A., *État et sociétés en Afrique francophone*, Economica, 1993, p.89.

3 Huntington S., 1991, *The Third Wave: Democratization in the Late Century*, Oklahoma, Oklahoma University Press, 366 p.

- 4 Thriot C., 2008, « La place des militaires dans les régimes post-transition d'Afrique subsaharienne : la difficile resectorisation », De Boeck Université, *Revue internationale de politique comparée*, 2008/1, vol. 15, p. 16.
- 5 Ramasy J. F. 2010, *État et implémentation de la démocratie dans les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien : le cas de Madagascar et de l'île Maurice*, Thèse de Science Politique, Université Toulouse 1 - Capitole, France et Université de Toamasina, Madagascar, pp. 478-532.
- 6 Martin M-L., 1976, *La militarisation des systèmes politiques africains (1960-1972) une tentative d'interprétation*, Sherbrooke, Canada, Naaman, p. 124.
- 7 Elle a pour devise commune avec l'Académie militaire d'Antsirabe « *Ho an'ny Tanindrazana* » qui signifie « Pour la patrie ». Cela reflète en quelque sorte l'attachement qu'accordent les militaires à la terre. Cet attachement, importance qui est donnée à la terre se retrouve au niveau de la devise de l'État malgache « *Tanindrazana-Fahafahana-Fandrosoana* ».
- 8 Ces armées ont une caractéristique spécifique, l'extériorité, c'est-à-dire que ces armées sont déconnectées par rapport au contexte socio-politique parent. L'armée et l'État vont généralement de pair et s'inscrivent historiquement dans une même dialectique. L'émergence de l'État en Europe ou encore en Occident s'est réalisée par la nationalisation de l'entreprise militaire et la concentration des moyens de gestion de la coercition. Voir Janowitz M., 1964, *The military in the political development of new nations: an essay of comparative analysis*, Chicago, Phoenix Books, pp. 13 et suiv. Voir aussi Martin M-L., 1990, *Le Soldat africain et le politique : essais sur le militarisme et l'état prétorien au sud du Sahara*, Toulouse, Presses de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse, CRDP, p. 19.
- 9 Un traité sera signé le 23 octobre 1817 avec Radama I qui lui reconnaît le titre de roi de Madagascar, contre la renonciation au trafic d'esclaves et avec la promesse d'une fourniture d'armes et de subsides. Ce traité est confirmé par un autre, conclu le 11 octobre 1820. Une armée disciplinée est constituée et équipée de fusils et de quelques canons, ce qui donne au royaume méridional une supériorité militaire absolue sur ses éventuels rivaux. Le royaume des Bezanozano a été soumis dès 1817. Voir Vérin P., 2000, Madagascar, Karthala, p. 95. Voir aussi Deschamps H., 1972, *Histoire de Madagascar*, 4ème édition, Éditions Berger-Levrault, Paris, pp. 155-156.
- 10 Le recrutement se fera au sein de la couche aisée de la population car celle-ci était la seule à pouvoir se procurer des fusils et uniformes au regard de la faiblesse des moyens de l'armée. Ce mode de recrutement aura des conséquences sur la composition de l'armée nationale malgache. Voir. Vérin P., 2000, *op. cit.*, p.95, Deschamps H., 1972, *op. cit.*, pp. 155 et 156 et Anonyme 1931, « Histoire militaire de Madagascar » in *Les Armées françaises d'Outre-mer*, Exposition coloniale internationale de Paris, p. 104.
- 11 Chaigneau P., 1986, *Rivalités politiques et Socialisme à Madagascar*, Centre des Hautes Études sur l'Afrique Moderne, p. 47.
- 12 Les cent mille hommes. Voir Anonyme, 1931, « Histoire militaire de Madagascar » in *Les Armées françaises d'Outre-mer*, Exposition coloniale internationale de Paris, p. 103.
- 13 Voir Anonyme, 1931, « Histoire militaire de Madagascar » in *Les Armées françaises d'Outre-mer*, Exposition coloniale internationale de Paris, p. 106, Voir Vérin P., 2000, *op. cit.*, p.95 et Deschamps H., 1972, *op. cit.*, pp. 155-156.
- 14 Toutefois, sa création remonte à la moitié du XIX^e siècle. En effet, le 21 juillet 1857, le général Faïdherbe, gouverneur du Sénégal, mettra en place les Tirailleurs Sénégalais dans le but de renforcer l'armée coloniale. Les lois du 30 juillet 1893 et du 7 juillet 1900 de l'Assemblée Nationale française compléteront l'organisation de l'armée coloniale, la troupe d'infanterie et d'artillerie de la marine de l'Assemblée Nationale française compléteront l'organisation de l'armée coloniale, la troupe d'infanterie et d'artillerie de la marine. Bangoura D., 1992, *Les armées africaines (1960-1990)*, Centres des Hautes Études sur l'Afrique et l'Asie Modernes, Paris, p. 22. Voir aussi Bulletin Officiel, 1er juillet 1937.
- 15 Voir Bangoura D., 1992, *op. cit.*, p. 23. Voir aussi Tshiyembe M., 1990, *L'État postcolonial, facteur d'insécurité en Afrique*, Paris, Présence Africaine, p. 70.
- 16 « *L'indigénéisation des armées africaines sous tutelle française s'est faite plus lentement que dans les anciennes colonies anglaises et a été conduite avec plus de précautions* ». Voir Luckhman R., 1982, *op. cit.*, p. 47. Voir aussi Bangoura D., 1992, *op. cit.*, p. 57.
- 17 Ce plan prévoyait entre autres : la création d'armées nationales aux effectifs modestes afin de remplacer les forces coloniales françaises, la formation en France des cadres africains (cette formation d'officiers et de sous-officiers pour des tâches de commandement sera accélérée afin de pallier au manque de cadres militaires) ; l'envoi de techniciens et d'instructeurs français en Afrique ; la mise en place d'infrastructures militaires, la fourniture d'équipements et d'armements ; un soutien logistique ; le transfert des militaires africains de rangs de l'armée d'Outre-mer vers leur pays d'origine et enfin la cession de matériels, d'équipements, de casernements, de logements et de magasin déjà en place. Voir Royer, 1962, « Le Plan Raisonnable, la mise sur pied des armées nationales », Conférence prononcée au CMI/SOM, Versailles, le 15 juin 1962, n° 63, pp. 1-16. Voir aussi Luckhman R., 1982, « Le militarisme français en Afrique », *Politique Africaine*, n° 5, p. 97. Et aussi Bangoura D., 1992, *op. cit.*, p. 26.
- 18 Bangoura D., 1992, *op. cit.*, p. 25.
- 19 Voir Rabenirainy J., 2002, « Les forces armées et les crises politiques (1972-2002) », *Politique Africaine*, n° 86, Madagascar, les urnes et la rue, Karthala, Paris, p 87. Voir aussi SeFaFi (Sehatra Fanaraha-Maso ny Fianampirenena), 2003, « Militarisation de démocratisation », Observatoire de la Vie Publique, SeFaFi, 11 avril 2003, 3 p. Et aussi SeFaFi, 2009, « Les Pratiques politiques et les moyens d'accéder au pouvoir depuis 1972, une relecture proposée par le SeFaFi », Observatoire de la Vie Publique, SeFaFi, 17 février 2009, 6 p. Et aussi SeFaFi, 2010, « Forces armées, crises politiques et démocratie », Observatoire de la Vie Publique, SeFaFi, 25 mai 2010, 5 p.
- 20 Martin M-L., 1990, *op. cit.*, p. 39.

- 21 Serre G. et Rasoarahona C., 1981, « *Organisation militaire et révolution à Madagascar* », in *La politique de mars, les processus politiques dans les partis militaires contemporains*, Paris, le Sycomore, p. 179.
- 22 Il y a eu bien entendu des tentatives de coups d'État mais celles-ci ont été déjouées. Une tentative de mise en place d'un Directoire militaire a été opérée par le général Fidy Randrianafidisoa le 17 novembre 2006 en occupant la Bani, base aéronavale d'Ivato. Cependant celle-ci a échoué. Il a été condamné le 2 février 2007 à quatre ans de prison pour menace de mort et atteinte à la sûreté de l'État. Michel Louis Martin argue le contraire en disant que Madagascar a subi un coup d'état durant les années 1970. Voir Martin M-L., 1993, *op. cit.*, p.91. La dernière en date est constituée par la mise en place d'un Directoire militaire le 17 mars 2009.
- 23 Cet accord de défense est signé le 2 avril 1960. Par la suite d'autres conventions seront établies telle que celle du 4 mai 1966 qui fixe les règles et conditions du concours de la République française au soutien logistique de l'armée de terre, de mer et de l'air, de la gendarmerie nationale et du service civique de la République malgache ; la convention du 29 décembre 1978 relative à l'hôpital militaire d'Antananarivo ; l'accord du 12 juin 1998 relatif à la coopération militaire ; les conventions signées en décembre 2002 (qui s'articule autour de cinq projets : l'amélioration des capacités des forces aéronavales ; la réorganisation de la logistique et de la maintenance ; l'amélioration de la capacité opérationnelle de l'armée ; la formation ; l'appui à la gendarmerie sous l'autorité de l'attaché de la sécurité intérieure).
- 24 Madagascar avec environ 71 Saint-Cyriens, fait partie des 10 pays qui comptent le plus de militaires issus de cette école. Nous retrouvons en tête le Maroc avec 212 Saint-Cyriens, la Tunisie 202, l'Arabie 191, l'Iran 130, le Sénégal 107, la Roumanie 93, le Luxembourg 71. Les deux pays en queue de pelotons sont le Bénin et le Laos avec 65 et 53 Saint-Cyriens respectivement. Voir Pierre Jacob 2002, *Saint Cyr, l'École Spéciale Militaire*, Lavauzelle.
- 25 Ce dernier a été nommé Premier ministre le 20 décembre 2009. Il était au moment de sa nomination colonel et fut par la suite promu général de brigade le 8 avril 2010 ainsi que ministres des Forces Armées par intérim suite au limogeage du général Noël Rakotonandrasana. Sa promotion au grade de général de division s'explique par le fait qu'un certain nombre de généraux percevait mal qu'un colonel soit nommé à la primature. Le ministre des Forces Armées ainsi que le Chef d'État-major étaient tous deux des généraux. Albert Camille Vital a été par ailleurs chef de cabinet du chef d'État-major de 1991 à 1993. Parmi les membres du gouvernement actuel nous retrouvons 7 militaires.
- 26 Il s'agit de l'École de formation des officiers ressortissants des territoires d'outre-mer (EFORTOM) qui a été créée en 1956 à Fréjus. « L'EFORTOM devait former et instruire les sous-lieutenants appelés à servir dans l'infanterie coloniale et l'artillerie coloniale. L'accession à l'indépendance des colonies d'Afrique et de Madagascar modifia peu sur le fond la mission générale. Ouverte aux sous-officiers des nouvelles armées en 1960, l'École vit en 1961 sa mission élargie aux autres armes et subdivisions d'armes. Sa mission devint alors de "fournir aux jeunes Républiques africaines et malgaches l'ossature de leurs armées en cours de création" ». En huit promotions, Madagascar a envoyé 34 officiers. Voir Frères d'Armes n° 249, dossier la formation en France.
- 27 Chaigneau P., 1986, *op. cit.*, p. 46-47.
- 28 Son actuel directeur est le colonel Béni Xavier Rasolofonirina. Il est le 15^{ème} commandant de l'ACMIL et remplace à ce poste le colonel Dominique Jean Olivier Rakotozafy. Le colonel Béni Xavier Rasolofonirina a été l'un des organisateurs des assises militaires des 27 et 28 mai 2009. Il est aussi Directeur des Études et de la Planification au ministère des Forces Armées.
- 29 Le corps du Service Civique ainsi que l'Académie militaire étaient rattachés à la présidence après leur création en 1967. Le corps du Service Civique comprenait 17 compagnies soit une par préfecture. Elles avaient à leur tête un commissaire général à l'Animation Rurale et au Service Civique, Émile Ramarosaona, ce dernier a rang de ministre.
- 30 Le PSD ou Parti Social Démocrate est le parti présidentiel.
- 31 L'armée malgache ne comprend en réalité que 2 700 hommes auxquels nous avons ajouté les 3 600 gendarmes. D'après Michel Louis Martin il y aurait plutôt celui de 2 600 militaires. Voir Chaigneau P., 1986, *op. cit.*, p. 48. Voir aussi Martin M-L., 1976, *op. cit.*, p. 130.
- 32 En 1972, les troupes françaises à Madagascar comptaient 4 200 hommes commandés par le général Marcel Bigeard. Voir Serre G. et Rasoarahona C., 1981, *op. cit.*, p. 184.
- 33 Martin M-L., 1976, *op. cit.*, p. 130.
- 34 Au lendemain de l'indépendance les dépenses militaires sont de l'ordre de 1,6 millions de dollars, en 1961 elles atteignent 9,6 millions et ne cesseront par la suite d'augmenter pour atteindre 12,2 millions de dollars en 1970. Voir Martin M-L., 1976, *op. cit.*, p. 148-149.
- 35 Les forces terrestres malgaches disposaient à la fin des années 1960 de deux bataillons d'infanterie, d'un bataillon aéroporté, d'un bataillon d'artillerie, d'un bataillon de génie, d'un bataillon de blindé et d'un peu moins de cinq matériels de transport blindé. Mais elles ne disposaient pas d'unité de reconnaissance et de matériel blindé lourd ou léger. En effet, vers la fin des années 1960, les forces aériennes malgaches avaient à leur disposition huit appareils de transport et deux appareils d'entraînement mais aucun appareil de combat et aucun hélicoptère, tandis que l'armée de mer ne dispose que d'un patrouilleur et de deux navires d'école. Martin M-L., 1976, *op. cit.*, pp. 155, 157 et 160.
- 36 L'activité des forces navales en Afrique ne se limite qu'à des opérations de surveillances côtières et de lutte contre le trafic de contrebande. Cela est particulièrement vrai pour Madagascar car c'est une île mais celle-ci ne dispose que d'un patrouilleur à la fin des années 1960 ce qui limite son champ d'action. Nous pouvons nous interroger sur l'utilité d'avoir un effectif militaire au sein de ses deux corps d'armée au regard du manque d'équipements. Voir Martin M-L., 1976, *op. cit.*, p. 157.
- 37 Martin M-L., 1976, *op. cit.*, p. 139.
- 38 Ancien colonel de l'armée française, il fut le premier malgache à entrer à Saint-Cyr. L'actuel chef d'État-major est le colonel André Ndirijaona (il sera par la suite promu général et il est issu de la 11^{ème} promotion de l'ACMIL). Il remplace le général de brigade Edmond Arsène Rasolomahandy (qui a dirigé l'opération de pacification de Toamasina en 2002). Il a

- été nommé lors du conseil des ministres du 10 février 2009 à la place du général de brigade André Lucien Rakotoarimasy nommé le 1^{er} octobre 2008 en conseil des ministres en remplacement du général de brigade Rivo Hanitra Razafindralambo promu général de division lors du conseil des ministres du 24 juin 2008. Au cours de ce conseil des ministres, il y a eu douze autres nominations. Celles-ci constituent une reprise du tableau d'avancement qui a été bloqué depuis un an et demi. Ils appartiennent tous les deux à la 8^{ème} promotion de l'Académie militaire d'Antsirabe. Voir *L'Express de Madagascar* n° 4040 du 25 juin 2008 et le n° 4122 du 2 octobre 2008, www.lexpressmada.com, et Décret n° 2008-615 du 24 Juin 2008. Voir *Midi Madagasikara*, 11 février 2009.
- 39 L'actuel commandant en chef de la gendarmerie est le colonel Jean Bruno Wilfrid Razafindrakoto (il a été nommé lors du conseil des ministres du 21 avril 2009. Il s'agit d'une récompense pour ce dernier car il fut l'un des premiers colonels à s'être rangé du côté du CAPSAT qui a joué un rôle majeur dans la mise en place de la HAT). L'ancien commandant en chef de la gendarmerie était le général Pily Gilbain qui a été nommé le 29 janvier 2009 en remplacement du général de brigade Lucien Emmanuel Raharijaona qui a auparavant dirigé l'Emmo de la circonscription d'Antananarivo. Il a été nommé général de division par le conseil des ministres du 24 juin 2008. Voir Décret n° 2008-615 du 24 Juin 2008. Voir *L'Express de Madagascar* du 30 janvier 2009. Voir aussi *Madagascar Tribune* du 22 avril 2009.
- 40 Parti des Dëshérités de Madagascar. Voir Randriamaro J.-R., 1997, *PADESM et luttes politiques à Madagascar : de la fin de la Guerre Mondiale à la naissance du PSD*, Paris, Karthala, 451 p.
- 41 Archer R., 1976, *op. cit.*, p. 72.
- 42 Archer R., 1976, *op. cit.*, pp. 79-80.
- 43 Les Forces Républicaines de Sécurité étaient à contrebalancer le poids de l'Armée. Cette police paramilitaire fut entraînée par les Israéliens et peut être assimilés aux Compagnies Républicaines de Sécurité (CRS) en France. Voir Archer R., 1976, *op. cit.*, 211 p.
- 44 Des États francophones africains enverront des stagiaires au sein de l'Académie d'Antsirabe. Ce sera le cas de la Haute-Volta, actuelle Burkina Faso, qui enverra Thomas Sankara et Blaise Compaoré. Voir Rakotomanga M., 1998, *Forces armées malgaches : entre devoir et pouvoir*, Points de vue concrets, l'Harmattan p.41.
- 45 Chaigneau P., 1986, *op. cit.*, p. 46.
- 46 Plusieurs événements marqueront l'année 1971, à savoir l'arrestation le 31 mai d'André Resampa. Cette arrestation est le fruit d'une lutte intestine au PSD visant à réduire l'influence d'André Resampa. Une vaste épuration de la classe dirigeante du parti s'en suivra. Il s'agira pour la plupart de proche de l'ancien secrétaire général du parti. Le 15 septembre Régis Rakotonirina sera arrêté avec quelques dirigeants d'une organisation d'extrême gauche disposant d'une solide implantation dans la région du Vakinankarata et de branches dans différentes régions de l'île. Voir Althabe G., 1981, *op. cit.*, p. 414. Voir aussi Roy G., 1988, *Contribution à l'histoire des indépendances malgaches (1959-1960-1972)*, Éditions de l'Orstom, Institut Français de Recherches Scientifique pour le Développement en Coopération, Collection travaux et travaux microédités, pp. 61-62.
- 47 Environ un millier de membres armés du MONIMA attaquèrent le 1er avril 1971 une patrouille de la gendarmerie à Isoanala vers 22h emmenant avec eux un grade de la gendarmerie. Ils attaquèrent d'autres postes de gendarmerie ainsi que le camp de la compagnie de Service Civique de Bezaha. Les attaques ont durées jusqu'au 5 avril 1971. Le commandement de la gendarmerie nationale était au courant depuis plus de six mois du déclenchement de la rébellion MONIMA mais rien ne fut entrepris afin de contrecarrer les intentions du MONIMA. Voir Rakotomanga M., 1998, *op. cit.*, p. 46 et 47.
- 48 *Madagasikara Otronin'ny Malagasy / Madagascar soutenus par les Malgaches* (anciennement Mouvement National pour l'Indépendance de Madagascar). Ce parti s'appelle désormais le MONIMA KAMIVIMBIO et il est dirigé par le fils de Monja Jaona, Monja Roindefo Zafitsimilava.
- 49 La répression menée par la gendarmerie et les milices du parti gouvernemental prend une ampleur considérable : 2 000 tués, 5 000 prisonniers, torture généralisée, villages et récoltes détruits ; à Tananarive, une douzaine de militants du MONIMA sont emprisonnés. Voir Althabe G., 1981, « Les luttes sociales à Tananarive en 1972 », *Cahiers d'études africaines*, 4^{ème} trimestre, p. 414.
- 50 Roy G., 1988, *op. cit.*, p. 63.
- 51 Althabe G., 1981, *op. cit.*, p. 414 et pp. 423-424.
- 52 *Antokon'ny Kongresin'ny Fahaleovantenan'i Madagasikara/ Parti du Congrès de l'Indépendance.*
- 53 L'AKFM disposera d'une majorité au sein de du conseil municipal d'Antananarivo jusqu'en 1972 et de trois députés sur les cinq que comptent la capitale. Voir Althabe G., 1981, *op. cit.*, p. 411.
- 54 L'Hôtel de ville qui symbolise le pouvoir de l'AKFM sera incendié par les manifestants. Voir Althabe G., 1981, *op. cit.*, p. 416.
- 55 Il s'agit du dernier bain de Madagascar qui a été ouvert en 1911. Des opposants au colonialisme, des membres du Mouvement Démocratique pour la Renovation Malgache (MDRM), et bien d'autres y seront envoyés. Il a été fermé en 2000 par Didier Ratsiraka.
- 56 Marcus R., 2004, "Political change in Madagascar: Populist democracy or neopatrimonialism by another name", Institute for Security Studies, Pretoria, *ISS paper 89*, www.iss.co.za, August 2004.
- 57 Archer R., 1976, *op. cit.*, p. 58.
- 58 Nommé Premier ministre par le Président Philibert Tsiranana qui lui remettra par la suite les pleins pouvoirs tels qu'ils sont définis à l'article 12-5 de la Constitution de 1959. Pour cela, il convient de se référer au décret du 13 mai 1972 qui instaure l'état de nécessité nationale en vertu de l'article 12 de la Constitution. Cependant, cet article s'avère inapplicable en l'espèce car le Parlement n'a jamais procédé à la définition du régime d'exception que constitue l'état de nécessité nationale. Voir

- Décret n° 72-147, J. O. R. M. du 18 mai 1972 et Cadoux C., 1975, « La deuxième République malgache : vers l'édification d'un État de type nouveau », *Annuaire des Pays de l'Océan Indien*, vol. II, p. 37.
- 59 Le général Gabriel Ramanantsoa bénéficia du soutien de la population en raison de ses origines. En effet, il apparaît aux yeux de la population tananarivienne comme le porteur des aspirations nationalistes parce que, entre autres, il appartient à la famille des descendants de la dernière souveraine. Si bien que la population fermera les yeux sur son passé en tant qu'officier de l'armée française, de son soutien constant à la politique pro-française du gouvernement tsirananiste qu'elle n'avait cessé de critiquer et de son assimilation, telle qu'au moment de son arrivée au pouvoir il s'exprimait des plus difficilement en malgache. Voir Althabe G., 1981, *op. cit.*, p. 409.
- 60 Martin M-L., 1993, *op. cit.* p. 92.
- 61 Serre G. et Rasorahona C., 1981, *op.cit.*, p.179.
- 62 Ce fut le cas notamment à l'égard de Fulbert Youlou au Congo en 1963, de Hamani Diori au Niger en 1974 et de Jean-Bedel Bokassa en Centrafrique en 1979. Bangoura D., 1992, *op. cit.*, p. 74.
- 63 Robert Archer ajoute d'ailleurs qu'un accord aurait existé entre le gouvernement français et certains groupes malgaches et celui-ci prévoyait que la France retirerai son soutien à Philibert Tsiranana. Cependant l'identité des Malgaches ainsi que les contreparties ne sont pas connues. Voir Archer R., 1976, *op. cit.*, p. 61.
- 64 Hauge W. 2005, "Past and Present Political Crises : Resilience Of Pro-Peace Structures And Cultural Characteristics", *A Report for the Norwegian Ministry of Foreign Affairs and the Norwegian Agency for Development Cooperation*, International Peace Research Institute, Oslo (PRIO), p. 15.
- 65 La coexistence pacifique des différentes composantes de la société malgache. Nous pouvons également le traduire comme étant un principe de solidarité, le fait d'être parents, mode de relation idéal fait de compréhension mutuelle et de solidarité.
- 66 Nous retrouvons le général Gilles Andriamahazo, gouverneur militaire d'Antananarivo, en tant que ministre de l'Aménagement du Territoire, le colonel Richard Ratsimandrava, ministre de l'Intérieur et commandant de la Gendarmerie, le commandant Joël Rakotomalala, ministre de l'Information enfin le capitaine de frégate Didier Ratsiraka, ministre des Affaires Étrangères. Le général Philibert Ramarolahy sera nommé commandant-chef de l'armée. Voir Archer R., 1976, *op. cit.*, pp. 104 et 185.
- 67 Décret n° 75-150 du 27 mai 1973, J. O. R. M. du 6 juin 1972.
- 68 Rabenirainy J., 2002, *op.cit.* p 87.
- 69 Les différents gouverneurs des six provinces sont pour la province d'Antsirana le capitaine Guy Albert Sibon, pour la province de Fianarantsoa le lieutenant-colonel Lucien Rakotonirainy, pour la province de Mahajanga le commandant Jaona Mampila, pour la province de Toamasina le capitaine Ravelson-Mahasampo, pour la province Antananarivo le commandant Raymond Razafintsalama, et enfin pour la province de Toliary le capitaine Jean André Soja. Voir Archer R., 1976, *op. cit.* p. 186.
- 70 Hermet G., 2001, « Les démocratisations au vingtième siècle : une comparaison Amérique Latine/Europe de l'Est », *Revue Internationale de Politique Comparée*, vol. 8, n° 2, pp. 267-269.
- 71 L'armée malgache comprend en 1972, 3 500 militaires des trois armes, 4 000 gendarmes et 1 500 membres du service civique. Voir Chaigneau P., 1986, *op. cit.* p. 48.
- 72 Millon E., 2003, *Madagascar 16 décembre 2001 : regards sur une élection présidentielle contestée*, Mémoire de fin d'études de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse, p. 51.
- 73 Chaigneau P., 1986, *op. cit.* p. 46.
- 74 Les communautés de base ou communautés villageoises.
- 75 *Mpitolona ho amin'ny Fandrosoan'i Madagasikara / Parti pour le Progrès de Madagascar* (anciennement *Mpitolona ho amin'ny Fanjakan'ny madinika / Parti pour le Pouvoir Proletarien*). Le leader de ce parti est Manandafy Rakotonirina. Le MFM est né le 27 décembre 1972 à Antananarivo et exerce légalement ses activités depuis le 14 février 1973. Il a vu le jour suite à une scission au sein du MONIMA. En effet, son leader Manandafy Rakotonirina fut président du comité provincial du MONIMA à Antananarivo en 1969, secrétaire général du MONIMA en 1970-1971.
- 76 Rabenirainy J., 2002, *op.cit.* p 87-88.
- 77 Rakotomanga M., 1998, *op.cit.* p 54.
- 78 Diégo-Suarez comme Dakar et N'djamena constituaient les principales bases militaires françaises sur le territoire africain. A la suite de l'évacuation des bases malgaches de même que de celle de N'djamena en 1975 et 1980, la France procédera à une implantation en Centrafrique et au Gabon pour l'Afrique Centrale et à la Réunion et à Djibouti pour l'océan Indien. Voir Luckhman R., 1982, *op. cit.*, p. 100.
- 79 Ce n'est pas pour autant que l'influence de la France va diminuer. Il y aura une évolution de son influence de en Afrique et à Madagascar. Celle-ci est passée des fonctions quotidiennes de commandement, d'entraînement militaire de base au cours des années 1960 à la formation technique et à l'instruction plus avancées ainsi qu'à la création d'académies militaires et d'écoles militaires sur le sol africain. De plus, Madagascar comme le Bénin, le Congo et le Mali qui ont également procédé à une renégociation des accords de coopération, garde toujours des liens avec la France notamment par l'entremise des programmes de coopération militaire. Voir Luckhman R., 1982, *op. cit.*, p. 104 et 109.
- 80 Rakotomanga M., 1998, *op.cit.* p 54.
- 81 Ces derniers avaient envisagé la capture du général Gabriel Ramanantsoa et son remplacement par le colonel Brécharad Rajaonarison. Un mandat d'arrêt fut lancé à l'encontre du colonel Brécharad Rajaonarison qui après trois mois de clandestinité

- se réfugia le 22 janvier 1975 au camp d'Antanimora qui héberge le GMP. Le commandement du GMP refusa de rendre le colonel Brécharad Rajaonarison à l'armée. Madagascar se dirigea ainsi vers un conflit entre l'armée et le GMP.
- 82 Archer R., 1976, op. cit, pp.99-100.
- 83 Seuls deux anciens ministres ont été reconduits au sein de ce nouveau gouvernement, à savoir le général Gilles Andriamahazo et le Pasteur Daniel Rajakoba.
- 84 Les différents militaires faisant partie du gouvernement de Ratsimandrava sont le général Gilles Andriamahazo qui a été ministre de l'Aménagement du Territoire dans le gouvernement Ramanantsoa est désormais ministre sans portefeuille ; le lieutenant-colonel Joël Rakotomalala, ministre des Postes et Télécommunications, ce dernier à été ministre de l'Information au sein du gouvernement du général Richard Ramanantsoa ; le commandant Raveloson-Mahasampo, ancien gouverneur militaire de la province de Toamasina est nommé ministre des Travaux Publics ; le commandant Désiré Rakotoarijaona, ministre des Finances ; le commandant Richard Andriamaholison, ministre de l'Information et Tourisme et enfin le commandant Jean André Soja, ancien gouverneur militaire de la province de Tuléar. Le colonel Richard Ratsimandrava est à la fois Chef de l'État, Chef du Gouvernement, ministre de la Défense et ministre du Plan.
- 85 Les différents gouverneurs militaires sont : pour la province de Toliary, le commandant Zino Paul ; pour la province de Mahajanga, le lieutenant-colonel Jaona Mampila ; pour la province d'Antananarivo, le lieutenant-colonel Lucien Ratsimbazafy ; pour la province de Toamasina, le capitaine Ravelomitsanga ; pour la province de Fianarantsoa le lieutenant-colonel Ralaikoa Samson et enfin pour la province d'Antsiranana, le commandant Guy Albert Sibon. Nous pouvons constater que seul le gouverneur de la province de Mahajanga est resté le même et que l'ancien gouverneur de la province de Toliary, le commandant Jean André Soja, a été nommé ministre du Développement Rural. Voir Archer R., 1976, op. cit, p. 186.
- 86 Deux personnes ayant participé à l'assassinat du colonel Richard Ratsimandrava à Ambohitajoto à Antananarivo furent tuées sur le coup. Ces derniers appartenaient au GMP si bien que l'armée et la gendarmerie décidèrent d'attaquer le camp d'Antanimora le 12 février. Une vingtaine de personnes y trouveront la mort. Ce n'est que le 13 février que le GMP se rendra et il fut procédé à l'arrestation des officiers et troupes du GMP, dont le colonel Brécharad Rajaonarison. Le gouvernement Ratsimandrava ne disposait pas de soutien parmi les différents partis politiques. La plupart ayant pris leur distance, le PSM (Parti Socialiste Malgache. Le PSM a été créé en 1974 par des anciens PSD, suite à la réconciliation entre Philibert Tsiranana et André Resampa.) conteste la constitutionnalité du pouvoir de Richard Ratsimandrava. D'après le PSM, l'article 3 de la loi constitutionnelle du 7 novembre 1972 ne prévoit pas de remplacement définitif mais plutôt une suppléance du chef du gouvernement. Par conséquent, la Constitution du 29 avril 1959 devrait être applicable. Le MONIMA a également pris ses distances, de même que le MFM. Tout comme l'AKFM, qui considère que l'accession de Richard Ratsimandrava, merina de surcroît Andevo (Esclave, désigne actuellement les descendants d'affranchis.), est le symbole d'une perte d'influence de ce parti. Cela s'est déjà vérifié lors de la tentative d'établissement d'un nouveau gouvernement par le général Gabriel Ramanantsoa et s'appuyant sur ce parti.
- 87 Ce directoire est crée par l'ordonnance n° 75-001 du 11 février 1975 qui sera validée par le Conseil Supérieur des Institutions le 18 février 1975. Le nouveau régime dans un esprit de légitimité constitutionnelle fera appel au Conseil Supérieur des Institutions. Cette attitude est une constante dans l'histoire politique malgache. Voir J. O. R. M. du 18 février 1975, p. 547.
- 88 Les différents membres du Directoire militaire sont : le général Gilles Andriamahazo (Armée de Terre) en tant que Président du Directoire militaire, le capitaine de frégate Didier Ratsiraka (Marine), le lieutenant-colonel Joël Rakotomalala (Armée de Terre), le commandant Raymond Rakotonirina (Aviation), le commandant Ferdinand Patureau (Armée de Terre), le commandant Désiré Rakotoarijaona (Gendarmerie), le commandant Richard Andriamaholison (Gendarmerie), le commandant Christopher Raveloson-Mahasampo (Armée de Terre), le commandant Jean André Soja (Gendarmerie), le capitaine Ferdinand Jaotombo (Armée de Terre), le capitaine Randrianasoavina (Gendarmerie), le capitaine Randriananana (Armée de Terre), le capitaine Désiré Ramakavelo (Service Civique), le capitaine Max Marson, le lieutenant Rakotondretsitoro, le lieutenant Élie Silasy, le lieutenant Lucien Manjary, le lieutenant Samuel Vonimbola. Voir Archer R., 1976, op. cit, pp. 187-188.
- 89 Les représentants par province sont : Antananarivo : le général Gilles Andriamahazo, le commandant Raymond Rakotonirina, le commandant Richard Andriamaholison et le commandant Désiré Rakotoarijaona. Antsiranana : le capitaine Ferdinand Jaotombo et le lieutenant Samuel Vonimbola. Fianarantsoa : le lieutenant-colonel Joël Rakotomalala, le capitaine Désiré Ramakavelo, le capitaine Max Marson et le lieutenant Rakotondretsitoro. Mahajanga : les capitaines Randrianasoavina et Randriananana. Toliary : le commandant Christopher Raveloson-Mahasampo, le commandant Jean André Soja, le lieutenant Élie Silasy et le lieutenant Lucien Manjary. Toamasina : le capitaine de frégate Didier Ratsiraka et le commandant Fernand Patureau.
- 90 Les gouverneurs militaires nommés sous le gouvernement du colonel Ratsimandrava resteront en fonction à l'exception des gouverneurs des provinces de Mahajanga et de Toamasina qui seront respectivement le capitaine Randrianasoavina qui fait aussi partie du Directoire militaire et le colonel Rémi Ratsimbazafy. Voir Archer R., 1976, op. cit, p. 188.
- 91 Ordonnance n° 75-002 du 13 février 1975.
- 92 J. O. R. M. du 18 février 1975, p. 547.
- 93 Rabenirainy J., 2002, op. cit, p 89.
- 94 Ordonnance n° 75-015 O/DM du 13 juin 1975 portant organisation et fonctionnement des pouvoirs publics pendant la durée de l'état de nécessité nationale.
- 95 Les neuf membres sont le capitaine de frégate Didier Ratsiraka qui est en même temps Président du CSR, Chef de l'État, Chef du gouvernement et ministre de la Défense ; le lieutenant-colonel Jaona Mampila ; le lieutenant-colonel Joël Rakotomalala ; le commandant Ferdinand Patureau ; le commandant Désiré Rakotoarijaona ; le capitaine Rampanana ; le capitaine Ferdinand Jaotombo ; le capitaine Randriananana ; le capitaine Max Marson. Voir Archer R., 1976, op. cit, pp. 188-189.
- 96 Ce poste a été occupé par Didier Ratsiraka au sein de son premier gouvernement, poste qu'il cumulait avec celui de Chef de l'État, de Chef du gouvernement et de celui de Président du CSR. Ce n'est qu'en 1976 lors de la mise en place

de son nouveau gouvernement que le ministre de la Défense sera une autre personne que le Président de la République. Ce ministère ne sera en définitive qu'un simple exécutant des décisions émanant de la présidence. Il a été créé en vue de définir, diriger et coordonner l'activité et les moyens des forces armées.

97 Serre G. et Rasoarahona C., 1981, *op. cit.*, p. 189.

98 Le *Comité Militaire pour le Développement* est une des institutions de la République Démocratique de Madagascar. Les autres institutions sont le Président de la République, le Conseil Suprême de la Révolution, l'Assemblée Nationale Populaire, le Gouvernement et la Haute Cour Constitutionnelle. Voir article 43 de la Constitution du 31 décembre 1975.

99 Conformément à l'ordonnance n° 76-006 du 4 mars 1976 et au décret n° 76-091 (J. O. du 13 mars 1976, p. 674 et 681), l'armée comptait 30 membres et la gendarmerie les 20 restants. Voir Calvet J.-L. 1976, *op. cit.*, p. 349.

100 Il a été Président du Directoire militaire formé le 11 février 1975 à la suite de l'assassinat du colonel Richard Ratsimandrava et président du CMD dans sa première version le 16 juin 1975. Le général Andriamahazo sera admis à la retraite le 5 novembre 1976 et sera remplacé à la tête du CMD par le colonel Rabeony le 9 novembre 1976. Ce dernier est l'ancien patron du Service Civique. Voir Calvet J.-L. 1976, *op. cit.*, p. 349.

101 Rouquié A., 1981, « Les processus politiques au sein des partis militaires : définitions et dynamiques », in *La politique de Mars : les processus politiques dans les partis militaires contemporains* sous la direction de Rouquié A., Le Sycomore, 1981, p. 21.

102 Ce dernier peut être considéré comme un proche de Didier Ratsiraka. Le père de Victor Ramahatra a été fonctionnaire police à Toamasina quand le père de Didier Ratsiraka, Albert Ratsiraka y était gouverneur. De plus Didier et son frère Étienne Ratsiraka ont habité chez l'une des grands-mères de Victor Ramahatra au cours de leur scolarité au collège Saint-Michel. Galibert D., 2009, *Les Gens du pouvoir à Madagascar. État postcolonial, légitimités et territoire (1956-2002)*, Karthala-CRESOI, Université de la Réunion, p. 443.

103 L'actuel titulaire de ce poste est également un militaire, le général de brigade Albert Camille Vital.

104 Il s'agit des militaires qui ont occupé des postes de commandement durant la période 1960-1975.

105 Chaigneau P., 1986, *op. cit.*, p. 136.

106 Calvet J.-L. 1976, *op. cit.*, p. 358.

107 J. O. R. D. M. du 6 décembre 1983.

108 Décret 75-20 du 09 septembre 1975. Son organisation est prévue par le décret 75-269 du 14 novembre 1975. Voir J. O. R. D. M du 11 octobre 1975, p. 263. Voir aussi J. O. R. D. M du 6 décembre 1975, p. 3147.

109 « Les soldats seront des militants en uniforme et les Forces Armées Populaires seront des instruments au service du peuple, aux ordres du Gouvernement mais aussi une école de citoyen et du militant » Voir Ratsiraka D., 1975, *Charte de la Révolution Socialiste Malagasy. Tous azimuts*, Tananarive, Imprimerie d'ouvrages éducatifs, p. 112.

110 Rouquié A., 1981, *op. cit.*, p. 38.

111 Serre G. et Rasoarahona C., 1981, *op. cit.*, pp.179-180.

112 Les FAP regroupent une Armée du Développement qui comprend elle-même l'Armée de Terre, le Service Civique et le Génie ; une Armée Technique dont font partie les Forces Aéronavales forces aériennes et la marine) ; des Forces d'Intervention c'est-à-dire les parachutistes, les fusiliers-marins et les groupes de reconnaissance ; un régiment de transmission et de services et les écoles de formation militaire. La Gendarmerie, qui prend le nom de « *Zandarimariam pirenena* » fait aussi partie des FAP. Mais chacun conserve son propre État-major et son inspection générale, la liaison étant assurée par le CMD. Voir Décret 75-013 du 16 juin 1975.

113 Le Resep est entraîné par les Nord-Coréens et par les Français. De plus, un général ayant résidence à Antananarivo, est officiellement chargé, à la base d'Ivato, d'assurer la non-violation de l'espace aérien malgache par l'Afrique du Sud. Le Resep est basé à Iavoloha dans les environs d'Antananarivo et au régiment de Mahajamba. Voir Chaigneau P., 1986, *op. cit.*, p. 154.

114 Nous pouvons également faire le parallèle avec les FRS dont les membres étaient principalement des Vezo comme leur chef André Resampa.

115 Le Resep est administré par le conseiller aux affaires militaires de la présidence et représentant la police politique, la *Direction Générale de l'Information et de la Documentation Intérieure et Extérieure* (DGIDIE). D'après le décret n° 77-313 du 17 septembre 1977 complété par le décret n° 85-232 du 10 juillet 1985. Il s'agit d'un service de sécurité et de contre espionnage qui a été créé en avril 1976. Ce service a à sa tête le général Christopher Raveloson-Mahasampo, ministre de la Défense. Ce dernier n'est autre que le beau-frère de Didier Ratsiraka. Cette unité comprenait 300 personnes formées par la République Démocratique Allemande et par la France. Le siège de la DGIDIE se situe à Ambohibao. Son dernier directeur est Jocelyn Andriamiharinosy. La DGIDIE sera remplacée en janvier 2004 par la *Central Intelligence Service*. Le décret n° 2004-043 du 21 janvier 2004 portant suppression de la DGIDIE précise dans son article 2 que les dossiers et archives détenus extérieurs et intérieurs de la DGIDIE sont dévolus ainsi qu'il suit : - ceux relatifs aux associations de malfaiteurs, en relation avec le terrorisme et crimes ou délits assimilés au Directeur général du *Central Intelligence Service* (CIS) - Ceux relatifs à des affaires judiciaires au Garde des Sceaux - les autres dossiers au Secrétaire général de la Présidence de la République. Ledit décret précise également que « tous les mobiliers, matériels et bureau, informatiques et roulants appartenant ou mis à la disposition de la DGIDIE sont dévolus au CIS. En outre, les matériels : armement, munitions et de communication sont restitués selon leur origine, au Chef d'État-major général de l'Armée, au Commandant en Chef de la Gendarmerie nationale, ou au Directeur général de la Police nationale. Quant au personnel, il a été décidé en conseil des ministres que les fonctionnaires civils, militaires et de la Police nationale détachés ou affectés à la DGIDIE sont reversés dans leurs corps d'origine respectifs suivant la réglementation en vigueur. Ce qui signifie ainsi que le CIS aura son propre

- personnel et qu'il est libre de constituer à sa guise son entière entité. Le régime a donc mis fin à ce « double emploi », ce parallélisme incongru entre des services secrets malgaches, et a ainsi tenu à clarifier la situation. L'État a également jugé bon de changer la structure après une année de crise politique à l'issue de laquelle les « services secrets » jouent un rôle important et précieux. Le premier patron du CIS est le contrôleur général de police Claude Rakotondrafara et l'actuel numéro un du CIS est le général Roland Andréas Randriarison qui a été nommé en conseil des ministres le 21 avril 2009. Il succède au commissaire de police Jean Jacques Andriamisa qui a remplacé à ce poste le général de gendarmerie Thierry Randrianazary actuel Secrétaire d'État chargé de la gendarmerie. Claude Rakotondrafara et Jean Jacques Andriamisa ont déjà travaillé ensemble avant la création de la C.I.S. au sein de la direction des renseignements généraux. En effet, Jean Jacques Andriamisa a déjà occupé le poste de chef du service central de la surveillance du territoire avant 2004 tandis que Claude Rakotondrafara était le numéro un des renseignements de la police. Au moment de la création du CIS tandis que Claude Rakotondrafara était nommé directeur général, Jean Jacques Andriamisa occupait le poste d'adjoint au directeur des opérations. Voir *Midi Madagasikara* du 25 janvier 2004 et *Madagascar Tribune* du 30 juin 2008. Voir aussi *La Vérité* du 22 avril 2009 et *La lettre de l'océan Indien* du 25 mai 2010, n° 1286, p.4.
- 116 Avant Garde de la Révolution de Madagascar (ancien Avant Garde de la Révolution de Madagascar). Ce parti a été créé en 1976.
- 117 Front National de Défense de la Révolution Malagasy. Il s'agit d'un système créé par l'ordonnance n° 76-050 du 29 décembre 1976. Le FNDR regroupait tous les partis ayant souscrit à la Charte de la Révolution Socialiste. Le FNDR regroupait, l'UDECEMA-KMTP de Solo Norbert Andriamorasata, le VONJY de Jérôme Razanabohiny-Marojama, l'AKFM-KDRSM du Richard Andriamanjato, le MONIMA de Monja Jaona et l'AREMA. Voir J.O., 31 décembre 1976, p. 3079
- 118 Rouquié A., 1981, *op. cit.*, p. 20.
- 119 Rakotomanga M., 1998, *op. cit.*, p. 117.
- 120 *Fiambonan'ny Fiangonana Krisitanina eto Madagasikara / Conseil des Églises Chrétiennes de Madagascar*. Le FFKM a été créé le 26 novembre 1979 et regroupe les quatre Églises historiques de l'île (les Églises historiques) : l'Église catholique (EKAR), et des Églises protestantes tels que l'Église de Jésus-Christ de Madagascar (FJKM), l'Église Luthérienne (FLM) et l'Église Anglicane (EEM).
- 121 C'est un protocole d'accord politique qui met un terme à la RDM et constitue le point de départ de la période de transition. Il est signé par les différents protagonistes de la crise politique de 1991 sous l'égide du FFKM. Il s'agit de Guy Willy Razanamasy, Premier ministre de la République Démocratique de Madagascar ; Emmanuel Rakotovahiny, chef du gouvernement des Forces Vives par intérim ; les représentants du FFKM, cardinal Victor Razafimahatratra (catholique), du Pasteur Joseph Ramambasoa (protestant), du révérend Rémi Joseph Rabenirina (anglican) et du Pasteur Benjamin Rabenorolahy (luthérien) qui est aussi le Président du FFKM ; les représentants des Forces Vives, le Pasteur Richard Andriamanjato porte parole du département politique et Aubert Rabenoro, Président des Forces Vives de France ; les représentants des Forces Vives de Madagascar, Manandafy Rakotiniirina et Tsihozony Maharanga ; les représentants du MMSM, Jérôme Razanabohiny-Marojama, Secrétaire général du MMSM, Rakotova Razakaboana, Georges Indrianjafy et Gilbert Sambson.
- 122 Rakotomanga M., 1998, *op. cit.*, p. 124.
- 123 Le général Oliva Razafindralambo était à leur tête.
- 124 Rabenirainy J., 2002, *op. cit.*, p 94
- 125 Anonyme, « La piteuse équipée d'un charter d'« affreux » pour Madagascar », *Le Monde*, 12 juillet 2002.
- 126 Rabenirainy J., 2002, *op. cit.* p 95.
- 127 Il s'agit des généraux Jules Mamizara, inspecteur général de la gendarmerie, Farouck Raharison, Harimisa Andrianaivo, Findrama Sambiheviny, Jean-Jacques Rabonard et des colonels David Rasamoely, Randriatsimalona, Oliva Razafindralambo, Louis Ravelona, Freddy Randrianarimanga. Voir Rakotomanga M., 2004, *op. cit.*, pp. 150-151.
- 128 Rabenirainy J., 2002, *op. cit.* p 98.
- 129 Le CAPSAT est installé à Soanierana à la sortie Sud d'Antananarivo. Les éléments du CAPSAT se sont chargés de la protection d'Andry Rajoelina au moment fort de la crise et ce sont ces derniers qui s'en occupent encore à l'heure actuelle.
- 130 Il s'agit de l'État-major mixte opérationnel qui se charge du maintien de l'ordre lors des manifestations.
- 131 « [...] des forces de sécurité tirent sur la foule des partisans de Rajoelina qui, répondant à l'appel de celui-ci ainsi qu'à celui de son « Premier ministre », Monja Roindefo, marchent jusqu'au palais présidentiel pour le prendre ». Cette fusillade se serait déroulée de la manière suivante d'après le témoignage d'un membre de la garde présidentielle : « Il n'y aurait eu aucun tir de sommation selon de nombreux témoins lorsque la foule s'est approchée d'une « zone rouge », normalement formellement interdite. Le mécanisme de sécurisation à trois niveaux n'aurait pas été efficace pour contenir les manifestants, qui sont arrivés aux portes du palais sans obstruction. Les responsables des barrages avaient d'abord laissé passer une délégation de manifestants qui voulait négocier leur passage, avant de laisser passer la foule, en partie car ils n'étaient pas suffisamment équipés pour faire face à un nombre si important de personnes ». Voir International Crisis Group, 2010, « Madagascar : sortir du cycle de crises », Rapport Afrique n° 156, 18 mars 2010, p. 5.
- 132 Ces mercenaires seraient d'origine sud-africaines. Ils ont été plutôt qualifiés d'instructeurs militaires par Marc Ravalomanana en vue de diriger les éléments de l'EMMONAT (État-major mixte opérationnel) qui se charge du maintien de l'ordre lors des manifestations. Des démentis de l'Ambassade sud-africaine ne tarderont pas suite aux propos de la presse malgache quant à l'emploi de mercenaires sud-africain. Après son départ Marc Ravalomanana aurait fait appel à des mercenaires en vue de reprendre le pouvoir. Mais cela n'a pu se réaliser. Voir Brümmer S., « Mercenaries plan Madagascar 'coup' », *Mail & Guardian*, 3 juillet 2009, www.mg.co.za. Voir aussi « Destitué en mars, Ravalomanana recruterait des mercenaires en Afrique du Sud », *Ouest France*, 3 juillet 2009, www.ouest-france.fr.

34 Madagascar : les forces armées garantes de la stabilité politique et démocratique ?

- 133 Ordonnance 2009-001 du 17 mars 2009. Le directoire, composé des trois plus hauts gradés de l'armée, le vice-amiral Hippolyte Rarison Ramaroso en tant que président, le général Ranto Rabarisoa et le général Rivo Hanitra Razafindralambo. Ce directoire a pour mission d'organiser les assises nationales afin de discuter et d'élaborer les modifications éventuelles de la constitution, de préparer la révision du code électoral, de préparer la loi sur les partis politiques et d'organiser les élections dans un délai n'excédant pas 24 mois. Marc Ravalomanana dissout également le gouvernement par le décret 2009/ 239 du 17 mars 2009.
- 134 Ordonnance 2009-002 du 17 mars 2009. Voir Zounmenou D., 2009, "Madagascar Again Enguled by Political Violence", *Iss Today*, 13 February 2009. Voir aussi Ellis S., 2009, "Roots of Turmoil", *Open Democracy*, 23 March 2009, www.opendemocracy.net/article/madagascar-roots-of-turmoil Voir aussi Galibert D., 2009, « Mobilisation populaire et répression à Madagascar : les transgressions de la cité culturelle », *Politique Africaine*, Paris, n° 113, pp. 139-151. Voir aussi Pellerin M., 2009, « Madagascar : un conflit d'entrepreneurs ? », *Politique Africaine*, n° 113, Paris, pp. 152-165. Voir aussi Maunganidze O., 2009, "Madagascar: Anatomy of a Recurrent Crisis", *Institute of Security Studies, Situation Report*, 11 p. Et aussi d'Ersu L., 2009, « Changement d'homme providentiel à Madagascar », *Études*, 2009/11, Tome 411, pp. 451-461.
- 135 Lettre n° 79-HCC/G du 18 mars 2009.
- 136 Bangoura D., 1992, *op. cit.*, p. 135.
- 137 Thiriot C., 2008, *op. cit.*, p. 16.
- 138 Thiriot C., 2000, « La démocratisation en Afrique noire dans les années 1990, l'hypothèse militaire », in Koning P., Van Binsbergen W., Hesselin G., *Trajectoire de libération en Afrique contemporaine*, Karthala, p. 196.
- 139 Loi n° 96-029 du 06 décembre 1996 portant Statut Général des Militaires et la Loi n° 98-030 modifiant et complétant certaines dispositions de la Loi n° 96-029 du 06 décembre 1996 portant Statut Général des Militaires.
- 140 Sous la présidence d'Albert Zafy et de Didier Ratsiraka, le ministère de la Défense Nationale avait plutôt comme appellation celui de ministère des Forces Armées. Si bien qu'au sein du deuxième gouvernement de Francisque Ravony celui-ci occupera le poste de ministre de la défense en même temps que celui de Premier ministre. Il y avait également un ministre des Forces Armées qui était le général Charles Rabenja. Les ministres qui se sont succédés au poste de ministre des Forces Armées (et de la Défense) furent sous la Transition le général Désiré Ramakavelo, au cours de la présidence d'Albert Zafy et dans le gouvernement de Francisque Ravony, le général Charles Rabenja. Lorsqu'Albert Zafy aura comme Premier ministre Emmanuel Rakotovahiny, le ministre des Forces Armées sera le général Jackson Tiamana et dans le gouvernement de Norbert Lala Ratsirahonana, ce poste sera occupé par le général Marcel Ranjeva. Ce dernier occupera ce poste au sein des gouvernements de Pascal Rakotomavo et de Tantely Andrianarivo sous la présidence de Didier Ratsiraka. Il sera cependant remplacé par le général Jean-Claude Bory suite à sa démission lors des événements de 2002. Marc Ravalomanana aura comme ministre de la Défense dans le gouvernement de Jacques Sylla, le général Jules Mamizara qui sera remplacé en 2004 par le général Petera Behajaina. Celui sera titulaire du poste dans le gouvernement de Charles Rabemananjara et sera peu de temps après remplacé par Cécile Marie Ange Dominique Manorohanta. Cette dernière démissionnera en février 2009 et sera remplacée par le 9 février 2009 par le Vice-Amiral Mamy Solofonina Ranaivoniarivo ancien directeur du cabinet militaire de Marc Ravalomanana. Celui-ci démissionnera le 10 mars 2009 sous la pression des militaires mais reviendra sur sa décision. Suite à la démission de Marc Ravalomanana, le nouveau ministre de la Défense au sein du gouvernement de Monja Roindefo sera le colonel Noël Rakotonandrasana (il sera promu général de brigade en novembre 2009). Il sera reconduit au sein du gouvernement d'Albert Camille Vital. Il sera limogé de son poste le 7 avril 2010 et remplacé par le Premier ministre Albert Camille Vital. L'actuel ministre est l'ancien Chef d'État major général de l'armée nommé par Marc Ravalomanana (du 1^{er} octobre 2008 au 10 février 2009) et ancien directeur du cabinet militaire du Président de la Haute Autorité de la Transition, le général André Lucien Rakotoarimasy.
- 141 Thiriot C., 2000, *op. cit.*, p. 191.
- 142 Thiriot C., 2000, *op. cit.*, p. 193.
- 143 La présidence d'Albert Zafy connaîtra trois Premiers ministres, Francisque Ravony, Emmanuel Rakotovahiny et Norbert Lala Ratsirahonana et huit gouvernements.
- 144 Il s'agit du ministre des Forces Armées, le général Marcel Ranjeva et du secrétaire d'État à la Gendarmerie Nationale, le colonel Guy Andriamanantsoa.
- 145 Voir Rakotomanga M., 2004, *op. cit.*, p. 83 et voir aussi Ramasy R., 2005, *Madagascar : l'île-continent vers la deuxième indépendance ? Dépasser la fatalité des atouts contredits par un état utopique* Mémoire de géopolitique des stagiaires de la division C de la 12^{ème} promotion du Collège Interarmées de Défense, p. 24.
- 146 SeFaFi, 2003, *op. cit.*, 3 p.
- 147 Ainsi dans son gouvernement formé le 14 mai 2002, il y aura 3 militaires pour 23 civils. Il s'agit du général Jules Mamizara, ministre de la Défense Nationale, du général Amady Augustin, ministre de la sécurité Publique et le général Marcel Ranjeva, ministre des Affaires Étrangères. Et dans le gouvernement du 18 juin 2002, il y aura 5 militaires et 27 civils, nous retrouvons les précédents généraux qui occupent les mêmes postes et auxquels se rajoutent le général Sylvain Charles Rabotoarison en tant que ministre de l'Environnement et le contre-amiral Hippolyte Rarison Ramaroso qui est Secrétaire d'État chargé de la Pêche et des Ressources Halieutiques. D'autres militaires feront leur apparition tels que le général Petera Behajaina, ministre de la Défense Nationale et le général Jean André Soja, ministre de l'Intérieur et de la Réforme Administrative en 2004. Ce dernier sera remplacé par le général Charles Rabemananjara qui sera nommé Premier ministre le 20 janvier 2007.
- 148 « Communiqué de l'Inspection Générale de la Gendarmerie Nationale », *Madagascar Tribune*, 28 février 2002.
- 149 Randrianja S., 2005, *op. cit.*, p. 16.
- 150 Charles Rabemananjara est l'ancien directeur de cabinet militaire de Marc Ravalomanana. Ce poste a été occupé par le général René Ramarozaotovo. Il a ensuite été nommé ministre de l'Intérieur à la place du général Jean André Soja lors du

remaniement ministériel du 24 novembre 2005. C'est un gendarme qui remplace un autre gendarme. Le général Charles Rabemananjara n'est pas un nouveau dans la politique. Il a occupé différents postes au sein des précédents régimes. En effet, il a été chef d'état major de la gendarmerie nationale en 1987, directeur du cabinet militaire du Premier ministre Pascal Rakotomavo entre 1997 et 1998, directeur général des douanes à partir de 1998. Son parcours est une illustration de la place qu'occupent les militaires au sein des institutions malgaches et démontre aussi que la politisation des Forces Armées Malgaches et la militarisation des institutions ont encore de longs jours devant eux. Voir *La Lettre de l'Océan Indien*, 3 décembre 2005.

- 150 Ce dernier a été nommé à ce poste le lendemain de son remplacement à la tête de la Gendarmerie nationale en 2002. Il avait par ailleurs remplacé à ce poste le général Sylvain Charles Rabotoarison.
- 151 Nous avons déjà cité les différents militaires qui ont occupé des postes ministériels. Des militaires ont aussi été nommés à des postes dans l'administration, ce fut le cas des différents Présidents de Délégations Spéciales qui étaient nommés pour remplacer les gouverneurs des anciennes provinces autonomes. Ce fut le cas à Antananarivo avec le général Sylvain Razakarimanana qui a été nommé en 2002, à Fianarantsoa avec le général Ravelomanga Randrianarivo, à Mahajanga avec le colonel Vincent Toto et enfin à Toliary avec le général Jean André Soja. Le général Fidy Randrianafidosoa a été directeur général de l'OMNIS. Il a été remplacé par un civil, Elysée Razaka qui a lui-même cédé sa place à un autre civil Joëli Valérie Lalaharisaina. Le directeur général du Bianco est aussi un militaire, il s'agit du général René Ramarozatovo. Ce dernier est l'ancien directeur de cabinet militaire de Marc Ravalomanana. Il a été auparavant adjoint du général Jean-Claude Bory en 1991 et président de la commission militaire d'enquête sur les événements du 10 août 1991. Lors de l'avènement de la HAT, il sera remplacé par un militaire, le général de brigade Faly Rabetrano, lors du conseil des ministres du 21 avril 2009. Ce dernier qui est issu de la gendarmerie était à la tête de la circonscription régionale de la gendarmerie d'Antananarivo.
- 152 Sous la présidence de Marc Ravalomanana, jamais les départs à la retraite de généraux des forces armées n'avaient été aussi nombreux. Les promotions de l'Académie militaire ont augmenté annuellement le rang des officiers, si bien qu'on comptait une cinquantaine de généraux pour une armée d'une douzaine de milliers d'hommes. Ces généraux mis à la retraite étaient atteints par la limite d'âge ou avaient déjà effectué plus de trente ans de service. Leur départ était donc logique et n'aurait pas dû faire l'objet d'interprétation politique, ce qui était cependant le cas. « Certains observateurs affirment que les généraux proches de l'ancien président Ratsiraka sont tous hors circuit. Ce qui conforte la thèse selon laquelle la promotion aux grades de généraux ne relève pas seulement de la décision de l'armée. Cette dernière propose, le président dispose ». Voir www.madanight.com 29 mai 2006.
- 153 « *Dans la même foulée, onze colonels, majoritairement issus de l'Armée, sont désignés à des postes-clés du Mdn. Un fait qui n'est plus nouveau depuis quelques temps. La décision semble suivre la logique du président de la République, Marc Ravalomanana, qui a initié la promotion des colonels à des postes à responsabilité au sein de l'Armée, voire à d'autres hauts emplois de l'État, longtemps réservés aux civils* ». Voir *L'Express de Madagascar* du 19 février 2007. Nous avons également assisté à la nomination d'une quinzaine de colonels à des postes de responsabilité au sein du ministère de la Défense Nationale. Ces militaires sont pour la plupart issus des 10^{ème}, 11^{ème} et 12^{ème} promotion. Ils ont pour la majorité entre 44 et 55 ans. Voir *L'Express de Madagascar* du 7 janvier 2008.
- 154 Il est remplacé, comme nous l'avons précédemment énoncé, par le général André Lucien Rakotoarimasy. Celui-ci a auparavant occupé le poste de directeur de l'École nationale des sous-officiers (Ensoa). Il a également été directeur des ressources humaines du temps du ministre Petera Behajaina. Et avant sa nomination en tant que Chef d'État major général de l'armée, il a été nommé directeur général de la planification et des opérations au ministère de la Défense Nationale par le conseil des ministres du 5 janvier 2008. Ce changement à la tête de l'armée s'inscrit dans la politique de changement et de réforme que le gouvernement de Charles Rabemananjara a mis en place.
- 155 Le général Raonenantoamampianina est l'ancien directeur de cabinet du ministre de la défense Jules Mamizara. Il remplace au poste de Chef d'État major général de l'armée le général Sylvain Razafimandimby, qui restera à ses côtés comme conseiller spécial. Le général Raonenantoamampianina faisait parti des officiers favorables à l'alternance politique durant la crise électorale ayant suivi les élections du 16 décembre 2001. Il a alors commandé une force de pacification envoyée en 2002 à Nosy Be et à Antsiranana. Sa nomination au poste de Chef d'État major peut être interprétée comme une récompense au regard de ses agissements. Nous pouvons ainsi dire que la politisation est toujours de mise. C'est aussi le cas du général Sylvain Razafimandimby qui avait dirigé avec le général Oliva Razafindralambo l'opération visant à installer le premier ministre Jacques Sylla au palais de la primature Mahazoarivo, après en avoir chassé le Premier ministre resté fidèle au président Didier Ratsiraka, Tantely Andrianarivo. Il a ainsi été promu le 27 mai 2002, Chef d'État-major général des forces armées à la place du général Andrianome Dieudonné. Voir *La Lettre de l'Océan Indien* du 6 septembre 2003 et du 1^{er} juin 2002.
- 156 Le savoir-faire et l'audace sont des critères mieux considérés que le grade dans le cadre des promotions. Mais le choix des colonels s'inscrit dans une perspective de rajeunissement des cadres au sein de l'institution militaire. Voir *L'Express de Madagascar* du 19 février 2007.
- 157 « *Trois ans après, l'avancement des officiers généraux a repris au sein des Forces armées. Une prérogative discrétionnaire du président de la République. La promotion de deux généraux de division, d'un contre-amiral et de 12 généraux de brigade a marqué le dégel. Certains y voient une décision politique prise à la veille du 26 juin, anniversaire des Forces armées, et à un moment où plusieurs officiers supérieurs croupissent en prison pour atteinte à la sûreté de l'État.* » Voir *L'Express de Madagascar* du 30 juin 2008.
- 158 Le précédent ministre était le général Petera Behajaina qui avait remplacé le général Jules Mamizara, ancien inspecteur général de la gendarmerie. Cécile Marie Ange Dominique Manorhanta est la femme du colonel Jean Adolphe Dominique et son frère Louis Christian Ntsay a été ministre dans le gouvernement de Jacques Sylla tandis que son autre frère Abel Ntsay a été président de la Fédération malgache de basket-ball. Elle a été élu membre du bureau politique du TIM en janvier 2008. Celle-ci n'est pas la première personne issue de la société civile à exercer à ce poste. En effet, le

Premier ministre Francisque Ravony avait également occupé le siège de ministre de la Défense en même temps que celui de Premier ministre entre le 19 août 1994 et le 18 août 1995. Il y avait aussi un ministre des Forces Armées qui était le général Charles Rabenja. Ce dernier cumulera ce poste avec celui de la Défense à partir du 18 août 1995.

159 *La Lettre de l'océan Indien*, 26 février 2005.

160 En effet, le budget annuel alloué au ministère de la Défense Nationale arrive au cinquième rang des postes budgétaires de l'État. Il s'élève à 470 milliards de FMG (environ 45 millions d'euros), dont près de 90% sert au fonctionnement et aux soldes. Cela limite les perspectives d'investissement. Et pourtant l'armée a besoin de se renouveler si la dépolitisation se veut efficace.

161 Voir la loi n° 2004-039 du 08 novembre 2004. Un conseil, le Conseil Supérieur de la Défense, a été normalement prévu par l'article 9 de la loi n° 94-018 portant Organisation Générale de la Défense à Madagascar mais il n'a jamais siégé durant les premières années de la III^{ème} République.

162 Luckham R., 1995, "Dilemmas of Military Disengagement and Democratization in Africa", *IDS, Bulletin*, 26 (2), p. 56.

163 Il fait partie du régiment parachutiste des forces d'intervention basé à Ivato. Il a été un des militaires à la tête du mouvement initié par le CAPSAT et membre du Directoire militaire mis en place par Marc Ravalomanana.

164 Ce dernier est contrôleur général de police. C'est un ancien sénateur qui a été nommé par Marc Ravalomanana en 2002. Il a également fait parti du TIM.

165 Il a été nommé premier adjoint du commandant de la gendarmerie Claude Ramananarivo en mars 2008 (qui sera remplacé en juin 2008 par le général Lucien Emmanuel Raharijaona.

166 Voir décret n° 2010-360 du 24 mai 2010.

167 Il a été Secrétaire d'État chargé de la Pêche et des Ressources Halieutiques au sein du gouvernement de Jacques Sylla. Et faisait parti du Directoire militaire de Marc Ravalomanana. Il a été promu vice-amiral d'escadre en novembre 2009 faisant de lui le plus haut gradé en activité.

168 Il a été nommé chef d'État-major général de l'armée malgache en 2008 par Marc Ravalomanana et sera nommé en 2009 directeur du cabinet militaire d'Andry Rajoelina.

169 Il a été à la tête de la *Central Intelligence Service*.

170 Il a été secrétaire général auprès du ministère de la Décentralisation.

171 Ce dernier avec le général Marcel Ranjeva est à l'origine de la démilitarisation du pouvoir politique et de la dépolitisation des forces armées.

172 Il a été directeur de cabinet de la Commune Urbaine d'Antananarivo lorsqu'Andry Rajoelina a été maire. Il a par ailleurs était chef d'État-major général de l'armée malgache sous la présidence d'Albert Zafy. De plus le général Dolin Rasolosoa fait partie de la même promotion de l'Académie militaire d'Antsirabe que le colonel Yves Roger Rajoelina qui est le père d'Andry Rajoelina.

173 Il s'agit du général de division Ranto Anjoanin Rabarisoa, du général Amédée Ramihone Andriamisa, du général de brigade aérienne Réol Ranaivomanana (ancien adjoint du chef d'état-major général de l'armée), du général de brigade Marcel Koto (ancien adjoint du chef d'état-major général de l'armée), du général de brigade Pily Gilbain (ancien commandant de la gendarmerie nommé en janvier 2009 par Marc Ravalomanana), du colonel François d'Assise Marie Raolijon Rakotoniaina (ancien directeur technique auprès du commandement de la gendarmerie et ancien deuxième adjoint du général Pily Gilbain lorsque ce dernier été commandant de la gendarmerie), du colonel Alexandre Razafimanantsoa, du colonel Jules Randriantsalama, du médecin colonel Jaona Harivelo Ralamboson, du colonel Jean Adolphe Dominique (il a été promu général en novembre 2009. C'est le mari de Cécile Manorohanta ancienne vice-premier ministre en charge de l'Intérieur d'Andry Rajoelina, ancienne ministre de la Défense nationale sous Marc Ravalomanana), du colonel Robert Judex Rameliarison, du colonel Roger Pierre Lalala (ancien directeur de cabinet des anciens ministres de la Défense nationale, Cécile Manorohanta et le vice-amiral Mamy Ranaivoniarivo), du colonel David Ranaivoson.

174 Il s'agit du général Albert Camille Vital.

175 Ce poste est occupé en ce moment par le général Thierry Randrianazary (ancien premier adjoint du général Pily Gilbain lorsque ce dernier été commandant de la gendarmerie).

176 Le deuxième vice-présent est le général de division Ranto Anjoanin Rabarisoa qui faisait partie des membres du Directoire militaire mis en place par Marc Ravalomanana.

177 Elle sera remplacée par la Force d'Intervention Spécialisée (FIS) dont la création a été officialisée le 26 juin 2010. Elle est composée d'éléments provenant de l'armée, de la gendarmerie et de la police. L'objet de ce nouvel organe est un peu confus car il est censé remplacer l'EMMONAT d'après les explications du commandant de la gendarmerie nationale le colonel Bruno Wilfrid Razafindrakoto. En effet, d'après ce dernier la FIS est dirigée par les commandants Lylison René Urbain et Charles Andrianasoavina mais « le commandant de la Gendarmerie nationale, le chef d'État-major de l'Armée malgache ainsi que le directeur général de la Police nationale restent les trois leaders de l'État-major mixte opérationnel ou EMMO. C'est juste l'appellation de cette fusion qui connaîtra un changement pour ne pas frustrer la population, surtout après la crise que nous venons de passer ». De plus, il évoque que la FIS sera supervisée par les chefs des trois entités du service de sécurité assurant le maintien de l'ordre sur le territoire national, ainsi : « La FIS ne piétinera pas les plates-bandes des autres services. Son existence va au contraire renforcer la sécurité publique. C'est à nous, cependant, d'établir un planning de collaboration entre tous les secteurs, afin d'avoir un travail en synergie ». Voir Ratovo A., « Sécurité : les patrons en places », *L'Express de Madagascar* du 30 juin 2009, www.lexpressmada.com.

178 International Crisis Group, 2010, *op. cit.*, p. 9.

- 179 Ce dernier sera nommé administrateur de la JIRAMA, chef de la brigade de la police minière (Il s'agit d'une brigade chargée de contrôler et de surveiller la bonne application de la législation minière en matière d'exploitation et fiscale). Il serait désormais en disgrâce auprès du régime qui a opté pour le commandant Lylison René Urbain. Si bien qu'une nomination en tant qu'attaché militaire auprès de l'Ambassade de Paris avait été évoqué afin de l'éloigner car il deviendrait trop gênant. Les commandants Lylison René Urbain et Charles Andrianasoaivina seront par ailleurs nommés lieutenant-colonel le 4 septembre 2009.
- 180 Mparany, 2009, « CNME-Cellule tactique. Le torchon brûle », *Les Nouvelles* du 19 mai 2005, www.les-nouvelles.com.
- 181 « L'erreur que j'ai constatée actuellement c'est les moyens que nous n'avons pas donnés aux forces de l'ordre. Le 26 janvier, nous avions le moyen de riposter avec des gaz lacrymogènes. C'est ça l'erreur, nous avons dépensé beaucoup d'argent pour la santé et l'éducation, mais pas dans l'armée. C'est ça l'erreur ». Voir interview de Marc Ravalomanana par RFI le 14 mai 2009, www.rfi.fr.
- 182 Gingembre M., 2010, « Insurrection militaro-religieuse à Madagascar », *Alternatives Internationales, Actualités Africaine, la GIRAF*, <http://alternatives-economiques.fr/blogs/giraf/2010/06/02/insurrection-militaro-religieuse-a-madagascar-2/>
- 183 Des éléments de la FIGN ont par la suite exigé de la part du régime le retour aux accords de Maputo et d'Addis Abeba ainsi que la mise sur pied d'une commission d'enquête sur les versements qui auraient été effectués. Le 4 mai dernier, ils appellèrent à la mise en place d'un Directoire militaire pour mettre un terme à une transition jugée hésitante et dangereuse. Par ailleurs ils invitaient les sous-officiers des autres corps armés à venir étoffer leur rang. Les 19 et 20 mai une rébellion éclata mais elle fut rapidement matée.
- 184 Voir interview de Marc Ravalomanana par *Jeune Afrique* le 7 avril 2010, www.jeuneafrique.com.
- 185 Péguy O., 2004, « Les forces armées en mutation », [www.rfi.fr 02/11/04](http://www.rfi.fr/02/11/04).
- 186 Sous la présidence de Marc Ravalomanana, la Gendarmerie Nationale, qui garde son statut de militaire, la Police Nationale et le Coast Guard (constitué des éléments de la Marine Nationale) sont placés sous l'autorité du Secrétariat d'État chargé de la Sécurité Intérieure. Toutes ces forces de l'ordre seront placées sous la tutelle du ministère de l'Intérieur. Elles sont constituées d'environ 20 000 personnes. Elles sont toutes aussi importantes en nombre que l'armée. Nous assistons à un équilibrage des forces entre le Président de la République en tant que Chef des armées, et le ministre de l'Intérieur qui avait déjà la charge de la police.
- 187 Du fait de son insularité, la Grande Ile n'est a priori pas menacée par des agressions extérieures directes. Pour autant, les forces armées doivent s'atteler à contrôler les 5 000 kilomètres de côtes : mission de surveillance des pêches, mission de lutte contre d'éventuels trafics de drogue ou d'armes qui pourraient être pratiqués dans les eaux territoriales. Encore faudrait-il pouvoir s'appuyer sur une flotte adaptée, rapide et moderne, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui. Elles doivent aussi sécuriser l'ensemble du territoire. En ville mais surtout en brousse, des bandes organisées sévissent d'une manière de plus en plus violente. Les villageois sont désarmés, les forces de l'ordre sont largement insuffisantes, en hommes et en matériel.
- 188 Randrianja S., 1997, « Madagascar entre restauration autoritaire et réseaux mafieux », *Afrique politique 1997, Revendication populaires et recompositions politiques*, Karthala, pp. 33-34.
- 189 Dans un contexte régional, il y a cette perspective nouvelle pour Madagascar : participer à des missions de maintien de la paix, dans le cadre des Nations Unies ou de l'Union africaine.
- 190 D'après la déclaration du Président Marc Ravalomanana, lors de la passation de commandement au sein de l'État-Major Général de l'Armée malgache le 10 octobre 2008, en tant que Président du Conseil Supérieur de la Défense Nationale, ce dernier prend la responsabilité de procéder à la réforme du cadre institutionnel de la défense à Madagascar, fondée sur un nouveau concept de sécurité et de défense qui donne la priorité à la sécurité intérieure du pays. L'armée a pour rôle d'assurer la défense opérationnelle du territoire, le respect des engagements internationaux et régionaux et la participation aux actions pour le développement. Nous pouvons remarquer que l'armée se voit également confier des tâches extra-militaires telles que la participation au développement, la lutte contre la pauvreté et la lutte contre les épidémies et pandémies, notamment contre le Sida. Ce genre de tâche a déjà eu cours durant la 11^{ème} République. Cf. Déclaration du Président de la République de Madagascar, SEM Marc Ravalomanana du 10 octobre 2008, www.madagascar-presidency.gov.mg. Ces différentes recommandations correspondent à l'objectif premier des relations civils-militaires qui est d'assurer la sécurité nationale, de définir et mettre en œuvre une stratégie, conçue comme une tentative de réaliser une série d'objectifs par le biais de la force militaire pour atteindre des buts politiques. Voir Irondelle B., 2008 « Démocratie, relations civilo-militaires et efficacité militaire », *Revue internationale de politique comparée* 2008/1, vol 15, p. 5.
- 191 L'actuel ministre des Forces Armées, le colonel Noël Rakotonandrasana et les anciens ministres de la Défense nationale ont été présents : le général Jules Mamizara, le Petera général Behajaina, le Vice-amiral Mamy Ranaivoniarivo et Cécile Manorohanta. Étaient présents également l'actuel CEMGAM André Ndiriarjaona, l'ancien Premier ministre le général Charles Rabemananjara, le général Désiré Philippe Ramakavelo, membre de la HAT, le Ferdinand général Razakarimanana, ainsi que le Président du Comité de la Défense nationale et de la Sécurité au sein de la HAT, Alain Ramaroson. L'actuel Chef d'État-major de l'armée André Ndiriarjaona ainsi que les anciens Chefs d'État-major de l'armée ont aussi été présents. C'est également le cas des membres du Directoire militaire mis en place par Marc Ravalomanana, le vice-amiral Hippolyte Rarison Ramaroson, le général Ranto Rabarisoa et le général Rivo Hanitra Razafindralambo.
- 192 Voir International Crisis Group, 2010, *op. cit.*, p. 29.
- 193 Voir ordonnance n° 2010/004 modifiant la section VII et l'annexe de la Loi n° 96-029 du 6 décembre 1996 modifiée et complétée par la loi n° 98-030 du 20 janvier 1999 portant statut général des Militaires et la décision n° 03-HCC/D3 du 5 juillet 2010 de la HCC.
- 194 Voir F. Du Comité de Réflexion sur la Défense et la Sécurité Nationales (CRDSN), article 22 : « Il est créé un organe consultatif sur les questions de défense et de sécurité, le Comité de Réflexion sur la Défense et la Sécurité Nationales (CRDSN). Le CRDSN est chargé de mener une réflexion sur les questions de défense et de sécurité nationales, en particulier les

voies et moyens de renforcer la cohésion et la discipline au sein des forces armées et de sécurité afin de construire une armée républicaine au service de la Nation. Il est composé de 8 membres désignés par les mouvances politiques (2 représentants par mouvance) ».

195 « Les Forces armées contestent », *L'Express de Madagascar*, 14 août 2009.

196 Thiriot C., 2008, *op. cit.*, p. 14.

197 Le Président Marc Ravalomanana avait conditionné cette revalorisation à un certain nombre de résultats. Les priorités de l'armée sont la modernisation des méthodes de travail ainsi que le renforcement de la discipline. Marc Ravalomanana a insisté sur la redynamisation de l'armée qui implique le renforcement des capacités, la formation et le recyclage. Il a aussi mis l'accent sur le respect de la hiérarchie. De plus il a évoqué la professionnalisation de la mission de l'armée. Le Chef d'état major général de l'armée de l'époque, le général de brigade André Lucien Rakotoarimasy, a fait état de ce qui pourrait constituer les grandes lignes du nouveau concept de défense. Il s'agit de la discipline, la revalorisation de l'Armée, l'utilisation d'un uniforme spéciale pour les éléments de l'armée, la lutte contre l'absentéisme, le renforcement de l'amour de la patrie, la professionnalisation, le contrôle systématique et la surveillance rigide de l'utilisation et de la gestion des armes à feu. Voir Déclaration du Président de la République de Madagascar, SEM Marc Ravalomanana du 13 octobre 2008. www.madagascar-presidency.gov.mg. Les conclusions des assises militaires s'inscrivent également dans la même lignée mais la concrétisation des mesures tardent à se réaliser.

198 Vanhanen T., 1982, "Militarization contra Democratization", in Huld B. et Lejins A., (eds.), *Militarism and Militarization*, Stockholm, Swedish Institute of International Affairs, VII World Conference on Future Studies, p. 21-35.

199 Ake C., 1991, « Rethinking Democracy in Africa », *Journal of Democracy* 2/1, p. 38.

200 Luckham R., 1994, "The Military, Militarization and Democratization in Africa: A Survey of Literature and Issues", *African Studies Review*, vol. 37, n° 2, septembre, p. 65.

201 Ramasy J. F. 2010, *op. cit.*, pp. 478-532.

Bibliographie

Ouvrages

Anonyme, 1931, « Histoire militaire de Madagascar » in *Les Armées françaises d'Outre-mer*, Exposition coloniale internationale de Paris, 328 p.

Archer R., 1976, *Madagascar depuis 1972 : la Marche d'une Révolution*, l'Hamattan, Paris, 211 p.

Bangoura D., 1990, *Les armées africaines (1960-1990)*, Centres des Hautes Études sur l'Afrique et l'Asie Modernes, Paris, 190 p.

Bratton M. et Van de Walle N., 1997, *Democratic Experiments in Africa. Regime Transitions in Comparative Perspective*, Cambridge University Press, Cambridge, 307 p.

Chaigneau P., 1986, *Rivalités politiques et Socialisme à Madagascar*, Centre des Hautes Études sur l'Afrique Moderne, 267 p.

Clayton A., 1994, *Histoire de l'armée française en Afrique 1830-1962*, Albin Michel, Paris, 554 p.

Dabiezies P., 2001, *Les armées africaines*, Paris, Economica.

Danès L., 1912, *L'organisation militaire des colonies*, Thèse pour le doctorat de droit, Imprimerie Louis Narbonne, p. 227.

Decalo S., 1990, *Coups and Army Rule in Africa: Motivations and Constraints*, 2d ed., New Haven, Yale University Press, 368 p.

1998, *Civil-military relations in Africa*, Gaineville, FAP Books, 206 p.

Deschamps H., 1947, *Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 188 p.

1972, *Histoire de Madagascar*, 4^{ème} édition, Éditions Berger-Levrault, Paris, 348 p.

Galibert D., 2009, *Les Gens du pouvoir à Madagascar. État postcolonial, légitimités et territoire (1956-2002)*, Karthala-CRESOI, Université de la Réunion, 575 p.

Hauge W., 2005, "Past and Present Political Crises : Resilience Of Pro-Peace Structures And Cultural Characteristics", *A Report for the Norwegian Ministry of Foreign Affairs and the Norwegian Agency for Development Cooperation*, International Peace Research Institute, Oslo (PRIO), June, 34 p.

- Huntington S. P., 1957, *The Soldier and the State. The Theory and Politics of Civil-Military Relations*, Cambridge, Harvard University Press, 534 p.
- 1991, *The Third Wave: Democratization in the Late Century*, Oklahoma, Oklahoma University Press, 366 p.
- International Crisis Group, 2010, « Madagascar : sortir du cycle de crises », Rapport Afrique n° 156, 18 mars 2010, 51 p.
- Janowitz M., 1960, *The Professional Soldier, A Social and Political Portrait*, New York, The Free Press, 460 p.
- 1964, *The military in the political development of new nations: an essay of comparative analysis*, Chicago, Phoenix Books, 134 p.
- 1977, *Military Institutions and Coercion in the Developing Nations*, Chicago, University of Chicago Press, 211 p.
- Lee H-Y., 1993, *La politique étrangère des régimes militaires révolutionnaires africains : Bénin, Congo et Madagascar*, Thèse de Science Politique, Université des Sciences Sociales, Toulouse I, 494 p.
- Markakis J. et Waller M. (eds.), 1986, *Military Marxist Regimes in Africa*, London, Cass, 166 p.
- Martin M-L., 1976, *L'Armée et la Société en Afrique: Essai de Synthèse et Investigation Bibliographique*, Bordeaux, Centre D'Étude d'Afrique Noire, 241 p.
- 1976, *La militarisation des systèmes politiques africains 1960-1972 : une tentative d'interprétation*, Sherbrooke, Canada, Naaman, 197 p.
- 1990, *Le Soldat africain et le politique : essais sur le militarisme et l'état prétorien au sud du Sahara*, Toulouse, Presses de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse, CRDP, 228 p.
- Millon E., 2003, *Madagascar 16 décembre 2001 : regards sur une élection présidentielle contestée*, Mémoire de fin d'études de l'Institut d'Études Politiques de Toulouse, 95 p.
- Perlmutter A., 1977, *The Military and politics in modern times: on professionals, praetorians and revolutionary soldiers*, New haven, Yale University Press, London, 335 p.
- Pierre J., 2002, *Saint Cyr, l'École Spéciale Militaire*, Lavauzelle, 610 p.
- Rakotomanga M., 1998, *Forces armées malgaches : entre devoir et pouvoir*, Points de vue concrets, L'Harmattan, 200 p.
- 2004, *Forces armées malgaches : face à la crise 2002*, Points de vue concrets, L'Harmattan, 184 p.
- Ramasy J. F., 2010, *État et implémentation de la démocratie dans les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien : le cas de Madagascar et Maurice*, Thèse de Science Politique, Université Toulouse 1 - Capitole, France et Université de Toamasina, Madagascar, 780 p.
- Ramasy R., 2005, *Madagascar : l'île-continent vers la deuxième indépendance ? Dépasser la fatalité des atouts contredits par un état utopique*, Mémoire de géopolitique des stagiaires de la division C de la 12^{ème} promotion du Collège Interarmées de Défense, 62 p.
- Randriamaro J-R., 1997, *PADESM et luttes politiques à Madagascar : de la fin de la Guerre Mondiale à la naissance du PSD*, Paris, Karthala, 451 p.
- Ratsiraka D., 1975, *Charte de la Révolution Socialiste Malagasy. Tous azimuts*, Tananarive, Imprimerie d'ouvrages éducatifs, 117 p.
- Rouquié A., 1981, *La politique de Mars : les processus politiques dans les partis militaires contemporains*, Le Sycomore, 219 p.
- Roy G., 1988, *Contribution à l'histoire des indépendances malgaches (1959-1960-1972)*, Éditions de l'Orstom, Institut Français de Recherches Scientifique pour le Développement en Coopération, Collection travaux et travaux microédités, 133 p.
- SeFaFi (Sehatra Fanaraha-Maso ny Fianampirenena), 2003, « Militarisation et démocratisation », Observatoire de la Vie Publique, SeFaFi, 11 avril 2003, 3 p.
- 2009, « Les Pratiques politiques et les moyens d'accéder au pouvoir depuis 1972. une relecture proposée par le SeFaFi », Observatoire de la Vie Publique, SeFaFi, 17 février 2009, 6 p.
- 2010, « Forces armées, crises politiques et démocratie », Observatoire de la Vie Publique, SeFaFi, 25 mai 2010, 5 p.
- Tshiyembe M., 1990, *L'État postcolonial, facteur d'insécurité en Afrique*, Paris, Présence Africaine, 157 p.
- Vérin P., 1990, *Madagascar*, Karthala, 247 p.

Articles

- Ake C., 1991, «Rethinking Democracy in Africa» *Journal of Democracy*, vol. 2, n° 1, pp. 32-44.
- Althabe G., 1981, « Les luttes sociales à Tananarive en 1972 », *Cahiers d'études africaines*, 4^{ème} trimestre, pp. 407-447.
- Bakary T., 1992, « Des militaires aux avocats : une autre forme de putsch, la Conférence Nationale Souveraine », *Géopolitique Africaine*, vol. 15, n° 2, 7 p.
- Bangoura D., 1993, « Armées et défis démocratiques en Afrique », *Afrique 2000*, n° 12, pp. 111-122.
- Bruneau T. et Trinkunas H., 2006, "Democratization as a Global Phenomenon and its Impact on Civil-Military Relations", *Democratization*, vol. 13, n° 5, pp. 776-790.
- Cabanis A. et Martin M-L., 1998, « Armée et pouvoir dans les nouvelles constitutions d'Afrique francophone », *RJP*, n° 3, pp. 276-287.
- Cadoux C., 1975, « La deuxième République malgache : vers l'édification d'un État de type nouveau », *Annuaire des Pays de l'Océan Indien*, vol. II, pp. 35-78.
- Calvet J-L. et Rajaonson G., 1976, « Madagascar, chronique politique et constitutionnelle », *Annuaire des Pays de l'Océan Indien*, vol. III, pp. 347-394.
- 1977, « Madagascar, chronique politique et constitutionnelle », *Annuaire des Pays de l'Océan Indien*, vol. IV, pp. 305-370.
- d'Ersu L., 2009, « Changement d'homme providentiel à Madagascar », *Études*, 2009/11, Tome 411, pp. 451-461.
- Ellis S., 2009, "Roots of Turmoil", *Open Democracy*, 23 March 2009, www.opendemocracy.net/article/madagascar-roots-of-turmoil
- Frazer J., 1995, "Conceptualizing Civil-Military Relations during Democratic Transitions", *Africa Today*, vol. 42, n° 1-2, pp. 39-48.
- Galibert D., 2009, « Mobilisation populaire et répression à Madagascar : les transgressions de la cité culturelle », *Politique Africaine*, Paris, n° 113, pp. 139-151.
- Gingembre M., 2010, « Insurrection militaro-religieuse à Madagascar », *Alternatives Internationales. Actualités Africaine*, la GIRAF, <http://alternatives-economiques.fr/blogs/giraf/2010/06/02/insurrection-militaro-religieuse-a-madagascar-2/>
- Hermet G., 2001, « Les démocratisations au vingtième siècle : une comparaison Amérique Latine/Europe de l'Est », *Revue Internationale de Politique Comparée*, vol. 8, n° 2, pp. 285-304.
- Irondele B., 2008, « Démocratie, relations civilo-militaires et efficacité militaire », De Boeck Université, *Revue internationale de politique comparée*, 2008/1, vol. 15, pp. 117-131.
- Jaona J. et Smyrl M., 2008, « Civils et militaire en démocratie », De Boeck Université, *Revue internationale de politique comparée*, 2008/1, vol. 15, pp. 7-13.
- Luckhman R., 1971, «A Comparative Typology of Civil-Military Relations», *Government and Opposition* 6/1, pp. 15-35.
- 1979, "The National and International Context of Military Participation in African Politics", in *Les processus politiques dans les partis militaires: clivages et consensus au sein des forces armées*, Paris, Table Ronde FNISP-CERI.
- 1980, «Armaments, Underdevelopment and Demilitarization in Africa», *Alternatives* 6/2, pp. 179-245.
- 1982, « Le militarisme français en Afrique », *Politique Africaine*, n° 5, pp. 95-110.
- 1982, « Le militarisme français en Afrique », *Politique Africaine*, n° 6, pp. 45-71.
- 1994, "The Military, Militarization and Democratization in Africa: A Survey of Literature and Issues", *African Studies Review*, vol. 37, n° 2, pp. 13-75.
- 1995, « Dilemmas of Military Disengagement and Democratization in Africa », *IDS, Bulletin*, vol. 26, n° 2, pp. 49-60.
- Marcus Richard R., 2004, "Political change in Madagascar: Populist democracy or neopatrimonialism by another name", *Institute for Security Studies, Pretoria, ISS paper 89*, www.iss.co.za, August, 20 p.
- Martin M-L., 1979, "Armée et changement social en Afrique : les causes militaires d'un échec", in *Les processus politiques dans les partis militaires: clivages et consensus au sein des forces armées*, Paris, Table Ronde FNISP-CERI.
- 1993, « Armées et politique : le « Cycle de vie » du militarisme francophone », in Bach D. C. et Kirk-Green A. A., *État et sociétés en Afrique francophone*, Economica, pp. 89-107.
- Maunganidze O., 2009, "Madagascar: Anatomy of a Recurrent Crisis", *Institute of Security Studies, Situation Report*, 11 p.
- Pellerin M., 2009, « Madagascar : un conflit d'entrepreneurs ? », *Politique Africaine*, n° 113, Paris, pp. 152-165.

- Rabenirainy J., 2002, « Les forces armées et les crises politiques (1972-2002) », *Politique Africaine*, n° 86, Madagascar, les urnes et la rue, Karthala, Paris, juin, pp. 86-102.
- Randrianja S., 1997, « Madagascar entre restauration autoritaire et réseaux mafieux », *Afrique politique 1997, Revendication populaires et recompositions politiques*, Karthala, pp. 21-39.
- Royer, 1962, « Le Plan Raisonnable, la mise sur pied des armées nationales », Conférence prononcée au CMISOM, Versailles, le 15 juin 1962, n° 63, pp. 1-16.
- Rouquié A., 1981, « Les processus politiques au sein des partis militaires : définitions et dynamiques », *Le Sycomore*, pp. 15-38.
- Serre G. et Rasoarahona C., 1981, « Organisation militaire et révolution à Madagascar, La politique de mars, les processus politiques dans les partis militaires contemporains », Paris, le Sycomore, pp. 177-197.
- Thiriot C., 2000, « La démocratisation en Afrique noire dans les années 1990, l'hypothèse militaire », in Koning P., Van Binsbergen W. et Hesselin G., *Trajectoire de libération en Afrique contemporaine*, Karthala, pp. 185-203.
- 2005, « Sortir de l'autoritarisme militaire : l'analyse comparée des transitions de régime » in Nadal E., Marty N. et Thiriot C., *Faire de la politique comparée : les terrains du comparatisme*, Karthala, pp. 359-375.
- 2008, « La place des militaires dans les régimes post-transition d'Afrique subsaharienne : la difficile resectorisation », De Boeck Université, *Revue internationale de politique comparée*, 2008/1, Volume 15, pp. 15-34.
- Vanhänen T., 1982, "Militarization contra Democratization", in Huld B. et Lejins A., (eds.), *Militarism and Militarization*, Stockholm, Swedish Institute of International Affairs, VII World Conference on Future Studies, pp. 21-35
- Zounmenou D., 2009, "Madagascar Again Enguled by Political Violence", *Iss Today*, 13 February 2009.

Presse

- Brümmer S., « Mercenaries plan Madagascar 'coup' », *Mail & Guardian*, 3 juillet 2009.
- Mparany, 2009, « CNME-Cellule tactique. Le torchon brûle », *Les Nouvelles*, 19 mai 2005.
- Péguy O., 2004, « Les forces armées en mutation », www.rfi.fr/02/11/04.
- Ratovo A., « Sécurité : les patrons en places », *L'Express de Madagascar*, 30 juin 2009.
- Jeune Afrique*, interview de Marc Ravalomanana le 7 avril 2010.
- La Lettre de l'océan Indien*, 26 février 2005 ; 3 décembre 2005 ; 1er juin 2002 ; 6 septembre 2003 ; 25 mai 2010.
- La Vérité*, 22 avril 2009.
- L'Express de Madagascar*, 7 janvier 2008 ; 25 juin 2008 ; 30 juin 2008 ; 2 octobre 2008 ; 30 janvier 2009 ; 14 août 2009.
- Madagascar Tribune*, 28 février 2002 ; 30 juin 2008 ; 22 avril 2009.
- Midi Madagasikara*, 11 février 2009 ; 25 janvier 2004
- Ouest France*, 3 juillet 2009.
- Radio France International*, interview de Marc Ravalomanana le 14 mai 2009.

Idea of Emancipation and Discourse on Caste in Colonial Western India (Maharashtra)

Santosh Pandhari Suradkar

Résumé

L'idée d'émancipation et les discours sur les castes dans l'Inde occidentale coloniale (Maharashtra), dernière partie du XIX^{ème} siècle.

De vifs débats sur les castes eurent lieu à la fin du 19^{ème} siècle Maharashtra entre les nationalistes, les mouvements des castes inférieures, les missionnaires britanniques, les orientalistes et les idéologues. Aussi, cette période dans le Maharashtra peut être caractérisée comme un âge d'ouverture des masses aux idées de démocratie, de liberté, d'égalité et de fraternité. La caste a toujours été au centre de la politique moderne indienne même si cette structure du pouvoir remonte à l'Inde médiévale. La caste fut exploitée en tant que principe central dans la distribution du pouvoir et des ressources matérielles durant la période coloniale. Mais dans le même temps, le colonialisme créa un espace démocratique et moderne; néanmoins cet espace fut monopolisé par les castes supérieures. La lutte nationaliste contre le pouvoir impérial avait alors pour but d'établir l'hégémonie de classe. Les mouvements des non-brahmanes et des basses castes, actifs pendant la période coloniale, avaient deux objectifs : une plus grande mobilité de caste-classe et l'éradication du système de caste. Celui-ci joua un rôle important dans la détermination du contenu de la mobilisation politique et l'institutionnalisation de la démocratie moderne. La dynamique de caste et de classe reste la caractéristique de la complexité de la politique indienne.

Le système de caste et le patriarcat brahmanique ont toujours travaillé de concert dans le maintien du système de caste et de la distribution inégale des ressources. Comme la mobilité ascendante des castes renforce également le patriarcat brahmanique, les élites des castes supérieures dans les Etats féodaux arriérés protégèrent les traditions patriarcales. Les nouvelles élites qui bénéficièrent d'une mobilité de classe, acquirent et maintinrent leur statut social à travers la stricte protection des normes du patriarcat de caste. Ainsi les débats sur le système de castes au XIX^{ème} siècle entre les nationalistes, le mouvement des castes inférieures et les Britanniques méritent l'attention afin de comprendre l'exploitation actuelle de classe/caste et l'hégémonie sur les sections marginalisées de la société.

Abstract

Vibrant caste discourse took place in late 19th century Maharashtra between Nationalist, low caste movement and British Missionary, orientalist and ideologist. Therefore, this period in Maharashtra could be characterized as an age of initiation of the masses to the ideas of democracy, liberty, equality, fraternity. Caste has always

been central to modern Indian politics. Even the power structure of mediaeval India was based on caste. Caste also operated as the central principle in the distribution of power and material resources in the colonial period. In India colonialism has created a democratic and modernist space; nevertheless this space was also predominantly captured by upper-caste groups. The nationalist struggle against the imperial power was aimed at establishing the caste-class hegemony. Non-Brahmin and low-caste movements were active during the colonial era, broadly pursuing two aims : achieving upward caste-class mobility and annihilation of caste. The caste system played a significant role in determining the content and direction of the processes of political socialization, political mobilization and institutionalization within the framework of modern democracy. The dynamics of caste and class were at the root of the complexity of Indian politics in its functioning.

Caste and Brahminical patriarchy have consistently worked together in maintaining caste-based status and uneven distribution of material resources. As upward caste mobility also strengthens Brahminical patriarchy, the caste elites in the backward feudal states have nurtured caste mobs to protect patriarchal traditions. The new caste elites, while achieving class mobility, have maintained their social status by stringent protection of the norms of caste patriarchy. Thus the 19th century debate on caste between Nationalist, low-caste movement and British becomes significant to know present caste-class exploitation and its hegemony over the marginalized section.

‘Caste system’ is an unique and complex structure of Indian society that naturally accrues characteristics like inequality, hierarchy, discrimination and endogamy on those who are subjected to it. Caste is fundamentally a holistic system that views a person not as an individual but as a functioning part of an interdependent system and thus it maintains perpetually basing on its central plank of ‘varna-dharma’ or duty, assigned to one by birth¹. At first instance, it may look like a simple ‘division of labour’, but with a critical analysis, one comes to know that it is the ‘division of labourers’ in that it determines one’s social standing based on ascription. Caste is not merely a principle of social division, but a comprehensive system of life dealing with food, marriage, education, association and worship². Caste is divided into various sub castes and thus, the Indian society is a conglomeration of various castes and sub-castes having their own culture, traditions and hierarchies. Therefore, it is interesting to observe Indian social map in thousands of castes that further are divided into many more sub-castes.

One of the significant features of caste system is the notion and practice of hierarchy. Purity and impurity of a caste is decided by its position in the social ladder and the social status and occupation is fixed accordingly. According to the Hindu scriptures, one cannot change one’s caste-based occupation. And this kind of social stratification was to prevail for thousands of years until the advent of Britishers in India. The Raj’s subsequent policies rooted in its colonial modernity were to have a substantial influence eventually leading to flexing of rigid caste features

within the Hindu social order. Despite this, for instance, even after the change in hereditary occupations, most of the castes had to hang on to their social status. And therefore, it is important to note that caste in historical sense had conveniently adjusted with social order of the time by providing flexibility to it by limited social mobility. But this flexibility had its limitations, and these limitations were certainly regulated by the hierarchical structure of the caste system. In the Colonial India, caste system accepted modernity in traditional form and traditions got new modern face.

In politics, caste consciousness played a great role in the mobilization of the masses. Caste influence became more pressing and relevant in economic and political spheres. Since ancient time in the Indian history, there existed a bifurcated society. One being the oppressor and another being oppressed. This struggle was between Brahmins, the oppressors, highest in the caste hierarchy and non-Brahmins, the oppressed masses. In the colonial period, these two ideologies became ideological strengths of different reformers. Therefore, while discussing regarding nineteenth century social reformers and their ideas, we must know that it is from the vantage point of these ancient ideologies, they put their ways of reformation forward and justified them.

In the beginning of the 19th century, the Maratha land, ruled by Peshwas (later to be called the Bombay Presidency) witnessed the end of Maratha rule and the establishment of British supremacy. This political transformation had caused an upheaval in the religious, social, cultural and educational life of the population there. In a sense, the collapse of the Maratha rule was inevitable. The Maratha dominance was established in greater part of India in the 18th century. The internal feuding weakened their rule and by the beginning of 19th century, only its formal dissolution remained. The methods adopted by the British to strengthen their control were entirely different from the administrative practices of the previous Peshwa rulers. They were at variance with the local way of life, the educational systems and the judicial practices. In spite, of such adverse conditions, the social reformers boldly asserted that the pace of social reform had to be increased.

We must take into account the social conditions in Maharashtra. All traditions, customs, social dictates and transactions had religious sanction. Age-old traditions were powerful. The highest authority over the scriptures were higher castes who wielded religious power, dictated the rules regarding marriage, social behavior and the caste system. Judicial powers were predominantly in the hands of the higher and moneyed or trading castes. Jems Deglas has argued that before 1818 A.D in Maratha state, there was no single court to do justice work.³ It is sufficient to say here that, the new democratic setup generated by the social and educational institutions created favorable atmosphere for social reformers to counter inimical social and religious practices that eventually became helpful to fight the dominant castes.

To an extent, one could characterize 19th century India as a period of social discourse. Educated people influenced by the western thought, the middle class in India started a social discourse to question the relevance of the social system that had contradictions per se from the western point

of view. Plenty of social reformers in varying degree started questioning untenable aspects of the Hindu social order that included men from both oppressor and oppressed community within the Hindu fold. In comparison to other regions during colonial India, the colonial Maharashtra proved to be the vanguard of movement aiming at social transformation.

Antonio Gramsci has ruled that it is through power through that one class dominates the other. To explain the nature of state, he used two concepts of 'dominance' and 'hegemony'.⁴ In the dominance, state always uses state power, and to get subaltern peoples' consent of other class domination, state uses cultural and ideological hegemony. Through Gramsci's theory we can understand the nature of British state in India. To establish their power they used both ways. The colonial structure has its tendency to acquire benefits by appropriating its society into its structure. Therefore, the British felt the need to mentally prepare the Indian populace to accept their domination as well as to spread Christianity and as a result, some western scholars came out to dig the Indian past.

With the establishment of British suzerainty in the eighteenth century, the rapid acquisition of knowledge of the classical languages of Indian by a few British officials, the need for administrative purposes of knowledge of the structure of Indian society, and the intensification of missionary activities, systematic knowledge of Indian society began to develop very rapidly from 1760 onwards. There major traditions of approach to Indian society could be seen by the end of the eighteenth century : the Orientalist, administrative and the missionary. Each had their typical characteristic views, tied to the kinds of roles, which foreign observers played in India and the assumptions, which underlay their views of India.⁵

In the last phase of eighteenth century, Charles Wilkins and William Johns had translated some oriental classic texts into English such as Shakuntala, Rutusanhar, Bhagwad Geeta, Manusmriti, etc. and created interest among Europeans.⁶ Orientalists started to study about Indian history and culture. They translated *Vedas*, *Upanishads*, *Brahmin* texts, *Puranas* into English. Orientalists collected information from ancient Brahmnical texts and seem to have been convinced that the texts were indeed accurate guides to the culture and society of the Hindus.⁷ While they collected these sources, they could not understand the role of other religions like Buddhism and Jainism. They considered Buddhism and Jainism to be the parts of Hindu religion. These Orientalists understood that the Aryan *Vedic Brahmin* tradition is the mean tradition in Indian cultural history.⁸

In the nineteenth century, Christian missionaries played a significant role in the domain of social reforms. To spread Christianity, missionaries started to criticize the Hindu religion ; and in their criticism, caste system was their focus of attention. They started to convince people into their religion in fairs (*melas*), weekly markets and public places.

Through the refutation of Hindu religion on the basis of values of modernity, a period of religious reforms arrived in colonial period. In colonial Maharashtra, reformers and orthodox conservatives became part of this analytical discourse, which was started by Orientalists. Both the Orientalists and missionary groups essentially accepted the Brahmnical theory of the

four *Varnas*. Neither group related what they must have known was the structure of the society on the ground of their knowledge of the society derived from textual study and discussions with learned Brahmins. They called these as traditions and other religions like Buddhism, Sikhism and Jainism in the Hindu religion as part of it. Through their study of ancient India, conservatives were giving importance to the old Indian traditions, and assuming its antiquity, started to search the roots of European civilizations in ancient Indian literature.⁹ On the other, the missionaries came out refuting Hindu caste system, and did establish through a comparative critical analysis the essence of caste system anchored in Hindu-Brahminism as non-humanitarian.

Indeed, it was a period of crisis for Indian tradition and caste system in the face of modernity. Nevertheless, modernity could not destroy the caste system, and caste still played a major role in the colonial society. As a reaction to the attack on Hinduism, some orthodox middle-class intellectual reformers came out responding to the Orientalists. 1850 Onwards social reform movement took wider space in colonial Maharashtra. Many reformers spoke vehemently on the oppressive structure of the caste system. Some of the significant names were Dadoba Pandurang, Lokhitwadi Gopal Hari Deshamukha, Balshastri Jambhekar, Mahatma Phule, Vishnubava Brahamachari, Gopal Ganesh Agarkar, Lokmanya B G Tilak, Ramkrushna Gopal Bhandarkar and Mahadeva Govind Ranade.

People like B G Tilak, M G Ranade and R G Bhandarkar, who were in the forefront of the national movement in Maharashtra, gave importance to social issues in their acts and deeds. These three reformers had different and in some cases had same opinions though they were part of the Indian National Congress and the national movement led by Congress. R G Bhandarkar and M G Ranade with their contemporary friends were the brains behind the founding of 'Prarthana *Samaj*'. They were members of the newly educated class from Bombay University. The working of 'Paramahansa Sabha' and 'Brahmo *Samaj*' inspired these groups. Ranade and Bhandarkar led the social reform movement through the Prarthana *Samaj*.

Mahatma Jotirao Govindrao Phule was born into *Mali* caste (gardener) in 1827. Phule spent his whole life in Pune city, which was dominated by Brahmanical cultural, religious and political glory. Jotirao gave priority to education as a tool of social change, and he believed that educating women was in a sense educating society ; therefore, in 1848 he started a girl's school, where his wife Savitribai was the first teacher in modern time. On 24th September 1873, he established social organisation called '*Satyashodhak Samaj*', which was to spread within and without Maharashtra. According to Rosalind O'Hanlon, "this initiative set off a broad and very active movement of the lower castes which had to have a profound effect upon the growth of political organization in the Bombay Presidency, and the shaping of the nationalist movement towards the end of the century".¹⁰ In 1875, in its organizational report, the *Satyashodhak Samaj* described its goal as the emancipation of the *Shudras* (socially backward castes) from the *Brahmin*, *Bhat*, *Joshi* and *Upadhye*'s exploitation. It is through the religious text that, these subordinate castes have been exploiting *Shudras* for thousands of

years. Therefore, to educate *Shudras* to be aware of their rights was the mission of the *Samaj*.¹¹

All these reformers were influenced by deism, which they got from Orientalist ideology, because most of the Orientalists were influenced by enlightenment era and especially by deism. With the help of the deist principle, the Orientalists undertook a critical analysis of the Hindu religion. The Orientalists accepted Sanskrit texts as a means to study the caste system. New middle class was greatly influenced by western worldview of liberalism and through these values ; they started to reexamine the Hindu religion. And this they did from the perspective of European class society.

Those who were English educated, had the feeling that their social condition was not praiseworthy. There were so many faults created from thousands of years, and there was genuine desire to reform the society. These intellectuals strongly felt a need to live proudly, by giving up the social evils that harmed the society. Through this approach, new educated people started promoting ideas of social reforms.¹² Due to Orientalists' rational argument, newly emerged middle class felt that the evil of caste should be exorcised. Also this new middle class was greatly influenced by materialistic changes around it, and realized it was time for social reform. Among these newly emerging middle class, some non-*Brahmin* intelligentsia entered into the public sphere and debated on the issues related to the caste, hierarchy and modernity. Some of them entered into the social battlefield. While these people were talking on the reform simultaneously, some orthodox people went the other way defending their past Brahminical culture. In this way, social discourse was started in colonial Maharashtra. Here we can categorize these reformers on their ideological basis in three parts : reformist, orthodox and anti-caste ideology.

This discourse emanated from issues like widow-Remarriage, child marriage, Sati system and women's education. To resolve this problem, they took support of the Brahminical text. Although the religious sources were same, yet their interpretations of religious text were different. In this way tradition of caste analysis started from Dadoba Pandurang, Lokhitwadi, and Rajaram Shastri Bhagwat. They did not only see caste as an obstacle in the path to social progress, but they also attacked on caste distinctions.

However, the starting of these social movements was preceded by the new scientific knowledge as earlier mentioned that had already penetrated Maharashtrian consciousness. These various social reform movements in the last phase of the 19th century were characterized as the period of enlightenment in Maharashtra. Huge academic writings by western scholars on the caste system had arrived which primarily catered to the Indian middle class beginning from the late nineteenth century and early twentieth century. Among them, Sir Denzel Ebbetson, Herbert Risley, Nessfield and Senart were important writers who provided good analytical approach about caste.¹³

Reformers like Gopal Ganesh Agarkar, M G. Ranade, B.J. Tilak, and R G Bhandarkar started to talk on social problems, but their point of views and perspectives along with methods employed to see effective changes differed. In the modern times, there were leaders who started raising question

on various social evils. Phule was one of the non-Brahmin social transformers ; he was struggling for the cause of *Shudras* and *Ati-Shudra*.

In the nineteenth century, most of the Maharashtrian reformers were influenced by the liberalism. When they started to speak out on social problems, they used the notion of liberalism to perpetuate their ideas. Within the frame of the liberal values, they raised certain issues related to women, economic, social, and political problems. Liberalism provided great ideological support to Indian nationalism in the late nineteenth century. The reformers received the values of liberalism from the west. Liberalism had brought about major changes in western countries like the establishment of the values of individualism, human rights and democracy, which encouraged the reformers to bring about social reforms in Maharashtra.

John Locke was the founder thinker of liberal theory. Being a religious person, he links individual rights and human welfare with the existence of God. J S Mill has given substance to human morality. Human dignity constitutes central value for him. The individualism is considered a key value for the freedom in any society. All human beings have a right to get happiness. If anybody for his own happiness snatches another person's happiness, it is an immoral act and injustice to that person. Therefore, as long as one individual's freedom does not create trouble for others each individual should have, food, attire, education, marriage, occupation, consultation of liberalism, this is, the ideology of liberalism.¹⁴

The general belief of liberalism is that the aim of politics is to preserve individual rights by providing the maximum freedom of choice. The common aspect of socialism and conservatism emerged with the conjunction of the Enlightenment, the industrial revolution and the political revolutions of the seventeenth and the eighteenth centuries. Liberalism retains a faith in the possibilities of ameliorating the present social conditions, which is related to the idea of progress widely accepted in the late eighteenth and nineteenth centuries. The idea embraced the prospects for development in knowledge, in welfare, and in morality.¹⁵

In the west, the classical liberalism started taking shape in 1688 in England. John Locke (1632-1704) was the main philosopher of revolutionary liberalism. His revolutionary liberalism was based on 'social agreement' and 'natural rights'.¹⁶ Thomas Paine was a great revolutionary liberalist. Another liberal was John Stuart Mill.¹⁷ In nineteenth century colonial Maharashtra, Phule, Agarkar, Ranade and Gokhale were influenced by his thoughts. They discussed liberal values in the framework of social issues from the perspective of revolutionary and classical liberalism. While Mahatma Phule was influenced by revolutionary liberalism, Ranade, Agarkar and Gokhale were influenced by classical liberalism.¹⁸

Maharashtrian socio-political thinkers were attracted towards the French Revolution as well as the political structure and the governance in England. During this time, the process of the emergence of nationalism had started in Maharashtra.¹⁹ Those who read the history of England and social philosophy were impressed by liberal ideas. The new middle class had started internalizing new knowledge and trades. However, this liberal consciousness

did not pull them out from the clutches of caste superiority, which was based on prestige.²⁰

Liberalism and the Indian Social System

Materialism was at the root of the western liberalism, which was entirely different from Indian society. Liberalism was in favor of materialistic changes brought about by the rapid industrialization. Therefore, liberalism got full support from the middle classes, which were mostly traders. Liberalism emerged as a value, which countered the medieval social structure. During the Renaissance, the religious authority was questioned and subsequently divorced from politics. Liberalism gave support to natural rights and human dignity. In western society, an individual can reach any position through his capacity that could be conceptualized in terms of individual mobility but Indian society was based on hierarchy where individual cannot change his social status. Therefore, when Maharashtra reformers enforced liberal values, it had a profound impact upon them.

The Indian social structure is peculiarly characterized by the Varna caste system. The caste status had the sanction of religion and was called a natural right. Due to religious law, individual rights were denied. In Indian past history, some anti-Varna caste movements emerged which fought for individual rights. Therefore, these values were not new in Indian traditions. The seeds of liberal values were possessed by the lower castes; they were aware of resistance against social and economic exploitation.

In the Indian society, two types of culture existed : one of the lower castes and other of the upper castes. The dominant culture of the upper castes had spread to all castes. This dominant culture always followed the hierarchical system in which liberal ideas had no space. Therefore, in the Indian traditions, it was difficult to adopt the values of liberalism. The emancipation concept was related to religion instead of personal efforts. There were so many examples about personal efforts for the religious emancipation and hence, gradually culture of sacrifice for the political, economic and ideological freedom started as a new idea for India.

Indian social system would not allow castes to change their status, due to its nature of graded inequality, for common cause which one needs the people's participation across caste and creed. Therefore, there was a need to emancipate and to give individual rights to everybody from caste, village and family, which was still based on the medieval social structure. Indian social system is based on inequality but individualism demands freedom and equality in society. Old tradition and culture were major obstacles in the way of individual freedom and social progress. That is precisely why the liberal ideology took the form of social reform movement.²¹

Ranade's liberal idea shared propinquity with the aristocratic (*abhijat*) individual economic principle, and modern method of European historical analysis and pride of Indian culture and traditions.²² According to Ranade, it is not easy to accept a new tradition because society is bound by old traditions. Therefore, to convince people, Ranade made a coalition between traditions and liberalism.²³ While everywhere an aggressive individualism was

in discourse, in that epoch Ranade rough conjectured the motives of the welfare state and which he connected to individualism and collectivism ; this shows his prophetic vision.²⁴ Ranade adopted a realistic approach towards social reform. He supplemented with religious texts and western knowledge his critical arguments, which were legally grounded.

The burning question whether the State should interfere in individual's life or not? In this regard, the people who favored the State's role in making laws to prevent social evils adopted liberal ideas. Ranade was in favor of State's action to eradicate social evils and said, "Individual liberty of action is no doubt a great force, but this liberty has its limitations imposed by the fact that no man's liberty should encroach upon the liberty of those who surround him. Whenever there is large amount of unredressed evil suffered by people who cannot adopt their own remedy, the state has function to regulate and minimize the evil."²⁵

Agarkar took a rational stand to understand the need of old traditions and critically analyzed Indian traditions and customs. He believed that Mill and Spencer's conceptions could inspire individuals to achieve the idea of freedom. For the progress of Indian society he emphasized on material changes. According to Agarkar's philosophy, individual is one free value and individual exists not for society but society exists for an individual.²⁶ On the contrary, according to Tilak, society is more important than an individual.²⁷ Agarkar, in conformity with the principle of reforms, demanded that the British government should make laws. Tilak said that 'Self reform' and 'Self welfare' are the basis of world reform and world welfare. To do self-welfare or charity, the knowledge of individuality should be there in our heart.

For Agarkar, individual is a sacred entity and he urged that all individuals irrespective of their castes, creeds and sex, should get the opportunity to develop their best potentialities in themselves. It is this principle of equality of opportunity that is founded idea because of unprofitable circumstances. The society did not have the capacity to assimilate this ideology²⁸, despite of having been enriched by ideas adopted from Mill and Spencer. According to Bhandarkar, our social system is a great obstacle in the achievements of individual rights. Due to social restrictions, people cannot progress. He says that the object of social reform is to eradicate such evil customs as it had undermined the energies of the Indian people and prevented the free expansion of their powers and capacities.²⁹

On human right, Phule says that our creator (*nirmik*) created us equal without any idea of superior or inferior. All are equal to enjoy the freedom of individuality and this individual freedom is a natural right. When Phule talks of individual freedom, he confers equal rights to women. To bring individual rights in the society he emphasized on caste annihilation. Without the annihilation of caste, there would be no equality, fraternity and liberty. Thus most of the reformers emphasized on individuality in connection with the caste system but in the action to annihilate caste they failed.

Nation, Nationalism and Caste

After the establishment of the British government, nationalist feelings were aroused. For thousands of years Indian caste, creeds and traditions were bound with culture of Hindu consciousness. Revivalism drew from the old literature, philosophy and history, to initiate the Nationalist movement in Maharashtra.

The basis of Nationalism was equal culture ; equal desires with an equal interest to build the social unity. In the nineteenth century, most of the reformers carefully studied ancient and modern histories of both the West and India and found nationalism and nation built based on language, religion, community and region³⁰. Indian reformers had great examples of Western nationalism.

Ranade critically analyzed the condition of religion, society, politics, economy and education for nation building. Ranade was in favour of reconstructing or reestablishment of Hindu culture, rather than breaking tradition without giving a thought over it. In his point of view, Vedic religion not only stands for spirituality but also for the achievement of prosperity. Ranade knew that without bringing any changes in the minds of people through social reform, we could not lead a nation to progress. Like Mill and Spencer, he also believed that the transformation of a society is a gradual process.

In 1869 while the *Deccan Sabha* was going to be established, it published its manifesto, in which Ranade wrote that "the spirit of liberalism implies a freedom from race and creed prejudices and a steady devotion to all that seeks to do justice between man and man."³¹ From the above remark, it seems that Ranade had accepted the view that they are weak to create a good feeling within society. He wrote, "This has been a weakness of the *Samaj* movement, both of our own and of the *Arya* and *Brahmo Samaj* that they have failed as yet to stir the heart of the nation, and their influence is only operative over a few souls brought up in a particular atmosphere."

Bhandarkar knew that there are huge distinctions among various provinces, because India is more different than the nations of Europe. There are thousands of castes, and many languages. Bhandarkar thanked the British government, because of its nature of equal justice. He says that there is no distinction between *Brahmin* and *Mahar* in the British state; both are getting the same punishment for the same crime. Due to prohibition of education to other lower castes, our country is losing source of knowledge.³² Bhandarkar observed the caste restrictions to be a reason of our backwardness.

In Bhandarkar's point of view the caste system prevents the formation of a homogeneous nationality. He says "we must remember that caste is the greatest monster we have to kill. But for annihilation of caste even education and intercourse as regards food does not destroy it."³³ But when he felt that people could not come out to destroy caste at that time he says that "if, however, you think we can form a nation with a caste, let us try. But at least, caste jealousies must be forgotten in practical matters, not opposed to caste rules, and we should act towards each other as if no caste differences existed between us."³⁴ Further, Bhandarkar knew that the western knowledge

is a source of creating awareness to nationalism among the people. English education and European ideas provided great opportunity to inward with feeling of the new National aspirations, which were grafted on our mind.

Vishnushastri Chiplunkar was Tilak's Guru and his nationalism draws from his own language, history, culture, country, province, class and caste and these were the source of his nationalism.³⁵ This ultra nationalism was based upon the glory of *Vedic* culture for Chiplunkar and Tilak. Through the pride of old tradition, culture and caste, Chiplunkar did attack on other reformer and western thinkers. Due to this conservative stand his idea became obstacles in the way of modernity and social progress. This ultra nationalist and moderate ideology had emerged before the establishment of Indian National Congress.

Tilak knew that the caste is a great obstacle to create nationalism among people. For Tilak national feeling is greater than other, wherein nation can reach its top level. He says, although there are some social fault lines, these may not act as hurdles to a nation's upliftment provided there is a notion of freedom and nationalism among its people.³⁶ The same statement was made by M G Ranade at Pune in front of the Gaikward, the king of Baroda state.³⁷ Therefore, Tilak made clear the distinction between social and political reform. He said that social and political reform is very different. If we really want the progress of nation, then we should concentrate more to generate nationalism.³⁸ Here Tilak gave the example of Burma where political reform brought social changes in the condition of the women. It also had casteless society despite having lack of great feeling about nation.

Later Tilak made it clear that Hindu religion and the Hindu nation is more important to him rather than social reform. If we try to promote national pride and the desire to work altruistically, then the reforms we want will come automatically.³⁹ Ranade had a different opinion on this issue that any era is not separate and man is representative of all eras. All eras are a result of individual effort. Therefore, humans should work for all good things. We should not be dependent on the times because it shows our weakness.⁴⁰

According to Tilak, the essence of nationalism is egalitarian welfare. Therefore founding nationality on the basis of one religion, one language, and one region would be of no avail.⁴¹ This is a significant criteria set down by Tilak. For this purpose, he stressed on public education and self-respect for nationality and added that the emergence of the concept of nation state, there is the need of public education, self-respect and altruism.⁴² Like Chiplunkar, he also adopted the thought about self-respect but was more practical than his Guru. The source for this self-respect was glorification of the *Vedic* period and the use of the historical symbols. Tilak got support from those people who felt that they lost their ancient glories past and were nervous about the missionaries' criticism. For public education, he started *Shivaji* festival and *Ganesh* festival which became common platform to gather all people for the national cause.

Tilak stated that if we have equal welfare in political terms and not have equal welfare in caste, society and religion, then we have to keep this thing in our mind that all human beings are different from each other in the religion, education, language, in our pre-history and trade etc but despite it

all we have to start nation building.⁴³ This implies that Tilak tried to perpetuate the prevailing social status.

In Tilak's point of view, *Peshwai* was a good state and model for *swarajya*, or self-state. Tilak was trying to create national unity through Hindu cultural revivalism, wherein people were bound by their past history and culture. According to Nalini Pandit, in the late nineteenth century, people's self-respect emerged through this cultural revivalism and therefore nationalism got strong with new emotional support.⁴⁴

Tilak related nation's development with caste-merit (improvisation of caste division of labor) and he says that the improvement of particular caste-merit depends the national progress.⁴⁵ Regarding social reform, Tilak wrote that in India there are so many castes and in this situation to bring one common reform which would favor everybody will be impossible to find out.

In the last phase of nineteenth century, Sahuakar's and Jamindar's grabbed farmers' lands. Therefore farmers started to riot against them, the Deccan riots was one of those. It is in this situation that the British started to take legislative action to prevent the farmers' pathetic condition. In reaction to this, M G Ranade and B G Tilak came out with stiff opposition to the British interference.⁴⁶

With the emergence of moderate and ultra nationalism, non-Brahmin ideology built its nationalism through non-Aryan culture. Phule made the criteria that caste must annihilate, and without the annihilation of caste system, we cannot become a nation.⁴⁷ Therefore, Phule stated that our country is not a nation due to its division into thousands of castes. There is no unity in society, every where people are bound in caste mentality. He wrote, "The cunning Aryan Brahmins who follow the mischievous, cunning and treacherous religion of their Aryan ancestors look down upon all the ignorant *Shudras*. (It is an ironical fact) that the ignorant *Shudras* treat the Mahar's as contemptible, while the ignorant Mahars treat the *Mangs* equally contemptuously. The taboo ridden ultra orthodox cunning Aryan Brahmins not only treat the *Shudras* and *Ati-Shudras* contemptuously, but they refuse to inter dine and inter marry with them. They have gone one step further and have totally forbidden the *Shudras* and *Ati-Shudras* to inter dine and inter marry among even themselves. Because of these mischievous taboos and restriction (imposed by the Aryan Brahmins upon the *Shudras* and *Ati-Shudras*), they are seen following diverse habits regarding food and drink, divers etiquettes etc., which are at variance with one another. If the mass of the people is so raven and divided among themselves, they form a veritable hotchpotch. How can such a hotchpotch ever form a 'Nation'? (Be ever called a 'Nation'?) Dear friends, note that these cunning Aryan Brahmins invariably treat to other sections of the population in our land (in the world?) contemptuously and they regard all others with jealousy and hatred from the bottom of their hearts."⁴⁸ Phule denied the idea often created by other contemporary nationalist reformers that India is a nation. Phule says India is not a nation but is in process of becoming one. Thus, Phule appeals to people for nation building. Here this is a very significant idea about nation

building because if we were saying that India is a nation then there would be no question about the process of nation building.

Phule felt that if *Shudras* and *Ati-Shudras* would not be able to take benefit from democracy and nationalism then some other people would benefit in their name, which would be a danger to the basic values of democracy.⁴⁹ Phule searched the values of democracy in non-*Brahmin* tradition and in particular in the Bali state than in western democracy. Phule wrote that Brahmins interpreted nationalism according to their interests. They connected nationalism with their religion. According to other reformers, nationalism is related with religion. In the contemporary period, those who were talking of nationalism were trying to build nationalism in a religious framework while Phule's nationalism was based on rationality and equality.

Phule said that Indian National Congress was not a national organization and it represents the *Brahmin* people. For nation building, Phule looks towards caste system as the main obstacle in nation building. According to him without the annihilation of caste system, we cannot build a nation. Because to build a nation there should be oneness he called it 'eykmay' means oneness in the society, but in our country there are thousands of castes having their own multiple interests. He argued that his contemporary reformers and nationalist leaders were of a common opinion, that caste is an obstacle in the nation building process but none of them struggled to destroy it. Phule thought that a *Brahmin* organization would not help *Shudras* and warned them not to join their organization by keeping faith on them. He suggested that *Shudras* and *Ati-Shudras* should think for their own emancipation.⁵⁰

Phule's struggle was to provide freedom to illiterate *Shudras*, which was essential for their progress. If there is no freedom to speak, then man cannot express his valuable ideas. Here Phule is more concerned about human rights. Phule argued that through this freedom man would fight to regain his natural rights that were captured by the Brahmins.⁵¹ Phule knew that British government would collapse ; therefore, it is a great opportunity for *Shudras* to emancipate themselves in British rule.

Phule admired the history of caste struggle to create his nationalism on the basis of and through cultural unity, which he explored in Bali's democratic kingdom. Here Phule pointed out why Bali's state was a welfare state and why it was a nation because there was no caste system, all people were from one caste where women were free and nobody was exploited and there was no exploiter. Thus, Phule laid the idea that if we want to make India a nation then first we must eradicate caste system and its related problems.

To build a nation there should be a national society, and a society is built and survived by communication, contact and through collective action. But caste system would not allow this to happen. Therefore, national society is not created in India.⁵² Phule did attack on "untouchability", especially caste mentality, which prohibits social communications. In this way the nation building process is set from the down trodden. In Phule's struggle, *Shudras* and *Ati-Shudras* issues were at the center because according to him the *Shudra* is the protector and real pillar of the nation.⁵³

Phule criticized Ranade ; in his book, *Satsar* saying that Ranade is teaching empty cunning wisdom to Maharaja Gaikwad, the ruler of Baroda state. Ranade said that the existence of caste distinction would not become trouble in our national upliftment.⁵⁴ For Phule, the root cause of our backwardness was caste system. When Ranade made such a statement, Phule warned to be aware about such Brahmins' conspiracy and wrote a book called *satsar*.

Ranade spread the idea of liberalism but got little response from people due to social circumstances. The ideology had been spread among the newly educated higher castes. In France and England, the middle classes, mostly owners of small trade and industries, initially supported this liberal ideology. Feudal system was detrimental to them. On the basis of individual freedom, faith in knowledge, equal opportunity and open competition they attacked the old owners and their ideology.⁵⁵ In the western countries liberalism got support from traders, which was their capital's need but missed such class in Maharashtra.

Maharashtrian newly educated middle classes were not willing to accept recent emerging values of liberalism, because liberalism was not conducive to their traditions and customs. These newly educated classes entered into professional jobs. Their social status remained attached to their traditions bound conventions despite their becoming Doctors, lawyers, journalists and writers. Tilak and Savarkar's ultra nationalism rather than the Ranade's liberalism impressed them⁵⁶. Although they did not actively participate in Tilak's struggle, due to their moderate nature (caste nature).⁵⁷

In Maharashtra, liberal ideology had some limitations as it was adopted by upper castes that started family reforms rather than social reforms. They knew that "untouchability" and caste system were not conducive in character; nevertheless, they did not launch any program to annihilate these social evils.

In Europe, liberalism was a revolutionary theory of the newly emerging middle classes. In England, it emerged in its genuine and fundamental form and in France, it emerged in a revolutionary form while in India it came in a moderate form.⁵⁸ Because those who were influenced by liberalism were mostly under the clutches of the social condition, it did not allow them to bring fundamental changes in the social system neither it provided a strong ideology for struggle. Therefore, Indian liberal ideology was always far away from struggle.⁵⁹

Education and Emancipation

In the late nineteenth century there was a strong educational movement. While Ranade was talking of higher education, Phule emphasized education for *Shudras* and *Ati-Shudras*.⁶⁰ Phule stressed free and compulsory primary education. Agarkar, Gokhale and Ranade thought in an aristocratic manner. According to them, only Brahmins, educated and wellborn people could run or bring reforms in social, political and economic spheres. We can

see that Tilak also emphasized this idea and encouraged them for taking this responsibility.⁶¹

For Bhandarkar, English education appeared to be a useful instrument to create nationalism by reforming the other human institutions. He wrote, "Our English education has evoked in a sense of nationality, and we have been thinking of the evils from which our nation is suffering, and endeavoring to remove them by the introduction of reforms, political, social, moral and religious."⁶²

In 1882, Phule delivered his speech in front of the Hunter commission. In his address Phule described the present educational condition in that he quoted "I wrote some years ago a Marathi Pamphlet to expose the religious practices of the Brahmins and incidentally among other matters, adverted therein present system of education, which by providing ample funds for higher education tended to educate Brahmins and the higher classes only, and to leave the masses wallowing in ignorance and poverty."⁶³ Phule and SatyaSamajists were thinking that this is the cause of the mental slavery of *Shudras* and *Ati-Shudras* and suggested to educated people to uphold this struggle against artificial domination to emancipate them from such inhuman mental slavery. Phule had the belief, that one day *Shudras* will leave their slavery to fight against *Brahmin* domination. To expand the belief, Phule wrote one book called 'eshara' (warning) in which he states that "we are not at all surprised at this empty cunning wisdom of those self-styled (garrulous preachers) who hates the *Shudras* and *Ati-Shudras* with all their hearts'. When the pernicious caste distinctions will disappear, the *Ati-Shudras* will condemn in no uncertain terms, the (devilish ban) imposed by the Aryan Brahmins, on their taking education. Once they become educated, they will come to know the evil designs and deeds of the Brahmins and hence will not design to touch their cunning, wicked books with pair of tongs. The *Shudras* will not pay respect to the Brahmins who style themselves as the most worthy of respect among the eighteen *Varnas*. They will also not entertain them (the Brahmins) with sumptuous feasts gratis (they who are not better than mere manual workers). They will never respect the Brahmins who play on the 'Tabla' nor would they salute them as they trade in lies."⁶⁴

To liberate people from *Brahmin* exploitation, Phule asked that we have to send our *Shudra* and *Ati-Shudra* children to school and should start to teach them true knowledge. After educating and realizing the truth, one day a virtuous person among these *Shudras* and *Ati-Shudras* will pay tributes for our contributions.

Just posing both traditional Indian and western education system, Agarkar stated that he felt unhappy with the former education because the traditional Indian education set up imparted education only to the *Brahmin* class and excluded the majority of lower caste people. In *Sudharak*, he quotes that Brahmins have monopolized education and it is this status that gives them the name due to their suffering from illiteracy. Therefore, what becomes a matter of imperative and relevance is the inquiry of illiterate status of non-Brahmins.

Women and Emancipation

Women's social status was a major issue in nineteenth century social reforms. Mostly reformers came out to resolve this problem because western notions about women influenced newly educated middle classes. Their idea was that becoming higher class can resolve their problem which was nothing but imitation of higher class. This was an impression that attracted most of them to bring changes in women's condition because their status was a sign of progression in the western society. For this, Maharashtrian reformers gave evidence from the ancient Brahmanical texts. Also through western values like liberalism, Maharashtrian reformers started to raise the question of emancipation of women.

But at the same time some nationalist leader like Tilak was against the issues of women. According to Tilak, as it is impossible and immature to bring railway and telephone from *Veda*; in the same manner it is impossible to bring notions of women's emancipation from *Veda* and *Smriti* text.⁶⁵ Thus, Tilak also knew that in the *Vedas* there is no validation for women freedom.

When Tilak talks about women's emancipation, in his point of view their underdevelopment is due to their dependence upon men. He has written that our women's upliftment or deterioration is dependent on men's upliftment or deterioration. Therefore, until and unless there is man's upliftment, women cannot progress by themselves, in our perception it is impossible.⁶⁶ Here he is following old religious concept about women in the *Brahmin* religion. In patriarchy, women are not looked as an individual human being, they are only for the service of man.

In 1887 at Pune, female high school announced its new educational pattern, which was established by Ranade, at that time Tilak replied to them through *Kasari*. He wrote that in this world, responsibilities of man and woman are different from each other. Therefore, their education also could not match each other. Hence, this education should not be to do separate business, and then it should be for her housework.⁶⁷ And where these types of education are not available, that is useful for us. Just as for the artisan, trade is more important than education, similarly for women homework is more important than education.⁶⁸ Here Tilak gives God's support to women's responsibility. He says God has distributed the responsibilities of man and woman according to their characters. Further, he wrote that if she gets free time from household and if somebody is interested in teaching her then they could teach her. Which is in favor of *stridharma* and Hindu *dharma*.⁶⁹ Here Tilak uses the word *stridharma*. In this concept, women are bound by so many restrictions, and according to *stridharma* women's duty is to just provide service to men. Through this concept, *Brahmin* women were also exploited through child marriage, Sati and ban on remarriage of widows.

According to Phule, the conditions of *Shudras* and woman are the same; both are the victims of this social system. The interesting thing is that in all his literature, he wrote about the entire humankind, which he calls in *Marathi* '*ekandar manav stripurushachya hitartha kele*'⁷⁰ (for both women and men). He viewed the problems of woman separately. He attacked the patriarchal notion, which implied playing greater role in women's exploitation

in all over the world. He had a global view about women's exploitation. According to him, all men treat women in similar inferior manner. While writing on women's' discrimination, he talked of *Brahmin* women's exploitation. Even *Brahmin* women were not spared by the Brahminical social system.

The Brahminical religion promotes concepts such as 'women's character' or 'women's nature'. Through them, it wants to present women as more vicious and adulterous. But Phule took women's side and exposed men's virtuous quality created in *Brahmin* religion and showed the faults in man's nature.⁷¹ Through this interpretation, he challenged the Brahminical texts and their cultural and patriarchal domination.

Phule was a non-*Brahmin* social reformer fighting against Brahminical social domination, but he also fought for the problems concerning *Brahmin* widows. Phule organized a protest march involving barbers against shaving the heads of *Brahmin* widows, encouraged widow remarriage, and built a home called '*Bal hatya pratibandhak guruh*' to assist the delivery of widow pregnant *Brahmin* women. Phule was the first man to take such a daring step.

Phule gave more importance to women than men⁷² due to their capacity to bear a child and to always suffer for their families. For him, they play a major role in family progress. Women are exploited for thousands of years and were never given a chance to express their desire and ideas. According to *Sati* System, a woman must end her life as soon as her husband dies. The society pressurized the woman to jump into the burning pier of her husband. Regarding this, Phule questioned--why not even a single man jumps into the fire after his wife's death. He makes a point that after the death of his first wife or even if she is alive, man goes for a second or a third marriage, but women cannot do so. Thus, to continue this dominance, she was always deprived of all the basic human rights and was never allowed to take education.

Tarabai Shinde was a social reformer who wrote a book on women's condition in which she blamed men for the pathetic conditions of women. She said that man conspired against women to maintain his dominance. Some reformers criticized her view. Amongst them were Phule's colleagues. Therefore, in 1883 when Krushnarao Bhalekar and Narayanrao Lokhande criticized Tarabai Shinde and Pandita Ramabai, at that time Phule strongly criticized Bhalekar and Lokhande in his book *Satsar* part 1 and 2, which he wrote in 1885. According to Phule, there is darkness all over the world because human being lost truth, and treated the women as a *Dasi* and blame on their sister, wife, mother, daughter and sister in law that all women are fraudulent. Therefore, due to this patriarchic system, society is degrading.

Bhandarkar was concerned about women's problems. According to him, women can change the society if they were educated and they ought to be. They would be powerful instruments for advancing the general condition of our country. They will bring up every new generation in such a manner that it performs its duties efficiently.⁷³ Bhandarkar also raised the problems of widow women in terms of human rights.

Bhandarkar says that in the whole of the *RigVeda* there is no allusion to practice. He wrote that after the deterioration of Aryan moral feeling had established itself. The customs were generally adopted from the tribe's among which it existed, and the precept about the burning of the widows was laid down in some of the metrical *Smritis*, not without protest from others. But later on Pandits, in their exposition of the law, denied the authority of the protesting texts and decided that the burning of widows was lawful and it became the general practice.

He stated that it is a fact that connection between a girl of thirteen or fourteen years and a man of thirty-five or above proves fatal to the life of girl. However, he blamed the educated person of lacking courage to come out for marriage with widows. He pointed out that even highly educated men of the present day do not have the scruples to resort to the practice. It is in their power to marry a grown-up widow and make an unfortunate female creature happy, and secure themselves as a suitable companion.

Pandita Ramabai established *Sharada Sadan* for widow women. She was against orthodox Hindus like Bal Gangadhar Tilak and his followers who accused her of using *Sharada Sadan*.⁷⁴ Tilak suggested Ramabai that she should leave her name Pandita and use Reverend title.⁷⁵ Phule was the first person that analyzed Ramabai's work.⁷⁶ M. G. Ranade, R. G. Bhandarkar and their *Prarthana Samaj* colleagues gave active support to Ramabai's motive. But when the attacks of orthodox people became stronger, they withdrew their support. In this situation, Gopal Ganesh Agarkar came forward, gave support to Ramabai, and advocated all her social motives.

Ranade showed that in the *Vedic* period women's condition was good. He wrote that as Aryan society grew slowly out of its savagery, one by one female heirs, first the wife, then the daughters, afterwards the mothers and the sisters began to be recognized as heirs to a separated Aryans householder....liberty to choose husband in the form of *Swayamvara*, marriage by free choice, so well illustrated in the stories of Sita, Damayanti, Rukhmini and Druapadi, that it was allowed as a matter of course. Among the Brahmins, women gave up study and contemplation, refrained from marriage altogether, and lost none of their importance by this act of self-abnegation.⁷⁷ Through this example, Ranade showed that in *Vedic* period women had individual rights and it was a liberal society. On this basis, he claimed to make improvement in the conditions of women. Ranade wrote that *Vedic* age was the classical age of Indian history where nation thrive in all lines of activities.

Through the religious texts, Ranade showed that the condition of women has degraded in present times compared to the past history. Thus, he talked of women's condition in the textual framework and focused on later *Vedic* period that shows how Indian civilization declined and for that he blamed Buddhism and non-Aryan culture, Shak, Hun and Jats for women's lowered conditions.⁷⁸ He wrote about the role of invasion of Barbarians and Mongolians that "they brought to the surface races of men with a lower civilization, more patriarchal, and, therefore, less chivalrous ideals of life."⁷⁹ Thus, for women's lower condition he held Mohammedans to be responsible.

On the issues of individualism, Ranade took the stand of property rights for women and separate family setup, which is favorable to individualistic society.⁸⁰ Ranade drew the glory of Vedic culture for women's emancipation and gave call for its revival for society's betterment. Further, he wrote, "with the advance of female education and a better appreciation, this great blot which has disfigured the social condition of India for the past thousand years or more, will be removed, and this country will be restored to the purity and elevation of its ancient grandeur."⁸¹ He writes that most of the restrictions about women came in existence through the non-Aryan races. He adds that polyandry has always been a normal institution of the non-Aryan races.⁸²

Ideal Society

According to Tilak, the society reaches its highest level of prosperity when all men get equal work and equal happiness. To materialize this, one has to distribute the instruments of happiness amongst the society or if it is a combined property, then society should be hold. Without this, society never gets happiness.⁸³ In Tilak's point of view, our condition was better during *Peshwai*. They enjoyed freedom at that time and people were courageous with full capability and enforced ideas to bring changes in social circumstances during *Peshwai* era.

While accepting any reform, According to Tilak, we should not forget that our roots are in the Aryan culture. There is a similarity in the views of Tilak and Agarkar but at the same time, Agarkar emphasized that we should follow western education and ideas without leaving our Aryan culture.⁸⁴ Thus, for Tilak Aryan society was an ideal society and *Pashwai* was ideal state.

Phule stated that if Aryans really want to integrate and uplift our country, then first they should give voluntary death by drowning the religion by making differences between the victorious and the defeated. One should annihilate caste distinction by rejecting *Veda*. Hence, without leaving these artificial distinctions our country cannot be uplifted.⁸⁵

Bhandarkar and Ranade were influenced by the Aryan culture and depicted the Hindu period as the golden era of India, which was very near to their caste consciousness. Ranade saw ancient Indian period as the golden age.⁸⁶ Ranade, referring to the progressive society, stated that one of the penalties of arrested civilization was that, while stopping further growth, the seeds of decay and death are sown in the paralyzed social organism.⁸⁷ Ranade did historical analysis through the distinctive study. He shows that Aryan culture was civilized and non-Aryan culture was uncivilized. Ranade gave emphasis on the liberal society for individual freedom to strengthen the society. Therefore, he wrote that the social surroundings must be liberalized in such a way as to help people to realize their own responsibilities and to strengthen them in their efforts.⁸⁸

Bhandarkar looks towards *Vedic* society as a progressive and developed society. He writes that social institutions and practices were healthy and rational in the olden times, and they later became corrupt and irrational through some causes.⁸⁹ Thus Ranade and Bhandarkar depict

glorious Vedic society for social reforms, which was degraded by non-Aryan races.

The reformers were mostly influenced by deism, but their image of God and interpretation of nature, was different from Ranade's and Bhandarkar's Brahmical God. Phule's Creator was different from that of Hindu culture on the grounds of humanitarian consideration. For Phule, non-Aryan anti-Varna Caste culture is the ideal culture of Bali's ideal state based on a caste-less society. Thus, nationalist reformers had some ideological differences. They considered the Vedic society to be the golden era in Indian history and they fought for its revival. They could not look beyond the Hindu traditional framework. However, the non-Brahmin ideology developed as an alternative culture.

Conclusion

The castes, which dominated and suppressed the subordinate and downtrodden strata of the society since immemorial time, are the main focus of this analytical study. As a result, the lower social strata became conscious of their basic human rights of which they were deprived since ages. The most significant influence is that of Non-Brahmin movement, the voiceless castes, the untouchable castes, got the voice against the dominant culture. And that is the phenomena, which laid the democratic values of this ideological discourse in Maharashtra. At the same time, the nationalists started to fight against British government to establish the home rule in India.

It is obvious that the reformers of the nineteenth century were not articulating their views merely as sociologists or anthropologists. Rather they observed and analyzed the society in which they were living from realistic perspective. Therefore, their analytical study became of a great significance because it allowed them to foresee the futuristic social reforms. Despite the broad discourse on the caste system, the caste factor does not cease to play the pivotal role even in the twenty first century in which the caste discourse provides the ideological strength in different walks of modern life.

It is a well-established fact, as Bhandarkar also pointed out, that the caste system is an obstacle in nation building, and there was no caste system during the Vedic period. The caste system emerged later on with the advent of different races and clans in the Indian society, which subsequently gave rise to the caste system in India. According to him, the original Aryan society was divided in three Varna, where social mobility used to be reckoned as based on individual capacity, which is nothing but eulogizing the Varna system.

Bhandarkar holds the inter caste marriages responsible for the increase in numbers of castes. On the contrary, the inter caste marriage has been very instrumental in destabilizing the very foundation of the caste system. Prohibiting the inter caste marriage, does not allow the castes to melt. He looked towards the occupation and the untouchability as reasons of the emergence of new castes. The Anti-Varna caste traditions, the Buddhism and Bhakti movement were not acceptable to Bhandarkar, analyzing the

caste from the economical and political point of view that serve as a source of inspiration to the nationalism. Although, having commonality of ideas on the origin of Varna system like Phule.

For a nationalist such as Tilak, the struggle between the Aryan and non-Aryan was the origin of the caste system. He consistently insisted on maintaining the caste characteristics perpetuating caste differences. Therefore, like Bhandarkar he was also against the inter caste marriage between the lower and upper castes but acquiesced the inter caste marriage between the *Brahmin* variants. This approach does not contribute in any way to annihilate the caste system. Like Bhandarkar, to him an ideal form of the society is *Vedic* society in which one Varna is not supposed to interfere with other Varna and in which social mobility is possible. Tilak propounded this ideal *Vedic* society constitutes the source of inspiration for the nationalism. By reviving the *Vedic* society, Tilak seems to construct a new Indian society under one banner: Hindu religion. Tilak staunchly believed in caste differences as natural differences therefore he insisted on maintaining the caste system rather than demolishing it.

Tilak intended to restore the Aryan *Vedic* society by putting forward the Brahmanical form of culture i.e. Varna-caste system, to cement the Nationalism. So the cultural festivals such as *Ganesh* Festival and celebration of the birth anniversary of *Shivaji* Maharaj are the telling examples of Tilak's manner of strengthening the Indian nationalism, which is based on the appropriation of Hindu deity to generate national consciousness among masses. His notion of the national progress is confined to the progress of Brahmins. Therefore, it is the responsibility of Brahmins to lead the society. This approach demonstrates explicitly Tilak's belief in *Brahmin* domination. This conceptualizing idea of nationalism is analogous to that of Lokhitwadi. The same kind of logic is evident in the patriarchal system where woman is subordinate to man in the sphere of religion and remaining so is her religious duty (*Stridharma*).

Phule highlighted the fact that the Aryan and non-Aryan struggle is the origin of exploitative institution i.e. caste system and blames the *Arya-Brahmin* for sustaining the caste disparities in Indian society by projecting his role in *Shudras* and *Ati-Shudras* exploitation. Phule has squarely blamed Brahmins and suggested education as the only greater instrument to emancipate *Shudras* and *Ati-Shudras* from mental slavery.

Phule has pointed out that the very cause of this mental slavery lies in the consciousness of the people of Indian society that is fragmented. In the caste system people remain fragmented, and so it was imperative for Phule to bind *Shudras* and *Ati-Shudras*' consciousness into new identity that is *Kshatriya*. In the process of identity formation, Phule utilized the method of myth of Bali's kingdom, a symbol of casteless and democratic state, to dig out history of *Shudras* and *Ati-Shudras*, which was new perception to recognize their history in order to bind all non-Brahmins in one consciousness by giving them a new identity.

The traditional anti-caste movement like *Varkari Sampradaya* and western liberal notions exercised a tremendous impact on Phule but he knew the limitations of the *Varkari Sampradaya*. He knew that *bhakti* movement's

struggle was under the fold of Hindu religion and innocent people might be caught in the same trap. Therefore, Phule revolted against Hindu religion by divorcing himself from culture and religion, which created new discourse in the public sphere of Indian society, unshackled the lower castes by establishing alternative religion with new set of culture, and denied any kind of role of *Brahmin* in it.

A nation cannot be called a nation without equalizing the people of lower caste in every sphere of life. Hence, Phule emphasized more on the extinction of the caste system to remake the Bali's ideal society.

In Maharashtra, the dominant culture in history was giving shape to the nationalism with so-called new modern values, which was nothing but an attempt to modernize the old traditions. The nationalism knocked at the door with new ideas but it failed to shake the social structure of Indian society and was unable to provide revolutionary values to modern India. This was because of all moderate and ultra nationalist leaders who were attempting to revive and glorify the nationalism, based on *Vedic* society and its culture, which gave indirect authority to Varna-caste system.

Most of the nationalist leaders hailed from the newly educated middle classes, which took pride in *Vedic* society and after which they tried to spread the caste consciousness. Therefore, the nationalism, which emerged in Maharashtra, sought to defend the interests of this middle class, which is defined as the class of philosophy by Yashwant Suman.⁹⁰ Although it was the class philosophy but it was based on the common ground formed by the caste-class nexus, because the defenders of the class philosophy belonged to a particular caste.

There was a common understanding among the nationalists leader to annihilate the caste system for the social unification. They were of the view that the caste system is an institution very detrimental to the nation building because it generates caste conflicts and mutual hatred among castes. That is why the reformers like Agarkar and Bhandarkar insisted on demolishing the caste system, but they could not provide a concrete program to do so.

To install egalitarian value in India, the program of eradication of the caste system became necessary project for lower castes people but the upper castes were reluctant to perpetuate the democratic ideas due to their caste interest. Therefore, it was difficult to see the seeds of anti-caste ideology in their camp but it effectively emerged among the non-*Brahmin* communities to annihilate the caste system, which was and is the pre-condition for justice, what they were wishing for.⁹¹ Nationalist leaders talked about the caste cleavage to construct the nationalism, which latter on became inspiration to their nationalism.

Nationalist leaders denied the role of Buddhism as an anti-caste ideology and held Mohammedans invasions and other clans responsible for the downfall and backwardness of Indian society. On the contrary, Phule developed a critical and rational understanding of Buddhism and Jainism, and put forward a view that Mohammedans were the emancipators of *Shudras* due their anti-caste attitude.

The manner in which the nationalist leaders sought to bring reforms was based on the religious texts that were constraining in their spirit. Because the

religious texts were supportive of the Varna caste structure, they could not develop a single anti-text polemic.

In colonial Maharashtra, the newly *Brahmin* middle class emerged under the influence of western ideas, despite the western influence, their caste approach was founded on the Brahminical traditional methodology. These newly middle classes wanted to materialize the idea of class upliftment by viewing the modern western class structure. Due to their caste hierarchies, broadly speaking other castes could not change their occupations that they inherited in accordance with their castes. This caste mentality did not allow them to transform their caste into class. Consequently, we witness a strange phenomenon emerging in Indian society, which is a fusion of caste and class.

With the process of colonization, the modernity was introduced in Indian society, which questioned and challenged the traditional and inhuman Brahminical values which were embedded in the institution like family. In order to adopt a progressive outlook, Brahmins were the first to appropriate the modernity and looked into their problems regarding the child marriage, women education and widowhood. Because the above-mentioned problems were identified by the nationalist reformers and they were well aware about the mal practices taking place in their castes. Thus, they shouldered the responsibility of eliminating the evils embedded in their caste but broadly speaking they did not go beyond their caste. They treated separately the problems of women in their caste independent of the caste system and not as a product of it. According to Umesh Bagade the progressive status of women were considered as a hallmark of the developed and progressive society just like the western class society. Therefore, the Indian nationalists demonstrated this progressive approach in the domain of women's problems. When the nationalist reformers raised the women's issues, they did not talk about women of all castes. Their approach was not all-inclusive. We notice their palpable silence regarding the women's problems in *Shudras* and *Ati-Shudras*.

Santosh Pandhari Suradkar

Center for Historical Studies
Jawaharlal Nehru University

NOTES

1 Gail Omvedt, *Cultural Revolt In A Colonial Society, The Non-Brahmin Movement in Western In India 1873-1930*, Scientist Socialist Education Trust, Bombay, 1976, p. 36.

2 K.M.Pannikar, 'Caste and Democracy', Critical quest

3 Manohar Kadam, *Narayan Meghaji Lokhande*, Akshar Prakashan, Mumbai. 1996. P.30.

4 Anne Showstack Sasson, *Gramsci's Politics*, Hutchinson, London, 1987, pp. 111. For detail see Antonio Gramsci, Selection from Prison Notebooks, Orient BlackSwan, New Delhi, 2009.

5 Bernard S. Cohen, *Structure and Change in Indian Society*, Aldine Publishing Company / Chicago, 1968. p. 6.

6 Nalini Pandit, *Maharashtra's Rashtrawadacha Vikas*, Mumbai, 1955, p.37.

7 Bernard S. Cohen, *Structure and Change in Indian Society*, Aldine Publishing Company / Chicago, 1968. p.7.

8 Umesh Bagade, *Phule-Ambedkarancha Rashtrawad*, Krantijoti Sawitribai Phule Prakashan, 2002, p.4.

- 9 Umesh Bagade, *Maharashtratil Prabhodhan Aani Varga Jati Prabhutva*, Sugava Prakashan, Pune, 2007, p.41.
- 10 Rosalind O'Hanlon, *Caste conflict and ideology*, Orient Longman, Cambridge University Press, p.1.
- 11 Y D Phadke (Ed), *Mahatma Phule Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskriti Mandal, Mumbai.2006. p.205.
- 12 N R Phatak, *Mahadev Govind Ranade*, Mumbai, 1924, p.92.
- 13 Yashwant Suman, *Maharashtratil Jatisanstha Vishayak Vichar*, Pratima Prakashan, Pune, 1988. p.13.
- 14 G B Sardar, *Ranade Pranit Samajik Sudharnechi Tatvamimansa*, Published by Pune University, Pune, 1973, p.85.
- 15 This definition has taken from the Oxford University dictionary of politics.
- 16 Hari Narke (Ed), *Mahatma Phule Gaurao Granth*, Dr. Babasaheb Ambedkar, Mahatma Phule Aani Rajashri Shahu Charitra Sadhane Prakashan Samiti, Mumbai, p. 252.
- 17 *Ibid*, p. 252.
- 18 *Ibid*, p. 251.
- 19 Nalini Pandit, *Maharashtratil Rashtrwadacha Vikas*, Mumbai, 1955, p.24.
- 20 *Ibid*, 1955, p.18.
- 21 G B Sardar, *Ranade Pranit Samajik Sudharnechi Tatvamimansa*, Published by Pune University, Pune, 1973, p.100.
- 22 *Ibid*, p.73.
- 23 Nalini Pandit, *Maharashtratil Rashtrwadacha Vikas*, Mumbai, 1955, p.41.
- 24 *Ibid*, 1955, p.49.
- 25 Mahadeva Govind Ranade, *Religious And Social Reform-A Collection of Essays And Speeches*, Compiled by Kolasker M B, Bombay, 1902, p.103.
- 26 Nalini Pandit, *Maharashtratil Rashtrwadacha Vikas*, Mumbai, 1955, p.81.
- 27 Bal Gangadhar Tilak, *Rashtriyatvachi Kalpana*, 23 April 1901, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.504.
- 28 Nalini Pandit, *Maharashtratil Rashtrwadacha Vikas*, Mumbai, 1955, p.91.
- 29 R G Bhandarkar, *Collected Works of Sir R. G. Bhandarkar*, 4 Vols, Ed by The Late Narayan Bapuji Utgikar, Bhandarkar Oriental Research Institute, Pune , 1928-1933. p.527.
- 30 Umesh Bagade, *Phule Ambedkarancha Rashtrawad, Krantijoti Savitribai Phule Prakashan*, Nashik, 2002, p.1.
- 31 G B Sardar, *Ranade Pranit Samajik Sudharnechi Tatvamimansa*, Published by Pune University, Pune, 1973, p.74-75.
- 32 R G Bhandarkar, *Collected Works of Sir R. G. Bhandarkar*, 4 Vols, Ed by The Late Narayan Bapuji Utgikar, Bhandarkar Oriental Research Institute, Pune , 1928-1933. p.490.
- 33 *Ibid* . p.515.
- 34 *Ibid* . p.524.
- 35 Nalini Pandit, *Maharashtratil Rashtrwadacha Vikas*, Mumbai, 1955, p.58.
- 36 B G Tilak, *Samajik Sudharneche Sarg-2*, 16 May 1893, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.142.
- 37 Y D Phadke (Ed), *Mahatma Phoole Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskriti Mandal, Mumbai.2006. p.401.
- 38 B G Tilak, *Samajik Sudharna Aani Rashtriy Unnati*, Lokmanya B G Tilak, 5 May 1903, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.157-58.
- 39 *Ibid*, p.159.
- 40 Narher Phatak, *Mahadevo Govind Ranade Yanche Charitra*, Mumbai, 1924, p. 369.
- 41 B G Tilak, *Rashtriyatvachi Kalpana*, Lokmanya B G Tilak, 23 April 1901, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.507.
- 42 *Ibid* , p.507.
- 43 *Ibid*, p.508.
- 44 Nalini Pandit, *Maharashtratil Rashtrwadacha Vikas*, Mumbai, 1955, p.55.
- 45 B G Tilak, *Jatibhade*, Lokmanya B G Tilak, 16 may 1893, Samagra Lokmanya Tilak [SLT] vol-5,
- 46 Kesari Prakashan, 1976, p.117.
- 47 Yashwant Suman, *Maharashtratil Jatisanstha Vishayak Vichar*, Pratima Prakashan, Pune, 1988. p.296.
- 48 Y D Phadke (Ed), *Mahatma Phoole Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskriti Mandal, Mumbai.2006. p.523.
- 49 P G Patil, (translated by), *Collected Work of Mahatma Phule vol-2 Selection*, Government of Maharashtra Bombay. 1991. P.26-27.
- 50 Hari Narke (Ed), *Mahatma Phule Gourao Granth*, Dr. Babasaheb Ambedkar, Mahatma Phule Aani Rajashri Shahu Charitra Sadhane Prakashan Samity, Mumbai, p. 201.

- 51 Y D Phadke (ed), *Mahatma Phule Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskrity Mandal, Mumbai.2006. p.356.
- 52 *Ibid*, p.140.
- 53 Umesh Bagade, *Phule-Ambedkarancha Rashtrawad*, Krantijoti Sawitribai Phule Prakashan, 2002, p.31.
- 54 Y D Phadke (Ed), *Mahatma Phule Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskrity Mandal, Mumbai.2006. p.766.
- 55 *Ibid*, p.401.
- 56 G B Sardar, *Ranade Pranit Samajik Sudharnechi Tatvamimansa*, Published by Pune University, Pune, 1973, p.99.
- 57 G B Sardar, *Ranade Pranit Samajik Sudharnechi Tatvamimansa*, published by Pune University, Pune, 1973, p.101.
- 58 *Ibid*, p.101.
- 59 *Ibid*, p.105.
- 60 *Ibid*, p.105.
- 61 Hari Narke (Ed), *Mahatma Phule Gourao Granth*, Dr. Babahsaheb Ambedkar, Mahatma Phule Aani Rajashri Shahu Charitra Sadhane Prkashan Samity, Mumbai, p. 255.
- 62 B G Tilak, *Brahman Aani Tyanchi Vidya-4*, Lokmanya B G Tilak, 7 July 1896, Samagra Lokmanya Tilak [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.669.
- 63 Bhandarkar, R. G., *Collected Works of Sir R. G. Bandarkar, 4 Vols*, Ed by The Late Narayan Babuji Utgikar, Bhandarkar Oriental Research Institute, Pune , 1928-1933, p.479.
- 64 Y D Phadke (ed), *Mahatma Phule Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskrity Mandal, Mumbai.2006. p.244.
- 65 P G Patil, (translated by), *Collected Work of Mahatma Phule vol-2 Selections*, Government of Maharashtra Bombay. 1991. P.49.
- 66 B G Tilak, *Nyaymurti Ranade Yanche Apurva Yuktichapalya-1*, Lokmanya B G Tilak, 16 may 1893, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.85.
- 67 B G Tilak, *Gelya Natalatil Band*, Lokmanya B G Tilak, 10 Jan 1905, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.174.
- 68 B G Tilak, *Female Highschoolatil Shikshan-2*, Lokmanya B G Tilak, 4 Oct 1887, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.215.
- 69 B G Tilak, *Female Highschoolatil Shikshan-3*, Lokmanya B G Tilak, 11 Oct 1887, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.220.
- 70 B G Tilak, *Female Highschoolatil Shikshan-2*, Lokmanya B G Tilak, 4 Oct 1887, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.215-16.
- 71 Y D Phadke (Ed), *Mahatma Phule Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskrity Mandal, Mumbai.2006. p.449.
- 72 Umesh Bagade, *Maharashtraatil Prabhodhan Aani Varga Jati Prabhutva*, Sugava Prakashan, Pune, 2007, p.321.
- 73 Y D Phadke (Ed), *Mahatma Phule Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskrity Mandal, Mumbai.2006. p.465.
- 74 R G Bhandarkar, *Collected Works of Sir R. G. Bandarkar, 4 Vols*, Ed by The Late Narayan Babuji Utgikar, Bhandarkar Oriental Research Institute, Pune , 1928-1933, p.488.
- 75 Rajendra Vora [ed], *Adhunika Ani Parampara*, Pratima Prakashan, Pune.2000, p.271.
- 76 B G Tilak, *Pandita Baiche Panditya*, Lokmanya B G Tilak, 12 Jan 1904, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.494.
- 77 Rajendra Vora [ed], *Adhunika Ani Parampara*, Pratima Prakashan, Pune.2000, p.271.
- 78 Ranade Mahadeva Govind, *Religious and Social Reform-A Collection of Essays and Speeches*, Compiled by Kolasker M B, Bombay, 1902, p.30-31.
- 79 Umesh Bagade, *Phule Ambedkarancha Rashtrawad*, Krantijoti Savitribai Phule Prakashan' , Nashik, 2002, p.277.
- 80 Ranade Mahadeva Govind, *Religious and Social Reform-A Collection of Essays and Speeches*, Compiled by Kolasker M B, Bombay, 1902, p.99.
- 81 Umesh Bagade, *Phule Ambedkarancha Rashtrawad*, Krantijoti Savitribai Phule Prakashan' , Nashik, 2002, p.280.
- 82 Ranade Mahadeva Govind, *Religious and Social Reform-A Collection of Essays and Speeches*, Compiled by Kolasker M B, Bombay, 1902, p.52.
- 83 *Ibid*, p.99.
- 84 B G Tilak, *Dattakachi Aavashakta-5*, Lokmanya B G Tilak, 16 may 1893, [SLT] vol-5, Kesari Prakashan, 1976, p.55.
- 85 Natu, Deshpande, *Agarkar Vangmaya vol-1*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskrity Mandal, Mumbai, 1999, p.10
- 86 Y D Phadke (ed), *Mahatma Phule Samgra Vangamaya*, Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskrity Mandal, Mumbai.2006. p.330.
- 87 Bagade Umesh, *Maharashtraatil Prabhodhan Aani Varga Jati Prabhutva*, Sugava Prakashan, Pune, 2007, p.225.
- 88 Ranade Mahadeva Govind, *Religious and Social Reform-A Collection of Essays and Speeches*, Compiled by Kolasker M B, Bombay, 1902, p.26.
- 89 *Ibid*, p.168.

90 Bhandarkar, R. G., *Collected Works of Sir R. G. Bhandarkar, 4 Vols*, Ed by The Late Narayan Bapuji Utgikar, Bhandarkar Oriental Research Institute, Pune , 1928-1933. p.512.

91 Yashwant Suman, *Maharashtratil Jatisanstha Vishayak Vichar*, Pratima Prakashan, Pune, 1988, p.11.

92 *Ibid.* p.12.

References

Primary Sources :

Agarkar Gopal Ganesh, Gopal Ganesh Agarkar Samagra Vangmaya, 3Vols marjya Sahitya Ani Sanskriti Mandal, Mumbai.1985

Bhalekar Kurshnarao, *Krushnarao Bhalekar Samagra Vangmaya*, Mahatma Phule Samta Pratishthan, Pune.

Bhandarkar, R.G. *Collected works of Sir R.G. Bhandkar, 4 vols*. Bhandarkar Oriental Research Institute, Pune, 1928-1933.

Jambhekar, G.G., (edited and compiled), *Memoirs and Writings of Acharya Balshashtri Jambhekar (1812-1846)*, Vol. 1 to 3, Centenary Memorial Volumes I-IV, Poona, 1950.

Keera, Dhananjaya and Malashe, Phadke, Y, D Phadke (ed), *Mahatma Phule Samagra Vangmaya*, 6th Revised ed., Maharashtra Jajya Ani Sanskriti Maqndal, Mumbai, 2006.

Padmanji, Baba., *Yamunaparyatan*, Nirnaya Sagar Chhapkhana, 1882.

Pandoba, Gopalji, *Jatibhed Viveksar*, Mumbai, 1884.

Patil Mukundrao Ganpat, *Mukundrao Patil Samagra Vangmaya*, Maharashtra Rajya Aani Sanskruti Mandal, Mumbai, 1990.

Patil Mukundrao, Ganpat, *Hindu Ani Brahmhan*, Shri Shankar Chhapkhana, 1914.

Ranade Ramabai, *The Miscellaneous Writings of the Late Hon'ble Mr. Justice M.G Ranade*, (Published by Mrs. Ramabai Ranade), The Manoranjan Press, Bombay 1915.

Ranade, Ramabai, Nya. M G Ranade *Hyanchi Dharmapar Vakhane*, Nirnay Sagar Press, Mumbai, 1902.

Shinde Tarabai., *Stri Purush Tulna*, Sumedha Prakashan,Pune, 2004.

Subodh Patrika, 1873 -1895 (Several issues are missing.)

Tilak Bal Gangadhar, *Letters of Lokmanya Tilak*, (M.D. Vidhwans Ed.) Kesari Prakashan, Pune, 1st ed., 1966.

Tilak Bal Gangadhar, *Samagra Lokmanya Tilak*, Kesari Prakashan, 1976.

Tilak Bal Gangadhar., *Lokmanya Tilakanche Kesaritiil Lekh*, Vol. 1-4, Kesari-Mahratta Sanstha, Pune, 1930.

Vaidya, D G, *Prarthana Samajacha Iihas*, Prarthana Samaj, Mumbai, 1927.

Vaidya, D G, *Prarthana Sangeet*, 1924

Secondary Sources

Bagade Umesh, *Phule Ambedkarancha Rashtrawad*, Krantijoti Sawatribai Phule Prakashan, 1998.

Bagade, Umesh, *Maharashtratil Prabodhan Ani Vargajatiprabhutve*, Sugava Prakashan, 2007.

Bapat, Sadashiv Vinayak., (Comp), *Lokmanya Tilak Yanchaya Athwani va Akhyayeeeka*, Vol. 1 &2, 2nd ed., Jagadhitechhu Press, Pune, 1928.

Ellen E.McDonald, *English education and social reform in late 19 th century Bombay*. A case study in the transmission of a cultural Ideal. The journal of Asian studies.Vol 25, no 3, [May 1966] pp.453-470.

Gore, M.S., *Non-Brahmhan Movement In Maharashtra*, Segment Book Distributors, 1889.

Inden Ronald, *Orientalist Constructions of India*, Modern Asian Studies,Vol 20,no 3,[1986],pp401-4

Joshi Mahesh, *Satyashodhak Samajacha Iihas* Maharashtra Rajya Sahitya Aani Sanskruti Mandal, 2002.

- Kadam Manohar, Narayan Meghaji Lokhande, Akshar Prakashan, 1996.
- Keer Dhananjay., *Mahatma Jotirao Phule, Father of Our Social Revolution*, Popular Prakashan, Bombay, 1964.
- Kumbhar, Nagorao, *Gopal Ganesh Agarkar : Vichardarshan*, Prabodhan Prakashan, 1995.
- Narke Hari [edited], *Mahatma Phule Gouraou Grantha*, Published by Maharashtra Shashan, 2006.
- Narke Hari, *Shodhachya Navya Wata*, Published by Pradhan Sachiv, Ucha Va Tantra Shikshan Vibhag, Maharashtra Shashan, 2006.
- O'Hanlon, Rosalind, *Caste, Conarailict and Ideology: Mahatma Jotirao Phule and Low Caste Protest in Nineteenth Century Western India*, Cambridge University Press, London, 1985.
- Omvedt, Gail. *Cultural Revolt in A colonial Society. The NonBrahmin Movement in Western India 1873-1930*, Scientific Socialist Education Trust, Bombay, 1976.
- Patil Sharad, *Brahamani Sahityache Sounderya Shastra*, Sugava Prakashan, Pune, 1988
- Phatak Narhar Raghunath, *Mahadvea Govind Ranade Yanche Charitra*, 1924.
- Pradhan, G.P., *Gopal Ganesh Agarkar, Rationalists of Maharashtra*, Indian renaissance Institute, Calcutta, 1962.
- Pradhan G P, *Lokamanya Tilak*, National Book trust, India, 1994
- Sardar, G.B., *Dharma Ani Samaj Parivartan*, Magova Prakashan, 1982.
- Sardar, G.B., *Maharashtrache Upekshil Mankari*, Sunanda Prakashan, Pune 2.
- Sardar, G.B., *Prabodhanatil Paulkhuna*, 1978.
- Sardar, G.B., *Ranadepraneet Samajik Sudharnechi Tatvamimansa*, Pune Vidyapitha, Pune 7.
- Suman, Yashwant, *Maharashtraatil Jatisansthavishayak Vichar*, Pratima Prakashan, Pune 30, 1988.
- Vaidya, D G, *Subhod Patrica 1873-1933*, Prarthana Mandir, Mumbai, 1 Varde, Dinkar Sakharam., Samajik Sudharana ani Agarkar Manoranjan, July 1916
- Vhora, Rajedra., *Adhunikta Ani Parampara*, Pratima Prakashan, Pune.2000.
- Wolpert, S.A., *Tilak and Gokhale: Revolution and Reform in the Making of Modern India*, University of California Press, Los Angeles, 1962

Actualité, urgence et travail collectif dans l'émergence d'un nouveau champ du savoir au Mozambique : le cas du Centre des Etudes Africaines (1976-1986)*

Carlos Fernandes

Abstract

Building research in post colonial Mozambique (1976-1986)

This paper is about a Research Report. It intends to discuss the emergence of a new research field in the post-colonial Mozambique, through the analysis of one single book (Zimbabwe - The Rhodesian Question) produced by the Centro de Estudos Africanos (CEA) of Eduardo Mondlane University, in 1976. Even though this book was not a major piece of research produced by the CEA, it changed the research dynamics of the CEA by introducing three novelties : (1) a focus on the 'actual' (while taking account of its historical roots) rather than on history as such ; (2) a switch from individual-based towards predominantly team-based research; and (3) the introduction of a sense of urgency in research – 'finding out fast' – to respond to immediate concerns. This latter aspect also means that the time for doing research is restricted and that research output has to be subjected to clear deadlines.

Résumé

Cette contribution étudie un rapport de recherche. Elle met en valeur l'émergence d'un nouveau champ de recherche au Mozambique au lendemain de l'acquisition de l'indépendance, à travers l'analyse d'une œuvre (Zimbabwe - La question de la Rhodésie) produite par le Centre d'Etudes Africaines (CEA) de l'Université Eduardo Mondlane, en 1976. Même si cet ouvrage n'est pas une pièce majeure de la recherche produite par le CEA, il a changé la dynamique de la recherche du CEA en introduisant trois nouveautés : (1) l'accent sur («l'actuel») (tout en tenant compte de ses racines historiques) plutôt que la focalisation sur les seuls faits historiques ; (2) le passage d'une recherche individuelle vers la recherche en équipe, et (3) l'introduction de la notion d'urgence dans la recherche - («chercher vite») - pour répondre aux préoccupations immédiates. Ce dernier aspect implique que le temps pour mener la recherche est limité et que la production est soumise à des délais précis.

Cet article se propose de discuter l'émergence d'un nouveau champ de recherche au Mozambique indépendant en particulier au Centre

d'Études Africaines (CEA) de l'Université Eduardo Mondlane, à partir d'un Rapport de Recherche intitulé, *Zimbabwe - la Question Rhodésienne*, produit collectivement par les chercheurs du CEA en octobre 1976. L'analyse fut menée dans un contexte historique spécifique : la période pendant laquelle le Frelimo (Front de Libération du Mozambique) se transforma en parti marxiste-léniniste pour construire une société socialiste au Mozambique (1977-1984). A la suite la signature des *Accords de Nkomati* en 1984, le Mozambique se lança dans des réformes politiques et économiques. A cause d'une grave crise causée par la persistance de la guerre civile et par une gestion économique déficiente, le gouvernement mozambicain commença graduellement à abandonner son ambitieux projet de construction d'une société socialiste, pour adopter (après son adhésion aux institutions de *Bretton Woods*), un programme de réformes inspirées pour les principes de l'économie de marché.

Quand il est question de la principale contribution du CEA au développement de la recherche dans les Sciences Sociales au Mozambique, les chercheurs affiliés à cette institution ne font guère référence à *La Question Rhodésienne*. Ils tendent plutôt à privilégier les œuvres comme *Mineiro Moçambicano* et *Curso de Pós-graduação em Desenvolvimento*, les deux sous la direction de Ruth First, comme *ex libris* du Centre¹. Bien que ces deux projets aient joué un rôle fondamental dans le renforcement du champ de la recherche dans les Sciences Sociales au moment de l'indépendance, cette contribution, néanmoins, argue que la recherche sur *La Question Rhodésienne* transforma radicalement la recherche en Sciences Sociales au Mozambique.

1. La genèse de l'enseignement supérieur et de la recherche au Mozambique

Il est difficile d'évoquer l'histoire de la recherche dans les Sciences Sociales au Mozambique au lendemain de l'Indépendance sans prendre en considération son passé colonial, période pendant laquelle furent mises sur pied les premières institutions d'enseignement et de recherche. Avec la décolonisation, le Frelimo hérita d'une structure sociale et économique distordue et extrêmement sous-développée. Le pouvoir colonial portugais ne disposait pas de moyens suffisants pour promouvoir le développement économique de ses colonies. De cette situation, par exemple, s'explique l'immigration des Mozambicains vers les mines de l'Afrique du Sud, dont les ressources rapatriées vont devenir un des principaux vecteurs du développement économique de leur pays d'origine. D'autre part, les structures scolaires étaient aussi très faibles pour faire face aux besoins du développement au moment de l'indépendance.

Selon Teresa Cruz e Silva, la naissance de l'enseignement supérieur au Mozambique date de 1962 quand les *Études Générales Mozambicaines* (EGUM) furent créées par le gouvernement colonial portugais, en réponse soit aux critiques des mouvements nationalistes de ses ex-colonies, soit encore du fait de la nouvelle position du Portugal dans ses relations avec

les territoires africains sous son autorité². Le Portugal prétendait montrer aux Mozambicains et au monde en général, qu'il avait pour souci le développement de l'éducation dans ses colonies. Une telle stratégie avait pour but autant la légitimation que la reproduction de sa domination coloniale. A la fin des années 60, les EGUM furent transformées en Université de Lourenço Marques. Celle-ci continua de privilégier la population coloniale blanche installée au Mozambique et une élite locale constituée par des Mozambicains noirs assimilés³. Aussi n'est-il pas étonnant de constater qu'au moment de l'indépendance, seulement quarante Mozambicains noirs fréquentaient l'Université⁴. Il n'y avait pas dans le cursus universitaire, tant au Mozambique qu'en métropole, de cursus en Sciences Sociales et Humaines ni de disciplines telles la sociologie, l'anthropologie ou encore les sciences politiques, etc...

Pour les autorités, l'éducation universitaire dans les colonies devait être une réplique de la structure d'enseignement supérieur existant au Portugal. Au Mozambique, les quelques cours dispensés et assimilables aux Sciences Sociales⁵ étaient les Sciences Pédagogiques, la Philosophie Romane, l'Histoire et la Géographie. Ils conduisaient jusqu'au diplôme de licence. Il faut aussi noter les cours de préparation de *Provedores-adjuntos* des classes de 18 et de 11⁶. Ainsi que le fait remarquer Teresa Cruz e Silva⁷, « Il n'y avait pas d'enseignement en Sciences Sociales. Sciences Sociales était une expression, un concept, ou un cours qui, durant la période coloniale, n'était pas bon à entendre. Seulement il nous fut permis de passer la licence ou alors nous étions obligés d'aller au Portugal, du fait de la crainte qu'ils avaient pour tout cours en sciences sociales et du rôle qu'elles pouvaient jouer. Le Droit était absolument interdit, comme l'Anthropologie, il y avait seulement des cours d'Histoire avec le niveau de licence »⁸.

Vu les objectifs qu'ils se proposaient, les cours universitaires étaient pour la plupart orientés vers l'enseignement de la culture et des valeurs portugaises. Comme apport à la formation de l'esprit critique et à la culture de débats entre les élèves, ces cours cherchaient à supporter la *vision de monde* du colonialisme portugais au Mozambique, le Portugal y apparaissait comme le seul pouvoir légitime capable d'élever à la condition de citoyens les *indigènes* vus comme des sauvages⁹. Un tel cursus « naturalisait » la suprématie du Portugal et la prétendue infériorité africaine, en contribuant ainsi à la reproduction des privilèges et de l'hégémonie de la population coloniale blanche.

Dans le domaine de la recherche en Sciences Sociales dans le pays, seul l'Institut de Recherche Scientifique de Mozambique (IICM), était considéré comme la Cathédrale des Sciences Sociales Coloniales¹⁰, l'Université faisait partie de cet Institut où se réalisait toute la recherche scientifique. Une des caractéristiques de l'enseignement supérieur au Portugal fut la nette séparation entre l'enseignement et la recherche. L'Université était perçue comme une simple institution d'enseignement et la recherche se faisait hors de l'Université, en particulier au sein de l'IICM¹¹. Cet Institut établi en 1955, était contrôlé à partir de Lisbonne, par la *Junta de Investigações do Ultramar*. Selon Pachaleque, avec la création des Études Universitaires Générales/Université de Lourenço Marques, l'IICM collaborait

avec l'Université mais les institutions restaient toujours indépendantes les unes des autres. Des chercheurs de l'IICM régissaient des chaires et dispensaient des conférences pour les étudiants de l'Université. Toujours selon Pachaleque, l'objectif principal de l'Institut était la recherche scientifique, technologique, économique et sociologique. Son champ de recherche comprenait les branches des sciences biologiques, des sciences de la terre et les sciences sociales. Durant les années 50, c'était le seul organisme au Mozambique qui se consacrait aux Sciences Humaines et aux Sciences Sociales¹².

L'IICM effectuait des recherches dans le secteur de l'ethno-histoire, de la sociobiologie de la préhistoire, de l'anthropologie, de la géographie humaine et de la linguistique, peu de travaux reflètent un intérêt contemporain pour les réalités sociales et culturelles mozambicaines. Bien entendu quelques exceptions notables émergeaient, telle la chercheuse mozambicaine, docteure en Droit, Maria Leonor Correia de Matos, elle a traduit en portugais en 1957, l'ouvrage de l'anthropologue suisse Henri Junod, *Usages et habitudes des Bantous*. Et plus tard, elle a écrit sur les chefferies des zones Chope. L'anthropologue et Administrateur Colonial, Rita Ferreira, publia une étude sur les Africains de Lourenço Marques. L'IICM effectua aussi une recherche sur les femmes qui commercialisaient les crevettes. Celle-ci démontre qu'au sein de ce petit secteur africain, l'accumulation est possible. A la fin des années 60, ces études commencèrent à être publiées par la *Revista de Ciências Sociais* de l'Institut dans la série *Mémoires de l'IICM*. Parallèlement à ces études ponctuelles sur les réalités contemporaines mozambicaines, l'IICM produisit aussi des résumés, des revues bibliographiques et des traductions d'œuvres en Anthropologie Coloniale.

Selon Pachaleque, l'IICM (section Sciences Humaines) avait seulement trois chercheurs permanents. A cause du nombre insuffisant de chercheurs affiliés à cette institution, les recherches étaient réalisées, pour la plupart, par des collaborateurs de l'Institut, et pour beaucoup, par des personnes qui n'avaient aucune formation en Sciences Sociales. Cette situation reflétait le faible développement des Sciences au Portugal. Ainsi, grâce à ces collaborateurs, l'IICM pouvait surmonter certaines de ses lacunes et disposer de chercheurs disséminés dans plusieurs parties du pays tout en exerçant dans d'autres institutions¹³. Ces collaborateurs de l'IICM étaient souvent des fonctionnaires de l'Administration coloniale, des employés des missions, des explorateurs et des ethnologues, etc... Ils étaient ainsi organiquement liés à l'Administration coloniale, soucieuse de connaître la réalité sociale mozambicaine afin de bien *diriger*¹⁴.

Il n'existait pas encore de vigoureuse tradition de recherche dans les Sciences Sociales, donc des disciplines comme l'Histoire et la Sociologie n'avaient pas encore marqué le champ scientifique portugais, encore moins la connaissance profonde et impartiale de la réalité mozambicaine. Comme l'a fait remarquer Jeanne Penvenne : la conception coloniale portugaise de l'Histoire africaine - ou mieux, le sens distordu de l'expérience historique prêtée aux Africains par les Portugais - avait été largement réservée à l'Anthropologie et à la pseudo-Sociobiologie¹⁵.

L'IICM, comme les Archives Historiques du Mozambique, fut placé en 1975 sous l'autorité directe du Recteur, Fernando Ganhão. Avec l'exode des Portugais suite à l'indépendance, la majorité des chercheurs et du personnel administratif abandonna l'Institut. En 1976, par un décret du Ministère de l'Éducation et de la Culture, ce dernier fut alors intégré dans la structure administrative de l'Université, et son personnel dans le cadre correspondant de cette dernière¹⁶.

Cet institut, constitué de cinq différents centres, couvrait un secteur diversifié de sujets. Le plus grand d'eux fut le CEA. Son objectif initial était de réécrire l'histoire du Mozambique en commençant par la période précoloniale et ses formes d'organisation sociale, et par l'histoire de l'occupation étrangère, l'oppression coloniale et la résistance, toujours sous l'angle des peuples mozambicains comme sujets de cette Histoire. Les quatre restants étaient le Centre d'Écologie, le Centre des Technologies Basiques (TEBARN), le Centre d'Études de la Communication et le Centre de Documentation Scientifique. L'IICM devint ainsi une simple agence d'accueil et chapeauta les cinq centres. Tous les centres avaient pour objectif de travailler de manière intégrée pour le développement du Mozambique¹⁷. Néanmoins, à mesure que les autres centres acquéraient de l'autonomie, l'IICM se désintégra, curieusement sans avoir été officiellement supprimé.

2. Post Indépendance : Tentative de création d'une « Université pour le peuple »

Avec l'indépendance nationale, une des premières mesures prises par le Frelimo fut de supprimer les marques de la présence coloniale portugaise au Mozambique et tout ce qui fondamentalement prétendait servir les intérêts du pouvoir colonial. A l'occasion de l'indépendance en 1975, le Mozambique fut le témoin de l'exode massif d'enseignants universitaires portugais ainsi que d'étudiants. Entre 1975 et 1978, le nombre d'étudiants passa de 2.433 à 740 seulement, et le nombre de professeurs mozambicains se réduisit à moins de 10 personnes¹⁸. Du fait de ce manque d'enseignants universitaires, l'Université des premières années de l'Indépendance improvisa en utilisant les *alunos-monitores* (moniteurs et assistants) qui collaboraient dans l'enseignement et la recherche sous l'autorité directe d'un enseignant.

L'État post colonial du Mozambique hérita ainsi d'une structure d'enseignement et de recherche très fragile et essentiellement tournée vers les intérêts du Portugal. Un enseignement eurocentrique et sans espace pour le débat et le questionnement critique. Comme l'affirme Aasland (1984 : 19) : la séparation entre la recherche et l'enseignement universitaire semble être une caractéristique de la structure universitaire portugaise, une structure conçue pour servir un système politique autoritaire ; et qui ne permet pas l'existence d'espace pour le débat et le questionnement. Une des conséquences a été que les enseignants comme les étudiants à l'Université au Mozambique n'étaient pas familiarisés avec la pratique du questionnement critique et furent essentiellement empiriques.

En janvier 1976, débuta la première année académique de la seule université existante alors. En mai de la même année, l'Université de Lourenço Marques se transforma en Université Eduardo Mondlane, en hommage au premier président du Frelimo. Ce changement marquait symboliquement la tentative du pouvoir politique d'opérer une « rupture complète avec le passé colonial »¹⁹ et d'imposer une nouvelle conception de l'enseignement supérieur : une université populaire au service de la société mozambicaine « en route vers le socialisme ».

L'enseignement des Sciences Sociales, durant les premières années de l'indépendance, ne connut pas de grands changements. Les cours en Sciences Sociales et Humaines dispensés à la Faculté des Lettres furent maintenus pendant une période relativement longue, néanmoins la structure précédente de la Licence d'une durée de trois ans fut reformée dans son contenu pour en ajuster les objectifs et le contenu aux réalités politique, sociale et économique du pays. Ainsi, pour le cas concret de l'enseignement de l'Histoire, furent créées les chaires d' Histoire du Mozambique et de l'Afrique; le cours de Philologie romane modifia ses objectifs et se transforma en enseignement des Lettres Modernes²⁰. Mais Il continuait à offrir les mêmes cours que durant la période coloniale. L'euphorie de l'indépendance prédominait, masquant les lacunes. L'année de 1975 fut, selon les mots du premier président de Mozambique, Samora Machel, l'année où pour la première fois, du Rovuma à Maputo, le peuple mozambicain endossa entièrement la responsabilité de sa destinée historique²¹.

Le Frelimo manifestait un important intérêt politique à transformer radicalement l'Université et les contenus de l'enseignement qui y était dispensé. L'enseignement de l'Histoire avait désormais une place particulièrement importante. C'était d'abord l'histoire de l'oppression coloniale sous ses différentes formes mais aussi l'histoire de la résistance africaine au colonialisme. Puis elle se développa en une discipline qui réaffirmait l'expérience historique du sujet africain pour faire pièce à l'historiographie coloniale, en restaurant les valeurs culturelles et la dignité africaine tout en participant aux aspirations du Frelimo de construire la nation mozambicaine. Aussitôt après l'acquisition de l'indépendance nationale, la production d'une *Histoire du Mozambique* commença à se planifier et des années plus tard, le Département d'Histoire de l'Université Eduardo Mondlane concrétisa le projet.

Fernando Ganhão, premier Recteur de l'Indépendance et membre éminent du Frelimo, dans une entrevue en janvier de 1975, définit certains des objectifs principaux de l'Université de la sorte : « transformer l'Université de Lourenço Marques, depuis toujours au service de pouvoir colonial, en institution éducative au service du pouvoir populaire, exige sa direction par l'avant-garde organisée du peuple - le Frelimo - et la participation de tous les éléments dans sa gestion selon les principes de la démocratie populaire et l'identification de tous les universitaires favorables à la cause populaire (...) l'intégration des étudiants dans le processus révolutionnaire de l'élimination des classes sociales se fera avec la même attitude qui nous a permis de gagner la guerre, nous allons chercher à la réaliser dans la paix, inspirés par la même expérience »²².

Cette conception de la mission de l'Université, des scientifiques et des chercheurs, fait partie, en paraphrasant Michel Foucault, du « régime de vérité²³ » que le Frelimo prétendait établir dans la société mozambicaine. Il était demandé à la nouvelle université de s'armer de la « théorie du changement social ... » qui permettrait de modifier les conditions sociales héritées du colonialisme portugais ; ainsi que de se défaire de sa dépendance à l'égard du système capitaliste sud-africain. La théorie du changement social proposée par le pouvoir entre en conflit avec la « théorie de l'ordre social », considérée comme « une des théories les plus réactionnaires de la science sociale bourgeoise. »²⁴

Pour les dirigeants du Frelimo, la genèse de la théorie sociale ne devrait pas être exclusivement cantonnée à l'étude des écrits et à la salle de cours mais s'étendre aussi à la « pratique et aux luttes sociales ». L'Université, dans l'optique du pouvoir, devrait être tournée vers la production d'intellectuels déterminés à s'engager dans le processus pratique de la transformation sociale. Dans le cas du Mozambique, ceux-ci devraient être capables de construire et de consolider, dans l'alliance avec les autres classes et groupes sociaux, les bases d'une société socialiste.²⁵

La réalité sur le terrain, au lendemain de l'indépendance, montre un autre scénario éloigné des aspirations ardentes de l'« utopie freliminienne » : inadéquation des programmes de l'Université, rareté de chercheurs, inexistence de travaux de recherche qui abordaient le Mozambique contemporain et les défis du développement socialiste. Durant cette phase « révolutionnaire », apparut donc l'urgence pour le Mozambique de développer les Sciences Sociales afin de colmater le vide laissé par l'héritage colonial portugais.

Une grande pression pesait sur les chercheurs en sciences sociales et en sciences humaines. Ceux-ci devaient convaincre des bénéficiaires sociaux et économiques de leurs travaux scientifiques. La recherche devait se mettre au service de la transformation des conditions sociales de Mozambique. Était ainsi privilégié le paradigme des Sciences Sociales Appliquées, ce qui signifiait une étroite liaison avec les décideurs politiques.

3. La naissance du CEA

L'exode des enseignants et des chercheurs portugais entraîna une quasi paralysie de la seule université existant dans le pays. Selon Fernando Ganhão : « ...comme il n'y avait pas de Mozambicains pour les remplacer, nous nous sommes alors adressés aux pays socialistes avec l'intention de trouver des personnes pour combler ces lacunes. Le premier de ceux-ci fut la Pologne où j'étais en train de faire mon Doctorat. Néanmoins, j'étais conscient de leurs limites en Sciences Sociales. Il ne fallait pas reproduire ces modèles ici au Mozambique ; nous avons porté alors notre attention sur l'Université de Dar Es Salaam où j'ai trouvé au sein du Centre des Études pour le Développement, quelques chercheurs parmi lesquels Marc Wuyts auquel j'ai demandé de travailler avec nous pour créer un secteur d'enseignement dans les Sciences Sociales ici au sein de l'UEM »²⁶.

L'idée initiale du Recteur Fernando Ganhão n'était pas à proprement parler de créer un centre de recherche, mais d'introduire dans la nouvelle université des cours en Sciences Sociales et des disciplines comme la Sociologie, l'Anthropologie, l'Économie etc... Mais comme cette idée ne s'est pas concrétisée, le recteur de l'UEM réfléchit sur la nécessité de créer un pôle de recherche en Histoire dont pourraient bénéficier les quelques jeunes étudiants mozambicains qui ont obtenu leur licence en Histoire. Par la suite, ces derniers pourraient aider à promouvoir la recherche dans le même secteur.

Selon Ganhão, « J'ai parlé avec plusieurs personnes dont Aquino de Bragança, journaliste à *Afrique-Asie* et j'ai contacté mes étudiants en Histoire. J'étais alors enseignant d'Histoire. J'ai invité quelques étudiants, parmi lesquels Luís de Brito, Carlos Serra, Teresa Cruz et Silva, Isabel Casimiro et d'autres dont je ne me rappelle plus²⁹. Ce fut l'occasion de rendre hommage au Centre d'Études Africaines, créé en 1949 à Lisbonne par Amílcar Cabral, Augustinho Neto, Marcelino dos Santos et d'autres qui étaient alors en exil (...) Ce centre n'a pas eu une longue existence au Portugal, mais l'idée était de lui rendre un hommage. »

Le projet de la constitution au sein de l'Université d'un Centre de recherche en Sciences Sociales focalisé sur les études africaines, n'a pas été délibéré. Cette idée apparut graduellement à mesure que les contextes local et international (le CEA abritait déjà des chercheurs comme Aquino de Bragança et Ruth First) imposèrent cette nécessité historique. La création du CEA fut ainsi liée à un contexte global de la renaissance des Sciences Sociales dans les États postcoloniaux qui cherchaient à donner une nouvelle direction à l'enseignement et à la recherche. Celles-ci étaient appelées à jouer un rôle positif dans l'émancipation et la justice sociale, sur fond de bipolarisation du monde due à la guerre froide, de la propagation des théories marxistes en Occident et de la révolution estudiantine de Mai 68 à Paris.

Le CEA émergea aussi dans un contexte local de résurrection de la nouvelle université sous la direction du Frelimo. Il cherchait, à la suite de l'exode des enseignants et des étudiants, à changer radicalement la face de l'Université en promouvant la recherche dans les Sciences Sociales. La discipline historique eut un rôle central dans la réécriture de la nouvelle histoire du Mozambique, en ayant comme point de départ l'expérience de la lutte de libération nationale contre le pouvoir colonial portugais et la construction de la nouvelle nation mozambicaine « en route vers le socialisme ». Le contexte régional joua aussi un rôle important dans la mesure où étaient liées recherches et luttes de libération de l'ANC, du Zimbabwe et de la Namibie contre le système capitaliste de l'*apartheid* en Afrique du Sud.

Le Centre d'Études Africaines (CEA), formellement créé en janvier de 1976, eut comme Directeur : Aquino de Bragança, journaliste de réputation internationale, universitaire, enseignant de l'UEM, conseiller personnel du Président Samora Machel, et dans le contexte mozambicain, « un des hommes les plus écoutés par le pouvoir »²⁸. Durant la première année de son existence, l'équipe des chercheurs fut constituée par une génération

de jeunes historiens mozambicains inscrits en licence d'Histoire à l'Université Eduardo Mondlane : Luís de Brito, Eulália de Brito, Miguel da Cruz, Ana Loforte, Teresa Cruz e Silva, Salomão Nhantumbo, Amélia Muge, Nogueira da Costa, João Morais et Ricardo Teixeira. Ces deux derniers appartenaient à la Section Archéologie. L'historien chercheur mozambicain, António Pacheco rejoignit aussi le Centre qui commença à donner les premiers signes de vie dans la recherche en Sciences Sociales. Le CEA s'était à cette occasion exclusivement consacré à la recherche en histoire coloniale du Mozambique. Il comportait plusieurs sections, chacune représentant une période historique. Les chercheurs comme Luís de Brito, d'Eulália de Brito António Pacheco et le directeur du Centre lui-même constituèrent le Groupe de recherche sur l'Afrique Australe, car Aquino de Bragança avait insisté sur la nécessité d'étudier le Mozambique dans son contexte régional. Nogueira da Costa et Miguel Da Cruz mirent sur pied le Groupe de l'Histoire du XIXème siècle; Anne Loforte, Salomão Nhantumbo et Amélia Muge formèrent le Groupe de l'Anthropologie et le reste, étudiants comme chercheurs, demeurèrent en Archéologie. Ces secteurs de recherche du CEA s'étaient plus consacrés à la documentation qu'à la recherche sur le terrain à l'intérieur des communautés.

Pendant la période de la mise sur pied de la structure initiale du Centre et lors de sa première année de fonctionnement, tous leurs chercheurs étaient Mozambicains. Graduellement des chercheurs étrangers les rejoignirent tels Kurt Mandorin, Barry Munslow, Marc Wuyts et David Wield, qui menaient des recherches sur l'histoire du nouveau Mozambique « en route vers le socialisme ». Certaines de ces personnes avaient été initialement recrutées pour enseigner en Sciences Sociales, suivant les directives du Recteur Ganhão. Néanmoins, comme ce projet ne s'est pas matérialisé, ces chercheurs furent graduellement intégrés dans le CEA comme collaborateurs.

Selon Marc Wuyts, économiste belge et chercheur du CEA, cette phase importante du CEA fut d'une grande valeur instructive pour les chercheurs étrangers qui arrivaient avec une connaissance limitée sur l'histoire du Mozambique. Selon Wuyts, « ici j'ai beaucoup appris sur le Mozambique, en assistant aux séminaires, aux présentations de travaux par les jeunes chercheurs et par plusieurs autres chercheurs (Historiens, Archéologues, Anthropologues) - parmi lesquels des chercheurs français célèbres qui travaillaient sur l'Afrique²⁹. »

4. La Question Rhodésienne - Le contexte social de sa production

Le Directeur du Centre, Aquino de Bragança, intellectuel engagé dans les luttes pour la justice sociale et l'émancipation des peuples opprimés, considéré par beaucoup comme le « nomade de la lutte anticolonialiste³⁰ », mit l'accent sur la nécessité pour le CEA, d'étudier le Mozambique dans le contexte de l'Afrique Australe. Aquino de Bragança était profondément engagé dans le processus de la décolonisation du Zimbabwe comme Conseiller personnel du Président Samora Machel, ce qui lui permit de s'impliquer dans de multiples discussions avec des éléments du ZANU (PF)³¹

de Robert Mugabe. Celui-ci, en février 1980, venait de gagner les élections au Zimbabwe nouvellement indépendant.

Le soutien du Mozambique à la cause de l'indépendance du Zimbabwe date des premières années des luttes de libération, durant les années 60 et 70, quand le Frelimo et le ZANU avaient constitué des mouvements insurrectionnels contre l'oppression coloniale. Cet appui s'explique d'une part, par le fait que ces deux pays partagent la même frontière, et d'autre part parce que le gouvernement de la Rhodésie et les autorités coloniales portugaises avaient investi de considérables énergies dans la coopération militaire contre ces mouvements insurrectionnels.

En mars 1976, le Mozambique ferma ses frontières avec la Rhodésie (l'actuel Zimbabwe), coupant ainsi le commerce et imposant des sanctions au gouvernement de la minorité blanche mené par Ian Smith. Cette attitude, selon Young (1990) et Hall (1990), a fait que les Rhodésiens virent comme représailles la nécessité urgente de créer un groupe insurgé sur le territoire mozambicain, en ayant comme mode principal d'action, le sabotage, pour nuire à l'économie du pays. Ainsi fut constituée en 1976 la *Résistance Nationale du Mozambique*³² (RENAMO)³³. Des attaques sur le territoire mozambicain eurent lieu une année après l'indépendance nationale en février 1976, d'abord dans les provinces de Tete, de Manique, dans le centre de Mozambique et plus tard à Gaza. Le pays, une année s'être défait du colonialisme portugais, connut des moments de crise économique et sociale aggravée par des sabotages militaires venus de l'extérieur. Le *Journal Observations*, publia dans son éditorial de juillet 1976 : « Nous sommes en guerre! Le Mozambique est en guerre contre le gouvernement raciste de la colonie britannique de la Rhodésie du Sud. En guerre contre les exploiters du peuple frère du Zimbabwe, en guerre contre les assassins de notre propre peuple »³⁴.

Le Frelimo sollicite alors le directeur du Centre, Aquino de Bragança afin de réaliser une étude sur la situation socio-économique du Zimbabwe, pour que le gouvernement mozambicain puisse mieux comprendre les tensions et les contradictions qui pourraient émerger dans le processus de négociation de l'indépendance du Zimbabwe. Le CEA réalisa, de cette façon, en octobre 1976, son premier projet collectif³⁵: *Zimbabwe - la question Rhodésienne*. Cette entreprise scientifique du CEA respecte l'ancienne division organique du Centre dans les secteurs de l'histoire coloniale. Elle rassembla tous les chercheurs disponibles dans une même action collective.

Ce fut pendant la préparation de ce projet de recherche collective que l'économiste Marc Wuyts, professeur à la faculté d'économie de l'UEM depuis juillet 1976, reçut l'invitation d'Aquino de Bragança pour intégrer l'équipe de chercheurs de CEA. Pendant le séjour de Marc Wuyts au Mozambique, de juillet 1976 à décembre 1983, il continua à travailler tant au sein du CEA qu'auprès de la faculté d'économie, sa position « officielle » dans l'UEM³⁶.

L'étude produite par le CEA en octobre 1976 avait la prétention de servir de base aux dirigeants du Frelimo comme à ceux des partis nationalistes du Zimbabwe lors des discussions pendant la conférence de Genève³⁷

convoquée par la Grande-Bretagne pour cette même année, et qui visait à l'établissement d'un gouvernement de transition pour le Zimbabwe, ce qui suppose le transfert des pouvoirs du colonisateur britannique au peuple du Zimbabwe.

Selon les chercheurs mêmes du CEA, ce rapport fut la première activité et la première publication collective du Centre depuis sa constitution depuis l'indépendance de Mozambique. Le projet fut élaboré et le rapport collectivement écrit pendant la courte période de trois semaines³⁸. Huit chercheurs du CEA participèrent à cette entreprise, notamment Aquino de Bragança, Maria Eulália Brito, Luís de Brito, Kurt Mandorin Barry Munslow, António Pacheco, David Wield et Marc Wuyts.

La Question Rhodesienne, en utilisant la perspective d'analyse de classe marxiste, cherchait à comprendre le développement des structures économiques de la Rhodésie coloniale et à identifier les différentes classes sociales et les factions de classe qui ont émergé de la base coloniale. Elle prétendait aussi déterminer les probables positions de classe que celles-ci pourraient prendre lors de cette phase de la lutte des classes au Zimbabwe³⁹. Dans ce rapport, les chercheurs de CEA examinèrent les questions cruciales qui se poseraient lors de la transition vers l'indépendance du Zimbabwe, notamment celles de l'importance des investissements étrangers en Rhodésie, la question de la terre, la composition et le caractère de la classe ouvrière et les conséquences sur le programme révolutionnaire. Le rapport contient quelques données sur la petite bourgeoisie africaine et la population coloniale, et essaie d'apporter des éléments pour une réflexion sur leur hétérogénéité et leur apport possible au Zimbabwe indépendant.

5. La genèse d'une nouvelle forme de recherche

Mais le Rapport Final extrait de cette recherche n'est pas une étude en profondeur sur le Zimbabwe, d'une part parce que le matériel bibliographique disponible au Mozambique sur ce secteur était insuffisant et d'autre part, parce qu'aucun des chercheurs n'était spécialiste du Zimbabwe. Néanmoins cette recherche changea radicalement la dynamique de la recherche au sein du Centre en initiant trois innovations :

1. L'enracinement de la recherche dans l'« actualité » sans toutefois cesser de prendre en considération ses racines historiques, mais sans se focaliser sur uniquement les aspects historiques ;
2. Le passage d'une recherche individuelle à une recherche collective et ;
3. L'introduction d'un sens de l'urgence dans la recherche pour répondre à des préoccupations immédiates. Ce dernier point implique que le temps consacré à la recherche proprement dite soit très bref car les résultats devaient être publiés dans des délais très clairs.

Ainsi, avec l'émergence de cette nouvelle pratique scientifique dans le CEA, son ancienne division *épistémique* n'était plus raisonnablement

d'actualité. Le CEA passa alors pour être plus focalisé sur des questions rattachées aux défis contemporains de la reconstruction nationale et de la transformation des conditions sociales. Il initia un type d'approche scientifique avec un caractère plus actuel dominé par l'idée d'urgence. Le CEA se dut, dans le même temps, de faire ressortir que cet accent mis sur l'actualité, n'a pas annulé la préoccupation du Centre de toujours contextualiser *historiquement* toutes ses recherches, en discutant de l'impact de la colonisation sur le Mozambique contemporain. C'est à partir de ce moment, que le CEA abandonna le caractère individuel des travaux de recherche qui, dans bien des cas, étaient marqués par les choix individuels de leurs auteurs, liés⁴⁰ à leurs projets de fin d'étude, pour une « recherche majoritairement collective », sans néanmoins abandonner de manière absolue, la première⁴¹. Les fruits des travaux du CEA apparurent ainsi de plus en plus comme le résultat d'une collaboration d'une équipe. La recherche collective menait à un travail de convergence qui nécessite de créer un consensus sur l'interprétation des faits, mais qui pouvait ne pas refléter l'idée de tous les chercheurs. Même les études signées individuellement furent aussi le fruit de discussions et de débats à l'intérieur du Centre⁴².

Le choix des méthodes collectives de travail était intimement lié à la *vision du monde* marxiste du Frelimo du pouvoir collégial, le *pouvoir est comme les grains de sable qui ne peuvent pas se séparer* ; dans cette optique, l'opposition était considérée comme un « individualisme bourgeois et élitiste ». Comme l'affirma Samora Machel en 1976, dans un discours à l'occasion de la journée mondiale du travailleur, « le savoir et la science possèdent une dimension éminemment et intrinsèquement collective »⁴³. Dans le même esprit, le CEA imposait comme prémices, « le rejet de la division du travail dans la production de la connaissance caractéristique de la bourgeoisie ; ainsi que le rejet du fractionnement, du carriérisme académique et de l'isolement professionnel que cette division de travail produit »⁴⁴.

Le sens de l'urgence dans le travail du CEA est aussi le produit de cet engagement en faveur de la stratégie de développement socialiste au Mozambique et des luttes de libération en Afrique australe. Il fallait analyser les questions prioritaires de l'économie de Mozambique durant la « transition vers le socialisme, » spécialement dans ses relations avec le régime raciste sud-africain. Comme l'a affirmé Ganhão en 1982, lors de la réunion organisée par l'UNESCO sur les problèmes et les priorités des Sciences Sociales en Afrique Australe, « il y a une nécessité urgente d'étudier et de contrôler régulièrement le système sud-africain, de prospecter et de prévoir les développements de son économie, dans la mesure où ils affectent les autres États de la région. Nous devons étudier les questions qui, dans le contexte de SADCC, doivent être abordées, pour que les stratégies spécifiques de développement des économies puissent connaître le succès »⁴⁵.

Dans la préface de l'édition mozambicaine de ce rapport, le CEA souligne cette nouvelle fonction sociale des intellectuels, qui est de soumettre la recherche à l'urgence de l'actualité. Elle affirme que dans le « Mozambique postcolonial : ce travail a été spécifiquement préparé comme un document de base pour la conférence constitutionnelle de Genève sur

le Zimbabwe, réalisée en octobre 1976. Il s'impose comme un document politiquement orienté, qui expose les problèmes fondamentaux et inspire les mentalités pour leur solution... »⁴⁶

En résumé, les trois innovations qui ont émergé, actualité dans la recherche, le collectif et le sens de l'urgence, ont impulsé une nouvelle dynamique à la recherche scientifique du CEA, en stimulant l'apparition d'un nouveau champ de recherche au Mozambique post colonial. Le CEA sous la direction d'Aquino de Bragança et de Ruth First, chercha à développer une *recherche appliquée et politiquement inspirée*, mais toujours avec une vision critique et une dé-dogmatisation du marxisme léninisme du Frelimo. Aquino de Bragança croyait que « la fonction de l'intellectuel était plus d'apporter des solutions que d'interroger⁴⁷. » Telle n'était pas la vision du pouvoir politique. Selon le recteur Ganhão, « l'Université était une structure organisée pour produire des intellectuels qui étaient déterminés à s'engager dans le processus pratique des transformations sociales »⁴⁸. Donc, plus il interrogera, plus il comprendra qu'il faut changer les conditions sociales du Mozambique en « transition vers le socialisme ». Les recherches du CEA ont ainsi cherché à être toujours en harmonie avec les stratégies du développement social et économique du Frelimo et de l'État. Des sujets liés à la socialisation du développement agricole, à l'organisation des villages communaux, au chômage etc, sont devenus des priorités de la recherche, parce qu'ils étaient des priorités politiques de l'État. Il reste néanmoins la question en suspens de savoir à quel moment nous pourrions être en présence d'un mouvement dialectique. En effet les résultats de quelques recherches sur les réalités sociales du Mozambique contemporain, produites par CEA, ne pouvaient-elles pas aussi contribuer à une meilleure définition des politiques du développement socialiste de Mozambique de la part du Frelimo ?

Conclusion

Même si la *Question Rodesienne* ne peut pas être considérée comme la meilleure production scientifique du CEA, étant donné que les chercheurs qui en sont les auteurs n'étaient pas des spécialistes du Zimbabwe, notre contribution montre que ce travail a changé radicalement la dynamique de la recherche du Centre et a permis l'émergence d'un nouveau champ de la recherche au Mozambique. Ce changement est caractérisé par l'introduction de trois innovations : (1) une approche de l'« actuel » (sans néanmoins cesser prendre en considération ses racines historiques), au lieu de se focaliser sur uniquement les faits historiques ; (2) le passage d'une recherche individuelle à une recherche collective ; et (3) l'introduction d'un sens de l'urgence dans la recherche pour répondre à des préoccupations immédiates.

Ce dernier point implique que la durée des recherches est restreinte et que les résultats doivent être soumis dans des délais très clairs. Ainsi naquit, à la suite de la recherche sur *La Question Rhodésienne*, de nouvelles manières de mener la recherche dans les Sciences Sociales au Mozambique indépendant. Elles perdureront jusqu'à la fin de la « phase socialiste »

commencée à la suite du Quatrième Congrès du Frelimo 1984 et culmineront avec le décès d'Aquino de Bragança en 1986.

Carlos Dias Fernandes,
UFBA-POSAFRO, Brasil
UEM, Mozambique

Notes

* Traduit du portugais par Solofo Randrianja

1 Shula Marks historienne sudafricaine dans son hommage à Ruth, assassinée à Maputo, lors de l'inauguration des locaux du CEA, a souligné l'importance du rôle de Ruth First au sein du centre, en considérant comme secondaires des questions, comme les liens entre le Centre, le Frelimo et l'Etat / et comment ils ont eu des répercussions sur tout le travail du CEA, à la fois dans le choix des sujets de recherche mais aussi dans celui des méthodes collectives de travail comme la principale caractéristique de l'ARC. Voir Marks, Shula, *Ruth First. A Tribute*. In *Journal of Southern African Studies*, Vol.10, nr.1, 1983, pp.123-128. Tous les chercheurs du CEA que j'ai interrogés, soulignent la contribution de la *Questão Rodesiana*. La plupart des chercheurs ont mentionné seulement obra *O Mineiro Moçambicano, o Curso de Desenvolvimento, a Oficina de História*, comme les grandes contributions de l'ARC.

2 Cruz e Silva. Instituições de Ensino Superior e Investigação em Ciências Sociais: A herança colonial, a construção de um sistema socialista e os desafios do século XXI, o caso de Moçambique. In *Lusofonia em África – História, Democracia e Integração Africana*. Codesria, 2005, p.33-44.

3 Ibidem.

4 Buendia, Miguel. *Educação Moçambicana – História de um Processo*. Livraria Universidade, UEM, Maputo, 1999, p.268.

5 Si on les compare à d'autres cours tels que ceux en sciences naturelles, agricoles, en Médecine et en génie, les sciences sociales ont peu d'importance au Mozambique à l'époque. Par exemple, en 1969 la population totale d'étudiants en sciences sociales fut de 267, contre 1366 en ce qui concerne celui des étudiants en sciences dites «exactes».

6 Voir, Pachaleque, Calisto; Mendonça, Fátima; Taju, Gulamo; Mousinho, Mário. *Formação e Investigação em Ciências Sociais – Seminário (4 e 5 de Março)*, UEM, 1993, P.1-24. Entrevista com Teresa Cruz e Silva, Agosto de 2007.

7 Pachaleque, Calisto; Mendonça, Fátima; Taju, Gulamo; Mousinho, Mário. *Formação e Investigação em Ciências Sociais – Seminário (4 e 5 de Março)*, UEM, 1993, P.1-24.

8 Teresa Cruz e Silva, chercheuse de l'ARC depuis sa création, et au moment de l'indépendance, licenciée en histoire de l'ancienne université de Lourenço Marques

9 Entrevue avec Teresa Cruz e Silva, Aout 2007.

10 Zamparoni, Valdemir. "De Escravo a Cozinheiro – Colonialismo e Racismo em Moçambique", EDUFBA/CEAO, Salvador, Brasil, 2007, P.54.

11 Entrevue avec João Paulo Borges Coelho, 2/08/07.

12 Voir Aasland, Tertit. *Research in Mozambique – A survey of the research sector in Mozambique with an introduction on Norwegian assistance to development research and to Mozambique*. Oslo, 1984, p.19, 59pags.

13 Pachaleque, et alli.

14 Pachaleque, Calisto; Mendonça, Fátima; Taju, Gulamo; Mousinho, Mário. *Formação e Investigação em Ciências Sociais – Seminário (4 e 5 de Março)*, UEM, 1993, P.1-24.

15 Pour un aperçu rapide sur l'anthropologie au Mozambique, lire Loforte, Ana; Mate, Alexandre. *As Ciências Sociais em Moçambique*, mimeo, CEA, 21pags.1993.

16 Penvenne, 1985:110. Ma traduction : *The Portuguese colonial conception of African History or better, the warped sense of historical experience afforded to Africans by the Portuguese – had been largely relegated to anthropology and a kind of pseudo-sociobiology.*

17 Notícias, 6/12/76.

18 Beverwijk, Jasmin. *The Genesis of a System – Coalition Formation in Mozambican Higher Education (1993-2003)*, PhD Thesis, 2005, p.102.

19 Ganhão, Fernando. "Problemas e prioridades na formação em ciências Sociais" In *Revista Estudos Moçambicanos*, nr. 4, CEA, Maputo, 1984, p.5-17.

20 Loforte, Ana; Mate, Alexandre. *As Ciências Sociais em Moçambique*. Mimeo, Maio, 1993, p.3.

21 Notícias, 1/1/1975. *Mensagem do Ano Novo*, p.4.

- 22 *Notícias*, interview de Antonio Souto a Fernando Ganhão, 16/01/1975. p.2.
- 23 Selon Foucault, chaque société a son régime de vérité, sa politique générale de la vérité: c'est à dire les types de discours qu'elle accepte et fait fonctionner comme vrai, les mécanismes et les instances qui permettent de distinguer entre les déclarations vraies et les fausses, les manières de sanctionner les unes autant que les autres, les techniques et les procédures qui sont récupérées pour obtenir la vérité, le statut de ceux qui ont la charge de qualifier ce qui fonctionne comme véritable Ver, Foucault, Michel. *Microfísica do poder*. Rio de Janeiro, Graal, 1981.
- 24 Ibidem.
- 25 Ganhão, Fernando. "Problemas e prioridades na formação em ciências Sociais" In Revista *Estudos Moçambicanos*, nr. 4, CEA, Maputo, 1984,p.5-17.
- 26 Entrevista com Fernando Ganhão, Julho de 2007.
- 27 Ibidem,p.55.
- 28 Entrevue avec Marc Wuyts, Julho de 2009. Ma traduction : *this is where I learned a lot about Mozambique, by listening to seminar presentations given by these young graduates and by various visiting scholars (Historians/ Archeologists/ Anthropologists) – among whom, but not only, a number of famous French scholars – who worked on Mozambique or, more generally on Africa.*
- 29 Contribution de Pietro Petrucci, journaliste italien, In Bragança, Sílvia. "Aquino de Bragança – Batalhas ganhas, sonhos a continuar". Ed. Ndjira, Maputo, 2009,p.55
- 30 Selon Moore, de la fin de l'année 1975 au début de 1977, la lutte de libération au Zimbabwe a été menée par un groupe de jeunes commandants d'orientation marxiste. Il s'est enrôlé au sein du *Zimbabwe African National Union (ZANU)* et du *Zimbabwe African People's Union (ZAPU)* et ainsi que dans les rangs de leurs armées pour instaurer la souveraineté nationale et défaire le néo-colonialisme. Pour une lecture de l'histoire des mouvements de libération du Zimbabwe, Moore, David. *Democracy, Violence and Identity in the Zimbabwean war of National Liberation: Reflections from the Realms of Dissent*. In, *Canadian Journal of African Studies*, Vol. 29, nr.3, 1985, pp.375-402; Henriques, Julian. *The Struggles of the Zimbabweans: Conflicts between the Nationalists and the Rhodesian Regime*. In, *African Affairs*, Vol.76,nr.305, Outubro,1997, pp. 495-518.
- 31 *Zimbabwe African National Union*.
- 32 Sur les origines de la RENAMO, ver, Young, Tom. *The MNR/RENAMO: External and Internal dynamics*. In, *African Affairs*, Vol. 89, nr. 357, pp. 491 – 509; Hall, Margaret. *The Mozambican National Resistance Movement (RENAMO): A Study in the Destruction of an African Country*. In, *Africa: Journal of International African Institute*, Vol. 60, nr. 1, 1990, pp.39-68.
- 33 Hall, 1990:39. Selon cet auteur, la «Résistance nationale du Mozambique» est connue pour ses nombreux acronymes, les plus couramment utilisés sont le MRN (en particulier au Zimbabwe) et la RENAMO (inventé en 1983)
- 34 *Notícias*, 4/7/76.
- 35 Idem.
- 36 Cependant, tous les chercheurs de l'ARC participèrent à ce projet. Le groupe des anthropologues et celui des historiens du XIXe siècle n'en faisaient pas partie mais avaient participé aux recherches du Groupe de l'Afrique australe en particulier, Aquino de Bragança, Maria Eulalia Brito, Luís Brito et Antonio Pacheco.
- 37 Interview de Marc Wuyts, juillet 2009.
- 38 Les pourparlers à Genève entre le gouvernement de Ian Smith et les partis nationalistes débutèrent en octobre 1976. Les nationalistes furent divisés en dépit des efforts des présidents des Etats membres du de la ligne de front pour les unir. Les deux principaux dirigeants nationalistes, Joshua Nkomo et Robert Mugabe avaient, cependant, formé le même mois, le «Front patriotique». Ndabaningi Abel Muzorewa et Sithole, chefs des autres partis prirent part à la conférence mais séparément. Ian Smith, leader du gouvernement blanc minoritaire de Rhodésie insista sur le fait que le but de la conférence était de mettre en œuvre les propositions d'Henry Kissinger, alors secrétaire d'Etat des Etats-Unis. Ceux ci comprenaient le contrôle par les Blancs de la défense, de la justice et des forces de l'ordre. Les nationalistes rejetèrent en bloc ces propositions. Ivor Richard, l'ambassadeur britannique aux Nations Unies, présida la conférence qui dura sept semaines. Les discussions furent reportées jusqu'à décembre, mais ne furent jamais reprises. (Voir Williams, Gwyneth et, Hackland, Brian. "The Dictionary of Contemporary Politics of Southern African", Routledge, London, 1988)
- 39 CEA, "A Questão Rodesiana", Iniciativas Editoriais, Lisboa, 1978.
- 40 CEA, "A Questão Rodesiana", Iniciativas Editoriais, Lisboa, 1978
- 41 Quelques chercheurs du CEA, n'ont pas pu empêcher la publication d'articles, résultant de recherche individuelle. Elles ont été publiées, par exemple, par des revues de l'ARC comme *Estudos Moçambicanos* ou encore des revues d'historien *Não Vamos Esquecer*. Des articles individuellement signés furent également publiés, comme par exemple l'étude de Marc Wuyts, *Camponeses e Economia Rural*. Ver, Wuyts, Marc. *Camponeses e economia rural em Moçambique*. UEM,CEA,1979,31pags.
- 42 lors des entretiens réalisés auprès des chercheurs de l'ARC, ceux-ci mentionnèrent cette pratique du Centre de toujours discuter collectivement leurs travaux de recherche, dès le stade de la conception jusqu'à la présentation des résultats. En outre, dans les documents que j'ai compulsés sur ce sujet, par exemple le *Curso de Pós-graduação em Desenvolvimento do CRA*, plusieurs d'entre eux mentionnèrent dans les procès-verbaux et les autres rapports, la participation collective à la fois des enseignants, des chercheurs et des étudiants dans l'analyse critique et l'évaluation des projets de recherche menés par le CEA. Ce cours de perfectionnement a également eu une très grande importance pour la définition du travail intellectuel du Centre ainsi que pour l'inauguration de cette nouvelle forme de mener la recherche au Mozambique au lendemain de l'indépendance

43 Notícias, 3/5/76.

44 CEA, Estudos Moçambicanos nr. 1 Editorial. *Subdesenvolvimento e Trabalho Migratório*. Maputo, 1980

45 Ganhão, Fernando. *Problemas e prioridades na formação em Ciências Sociais*. In Estudos Moçambicanos nr.4,CEA,Maputo,1983,p.16.

46 CEA, "A Questão Rodesiana", Iniciativas Editoriais, Lisboa, 1978, p.16.

47 Contribution de José Luís Cabaço, lors du Colloque en hommage à Aquino de Bragança, Maputo,28-29, Juillet, 2009

48 Ganhão, Fernando. *Problemas e prioridades na formação em Ciências Sociais*. In "Estudos Moçambicanos" nr.4,CEA,Maputo,1983,p.16.

Bibliographie

Aasland, Tertif. Research in Mozambique – A survey of the research sector in Mozambique with an introduction on Norwegian assistance to development research and to Mozambique, Oslo,1984, Mimeo, 54pags.

Beverwijk, Jasmin. *The Genesis of a System – Coalition Formation in Mozambican Higher Education (1993-2003)*, PhD Thesis, 2005.

Foucault, Michel. *Microfísica do poder*. Rio de Janeiro, Graal, 1981.

Bragança, Sílvia. "Aquino de Bragança – Batalhas ganhas, sonhos a continuar". Ed. Ndjira, Maputo, 2009.

Buendia, Miguel. Educação Moçambicana – História de um Processo. Livraria Universidade, UEM, Maputo, 1999,p.268.

CEA, "A Questão Rodesiana", Iniciativas Editoriais, Lisboa, 1978.

CEA, Estudos Moçambicanos nr. 1 Editorial. *Subdesenvolvimento e Trabalho Migratório*. Maputo, 1980.

Cruz e Silva. *Instituições de Ensino Superior e Investigação em Ciências Sociais: A herança colonial, a construção de um sistema socialista e os desafios do século XXI, o caso de Moçambique*. In Lusofonia em África – História, Democracia e Integração Africana. Codesria, 2005,p.33-44.

David. Democracy, Violence and Identity in the Zimbabwean war of National Liberation: Reflections form the Realms of Dissent. In, *Canadian Journal of African Studies*, Vol. 29, nr.3, 1985, pp.375-402.

Ganhão, Fernando. "Problemas e prioridades na formação em ciências Sociais" In Revista Estudos Moçambicanos, nr. 4, CEA, Maputo, 1984,p.5-17.

Hall, Margaret. The Mozambican National Resistance Movement (RENAMO): A Study in the Destruction of an African Country. In, *Africa: Journal of International African Institute*, Vol. 60, nr. 1, 1990, pp.39-68.

Loforte, Ana; Mate, Alexandre. As Ciências Sociais em Moçambique, Mimeo, CEA,21pags.1993.

Pachaleque, Calisto; Mendonça, Fátima; Taju, Gulamo; Mousinho, Mário. *Formação e Investigação em Ciências Sociais – Seminário(4 e 5 de Março)*, UEM,1993,P.1-24.

Marks, Shula, Ruth First. A Tribute In, *Journal of Southern African Studies*, Vol.10, nr.1, 1983, pp.123-128.

Young, Tom. *The MNR/RENAMO: External and Internal Dynamics*. In, *African Affairs*, Vol. 89, nr. 357, pp. 491 – 509.

Wuyts, Marc. *Camponeses e economia rural em Moçambique*. UEM,CEA,1979,31pags.

Zamparoni, Valdemir. "De Escravo a Cozinheiro – Colonialismo e Racismo em Moçambique", EDUFBA/CEAO, Salvador, Brasil, 2007.

Memory Of A Lost Past, Memory Of Rape : Nostalgia, Trauma And The Construction Of Collective Social Memory Among The Zo Hnahthlak

Anup Shekhar Chakraborty

Résumé

Mémoire d'un passé révolu, mémoire du viol : nostalgie, traumatisme et construction de la mémoire collective des Zo Hnahthlak

La mémoire collective sociale est la force motrice de toutes les méta récits de l'identité nationale, elle est à l'origine du mouvement, que ceux ci soient composés de bons moments ou de mauvais moments. En fait, les souvenirs sont des objets qui se ruent de façon inattendue hors de l'esprit, reliant le présent avec le passé. Le lien entre les personnes, le patrimoine, le territoire et l'État est constitué par l'utilisation de métaphores botaniques. Le Zo / Mizo ou Zomi utilisent l'image d'un arbre pour lier leurs racines avec le territoire revendiqué, ils prétendent que leurs chansons et leurs folklores parlent d'un grand arbre, le Khampat Bungpui (ou Banyan), planté par leurs ancêtres avant leur migration à partir du village Zopui, à l'ouest de la vallée de Tiau au Myanmar. La mémoire du village Zopui, symbole de la grandeur de l'histoire des Zo est le fil conducteur de la mémoire sociale de la communauté Zo Hnahthlak.

Les horreurs de l'insurrection et de la contre-insurrection, les viols massifs de femmes et d'abus de mineurs restent intégrés dans la mémoire sociale de la population Zo / Mizo. Cette contribution étudie la question épineuse de l'enracinement de la mémoire et du traumatisme dans l'identité des Zo Hnahthlak.

Abstract

Collective Social Memory is indeed the moving force of all narrations of identity, national or otherwise, displacement or movement, good times as well as bad times. In fact memories are objects that tumble out unexpectedly from the mind, linking the present with the past. The link between people, heritage, territory, and state is brought about strongly by the use of botanical metaphors. The Zo/Mizo or Zomi also use the metaphor of a tree to link up their rooted-ness with the claimed territory; the Zo/Mizo claim that their folksongs and folklores speaks of a grand tree- 'Khampat Bungpui' (Banyan tree) planted by their fore-fathers before they migrated from 'Zopui' village, west of Tiau valley in Myanmar. The memory of the ever blessed village 'Zopui' symbolic of the grandeur of Zo history serves the purpose of providing a unifying thread for the collection social memory of the Zo hnahthlak.

The horrors of the Insurgency and the Counter-Insurgency; the mass rapes of women and abuse of minors remain embedded in the social memory of the Zo/Mizo people.

The paper attempts to accentuate the embeddedness of 'Memory and Trauma' on the vexing issues of identity among the Zo hnahthlak.

Collective Social Memory¹ is indeed the moving force of all narrations of identity, national or otherwise, displacement or movement, good times as well as bad times. In fact memories are objects that tumble out unexpectedly from the mind, linking the present with the past.² In short memories or collective memories can represent ways that we believe our present society is or ways that our present society should be- a depiction of the present or the future. Finally, collective memory can be interpreted on the individual or the collective level: as social psychology or as collective representation.³

The mythical belief of the Zo *hnahthlak* (Zo/Mizo people) is that originally they came out from "Chhinlung" which means 'covering rock', which may perhaps be a place now called Silung in China, bordering the Shan State in the East. Several attempts have been made to rationalise the myth "Chhinlung. For instance, some argue that Chhinlung refers to the Great Wall of China; others argue that it is neither a wall nor a cave but the name of a Chinese Prince Chin Lung the son of Huang Ti of the Chin Dynasty, who built the Great Wall. The Prince incurred the displeasure of his father and left his kingdom and settled in Burma"⁴ Whatever the case may have been, it strongly hints at forced migration across the region from Khampat. They are said to have planted a *Bung* (Banyan) tree at *Khampat* before the left as a sign that settlement was made by them.⁵

The Zo, in course of their migration moved further west into the Chindwin River and the Kabaw Valley and branched southwest and spread over in the present Rakhine (Arakan) State in Myanmar and Chittagong Hills Tract in Bangladesh. The major bulk of them continued to move westward, climbed the rugged Chin Hills and settled in its mountain fastnesses undisturbed from outside forces for a period long enough to establish their own pattern of settlement and administration, socio-cultural norms and practices, beliefs and rituals, myths and legends, folk tales, music and dance and many other customs and traditions which they handed down from generation to generation and to the present time. The further branching-off of the Zo people made them more and more isolated from each other and encouraged narrow clannish loyalty. Consequently, inter-tribal rivalries and wars marked the condition when the British came to the picture.

The inability of Zo people to accept a common nomenclature to represent their collective identity has result in them being identified as 'Chin' in Myanmar; 'Lusei' or 'Mizo' in Mizoram; and 'Kuki' in Manipur, Nagaland, Assam, Tripura and Chittagong Hills Tract. The Linguistic Survey of India published in 1904 identified more than 40 Zo dialects of which the *Duhlian-Lushai* dialect, now known as 'Mizo twang', is the most developed and understood and is gradually evolving to become the lingua franca of the Zo people. Many tribes within the Zo group have also identified themselves as separate tribes and are recognized as such under the Indian Constitution. For

instance, in Manipur, though a good many of the Zo tribes have been listed as Scheduled tribes under the 1956 Tribe Reorganisation. A large section of Zo tribes such as the Anal, Lamkang, Maring, Monsang and Moyon who ethnologically and historically speaking belong to the Zo group, have politically inclined themselves with the Naga group and adopted the 'Naga Identity'.

The partition of the 'Zo territory' as a consequence of the colonial encounter led to the nostalgia about a lost territory. The memory of the lost territory was best represented by the romanticization and mythification of the great village Zopuii and the Zo territory Zoram. The memory of Zoram/Zopui became embedded in the collective imaginations and systematically entered into the debates and discourses of nation-building, identity, statecraft, insider-outsider, inclusion-exclusion, migration/trans-border movement and the whole process of 'Othering'. The issue of a territory, a boundary thus remained highly contested: 'A boundary does not only exist in the border area, but manifests itself in many institutions such as education, the media, memorials, ceremonies and spectacles.

The link between people, heritage, territory, and state in collective social memory is brought about strongly by the use of botanical metaphors. The Zo/Mizo or Zomi also use the metaphor of a Banyan tree to link up their rooted-ness with the claimed territory; the Zo/Mizo claim that their folksongs and folklores speaks of a grand tree- 'Khampat Bungpui' (Banyan tree) planted by their fore-fathers before they migrated from 'Zopui' village, west of Tiau valley in Myanmar. The memory of the ever blessed village 'Zopui' symbolic of the grandeur of Zo history serves the purpose of providing a unifying thread for the collection social memory of the Zo *hnahtlak*.

The horrors of the Insurgency and the Counter-Insurgency; the mass rapes of women and abuse of minors remain embedded in the social memory of the Zo/Mizo people. The paper attempts to accentuate the embeddedness of 'Memory and Trauma' on the vexing issues of identity among the Zo *hnahtlak*.

'Memory Of The Lost Territory, Lost Space': The Rootedness And Connectedness Of A People

'Places have multiple meanings for their inhabitants. They are constructed spatiality... (and) need to be understood apart from their creation as the locales of ethnography... (More crucial is to) raise questions about how the anthropological study of place relates to experiences of living in places.'⁴ Malkki (1990; 1992) shows how an identity between people and territory is created and naturalised through the visual device of the map, which represents the world of nations "as a discrete spatial partitioning of territory" with no "bleeding boundaries": Each nation is sovereign and limited in its membership. The enclosure, measurement, and commodification of space have been key for the production of the modern notion of a national territory bounded by frontiers that sharply distinguish *inside* from *outside* : Baptised with a proper name, space becomes national property, a sovereign

patrimony fusing place, property, and heritage, whose perpetuation is secured by the state.

This identity between people, heritage, territory, and state is also brought about by the use of botanical metaphors that 'suggest that each nation is a grand genealogical tree, rooted in the soil that nourishes it'. The Zo/Mizo or *Zomi* also use the metaphor of a tree to link up their rooted-ness with the claimed territory; the Zo/Mizo claim that their folksongs and folklores speaks of a grand tree planted by their fore-fathers before they migrated from 'Zopui', west of Tiau valley. For instance, the *Kuki-Chin-Zo-Mizo Folklore* suggests that their 'family tree' is at '*Khampat Bungpui*'⁷ and that when the ariel roots of the great '*Bung*' (Banyan tree) will touch the ground the children of Zo will return to the mother village 'Zopui' and the dispersed Zo clans will be re-united. The memory of the ever blessed village 'Zopui' symbolic of the grandeur of Zo history serves a purpose: a purpose of providing a unifying thread for the great collection of ethnic tribes living in and around present day Mizoram, Chittagong Hills Tracts, the Chin Hills in Burma to the areas around Tripura, Cachar (Assam) and Manipur. The memory of the lost village, lost territory directs the urgency to re-claim the lost land and re-establish the lost Zo heritage and 'Honour' of the once brave and powerful, *head-hunting, Pasaltha* that rode through the hills and valleys of the region of Zoram. The metaphor of a grand genealogical tree limits the membership of the shared memory to the Zo people alone and by the same logic serves the purpose of de-limiting the membership or proximity of the other tribal groups in the region. 'Myth-making'/'Myth-building' forms an important part of the ethnic-national identity building process as evident from the several theories of the origin and history of Zo/Mizo tribes.

The above metaphors like a map also configure the nation as limited in its membership, sovereign, and continuous in time. Maps are critical for conceptualising the state as 'a compulsory organisation with a territorial basis', as 'the stable centre...of [national] societies and spaces'. The partition of the '*Zo territory*' and the memory and mythification of *Zoram/Zopui* became embedded in the collective imagination systematically entering into the debates and discourses of nation-building, identity, statecraft, insider-outsider, inclusion-exclusion, migration/trans-border movement and the whole process of 'Othering'. The issue of a territory, a boundary thus remained highly contested: 'A boundary does not only exist in the border area, but manifests itself in many institutions such as education, the media, memorials, ceremonies and spectacles.

These are effective expressions of narratives linked with boundaries and border conflicts and serve as reference to the other'⁸The spatial matrix materialised in the operation of the state system shapes the imagining of personhood as well as place. The bounding of the nation as a collective subject, as a super-organism with a unique biological-cultural essence, replicates the enclosure of national territory. Tropes of territorialised space are articulated with tropes of substance in the imagining of collective and individual national bodies. The Botanical metaphor that is the 'family tree' becomes symbolic of the cohesiveness of the group; it's imagined commonness and lived in memory. Here it is strongly emphasised that the

past not simply to posit a common origin but also to claim substantial identity in the present.' The connectedness of the *Zo hnahthlak* harps on reproduction as well as reformulation of a memory in a distant past with much emphasis on the rootedness of the community to a territory and memory of a 'lost past'.

Hybridization of the Memory: 'Zopui -Chhinlung' to 'Chhinlung-Israel'

What really makes the *Zo/Mizo* construction of a 'Memory of the Lost Territory, Lost Space' even more interesting is the convenient hybridization of the 'Memory of *Zopui* and *Chhinlung*' with that of the 'Lost Tribe of Israel'. A small group of people living between Myanmar and Bangladesh have been practicing Judaism for more than 25 years. They call themselves *Bene Menashe*, descendants of the Tribe of Menashe, one of the ten lost tribes.⁹ Also known as the '*Chhinlung-Israel*', the *Bene Menashe* relates their history of exile from the Northern Kingdom of Israel in 721 B.C. across the silk route finally ending up in India and Myanmar.¹⁰ The oral traditions of the *Zo/Mizo* tribes in special the *Hmar* oral sources appear to indicate their Jewish origin and on the basis of these sources, some writers even go to the extent of saying that *Hmar* and their brethrens, *Kuki* and *Mizo* could perhaps be one of the ten lost tribes of ancient Israel.¹¹ Interestingly the beliefs disseminated by European travellers, Jews and Christians, have been internalised by some of the ethnic communities in the region to such an extent that the 'myth' became an integral part of their ethos and identity.

In 1951, during a Revivalist Movement in an obscure village 'Buallawn', a local headman fell into a trance, and had a vision that persuaded him that the *Zo/Mizo* were Jews and descendants of one of the lost tribes of Israel.¹² A group of believers then set off on foot for the *Promised Land*, thinking it might be just over the horizon. Some went north, to see a train for the first time and got as far as Assam the neighbouring Indian state. Others went northeast and reached Nagaland. No one made it to Israel, but the story of the vision and the abortive journey to 'Zion' continues to inspire believers. The belief in the vision eventually led to the formation of a *Mizo Israel Zionist Organisation* (MIZO) in 1974 which sought the Israeli Premier to recognise their 'new-found identity'. Eversince, there has been a substantial following of the new found identity. The 1991 Census records 792 Jews in Mizoram and 373 in Manipur, and lists another 497 persons under "Enoka Israel" living in the area aptly named 'Salem Veng'. What is interesting about this is the "socio-political manifestation of the *Zo/Mizo* search for identity which reinforces their regional feeling to a great extent".¹³

The *Zo Re-unification Organization* (ZORO) demanded recognition of the *Zo/Mizo* scattered in various states of India and neighbouring countries as one 'ethnic race' and unite all *Zo/Mizo* under one umbrella. The demand was supported by the 'Mizo National Front' and the 'People's Conference Party' at different times.¹⁴ This *Zo-Reunification* movement was paralleled by a movement to unite the *Zo/Mizo* with the state of Israel. Controversy exists, however, as to when exactly the *Zo/Mizo* first claimed ancestry from a lost tribe of Israel. What is known is that in the 50s, a villager in Northern Mizoram named *Kawla* visioned that 'an angel revealed to him that the *Zo/Mizo* were

descendants of the lost tribes of Israel and should return to the land of their forefathers.' Kawla developed a following and gradually the belief evolved among some of his followers that the Mizo should not only return to their ancestral land, but also practice their ancestral faith of Judaism.

The Zo/Mizo attracted special attention of a Jewish Rabbi, Eliyahu Avichail of Jerusalem, who had set up an organisation in 1975 called Amishav, to seek the return of the descendants of the lost tribes to Israel. Upon hearing the claim of the Zo/Mizo, the Rabbi began to teach them the rudiments of the Jewish faith, and prepare them for their return to Israel. Gradually a movement towards embracing Jewish practices grew and by 2003, thousands of Zo/Mizo had embraced the Jewish faith and/or had moved to Israel.¹⁵

The Chhinlung Israel People's Convention (CIPC)¹⁶ founded by Lalchanhima Sailo¹⁷ in 1994 uniquely combined two claims: one that the Zo/Mizo were the 'Lost Tribes of Israel' and the second, a call for independence. In 1994, the Centenary year of the first Christian Missionary visit to Mizoram, Lalchanhima Sailo met an old Mizo Sabbath observer Sanzoa, who strongly believed in the 'Israel Theory' and had always, preached that the children of Israel should be unified. Under his inspiration, Sailo decided to publish an advertisement in the newspaper calling all Zo/Mizo who believed they were the children of Israel to gather together.

Initially the CIPC called for establishing a 'State Human Rights Commission' in Mizoram and distributed magnetic cassettes purporting the claim of the Zo/Mizo as the 'Lost Tribe of Israel'. It campaigned against the Indian government on several economic issues and demanded waiver on loans made to the state of Mizoram. It protested against the inundation of Zo/Mizo territory by dams built across the border in Bangladesh and asked the Indian government to demand compensation. It helped refugees from Myanmar settle in Mizoram and in the rest of India and Zo/Mizo who wanted to move to Israel. The CIPC in 1994 submitted a thirty-page memorandum to the United Nations, India, Israel and a number of other countries. The memorandum demanded recognition of the Zo/Mizo as a lost tribe of Israel, on the basis of oral history, and political independence and unification of all Mizo areas in India and neighbouring countries. It also claimed that the Mizo were never part of British India or Burma as they had lived in a legally defined, 'excluded area' divided arbitrarily by the British and that as a separate administrative area it had a right to independence when the British de-colonised the South Asia region. The popularity of the CIPC surged after 1998, when the CIPC organised its 'identity referendum' in which thousands of Zo/Mizo from the adjoining areas voted in favour of the CIPCs 'Lost Tribe' identity and the call for independence and unification of the Zo *hnahthlak*.

As the CIPC grew, a nexus developed between its belief in descent from a lost tribe of Israel and Jewish movements.¹⁸ Lalchanhima Sailo maintained a warm relationship with Rabbi Avichail and the Israeli embassy which eased the process of immigration for the Mizo to Israel.¹⁹ Individuals like Lalchanhima and researchers like Zaihanhchungi²⁰ continue to defend the lost tribes' theory, so much so that the 'Zo-Israel-Chhinlung Identity'

movement has mass appeal and is steadily contesting though not directly confronting the 'Zo-Christian-Chhinlung Identity'.

The Presbyterian Church's concern was not only that Zo/Mizo were adopting an Israelite and Jewish identity in large numbers. There was the fear that the Israelite identity movement would upset the status quo of peace and prosperity in Mizoram in the changed times. For instance, life in the post-Peace Accord Mizoram under India was good with large flow of finances into the state from the Central Government making Mizoram one of the wealthiest states in India. The multifold development in and around the capital Aizawl, and its elevation from a small town to a 'City' connected by air within a short span of the Peace Accord, impressed upon the Zo/Mizo people the positives of living with India.

The following stanzas from James Dokhuma's poem 'Aw Delhi' (translated in English by Rev. Zairema)²¹ reflect the changed attitude towards New Delhi (Symbolic of India) :

Aw ! Delhi (Oh ! Delhi)
*While nations poised for spoils,
 Plan destruction for imagined wrongs;
 Count their armies and cannons,
 'Might is right' said they.
 But you. O! Delhi, city of peace;
 Sits serene indisposed to aggression;
 Messenger of peace to all nations,
 With your watch-word- 'peace on Earth'.*

...
*Mizo, Naga, Garo and Khasi from the east,
 Down to wave-tossed boulders of Kumari on the south
 From the Gate of India on the West,
 To the snowy mountains on the north.
 With one Accord we march together,
 We drink your nectar, oh how sweet!
 Should your enemies attack you,
 We shall sing a victory song under your flag.*

The growth in education and rise in literacy (second highest in India); the reservation policies in Medical Colleges, Engineering, the accelerated pace of development all brought about a mellowing down of attitudes at both ends. The Zo/Mizo constantly began to contrast the grim memories of the insurgency times and the continuing turmoil in the neighbouring North-Eastern states of Manipur and Nagaland with that of the changed wave of peace and development in Mizoram. The Church feared that call for an independent Mizoram by the supporters of the 'Lost Tribes' could develop into an insurgency like situation. The Church felt that Mizoram as an independent country would be weak and defenceless. Likewise, an independent Mizoram would weaken the Indian Union as a whole and it would set an example for other Indian states to follow.²² The Church in Mizoram and the Indian State put a check on the Jewish missionaries in the

North-East India as it could affect Indo-Arab and Indo-Palestine relations. Individual efforts have also been directed to counter the *Chhinlung-Israel movement*. One such critical voice was that of P.C. Biaksiamia, who argued that 'there was no similarity between Mizo and Israelite custom'.²³ The belief about being a tribe of Israel arose out of a religious revival, out of a dream in a remote village in Mizoram. The Bible constantly spoke about the Israelites and the Mizo held them in high esteem. From this developed a tendency among certain Zo/Mizo to identify with the Israelites.

Lalchanhima Sailo countered Biaksiamia's criticism in a televised programme by arguing that 'the Mizos do have customs that resemble those of the Ancient Israelites'.²⁴ 'Building an independent Mizoram was possible by non-violence. The mistake of the Mizo National Front was that they had not used international law and diplomacy to achieve their aim. Lalchanhima argued that he was following 'the provisions of the Indian constitution, the United Nations and Gandhi. Resolution 242 could apply to the Mizos as a lost tribe of Israel and an independent Mizoram would not be landlocked. It would include the port of Chittagong in Bangladesh as well as the Arakan region of Myanmar.'

Over the years, the '*Zo-Israel-Chhinlung Identity*' has invited protracted arguments and counter-theorisations on lines of the '*Zo-Christian-Chhinlung Identity*'. The controversy over the 'lost tribes of Israel' is clearly visible from the newspaper and book stalls which continue to sell Biaksiamia's book '*Mizo leh Israel*' alongside the pro-Jewish newsletter, '*Israel Tlangau*' with pictures of Amishav's new President Michael Freund, a supporter of the lost tribe theory of the Mizos. The Zo/Mizo in the streets are divided over whether to adopt a '*Zo-Israel-Chhinlung Identity*' or a '*Zo-Christian-Chhinlung Identity*'.

Both contested theories of the '*Zo-Christian-Chhinlung Identity*' and the '*Zo-Israel-Chhinlung Identity*' remain open to contestations and newer interpretations. The tussle between an overtly Christian Identity and a Jewish Identity continues to resonate in public debates. The Biaksiamas and Lalchanhimas in Mizoram are yet to solve the riddle of Identity and the 'double helix' of the DNA continues to be a contested strand. Interestingly, both contested theories build up their narratives in and around the '*Memory of Zopui-Chhinlung*' (Traditional Myth-Memory of the Zo people). The 'Zomi movement' belongs to the genera of the '*Zo-Christian-Chhinlung Identity*' while the '*Zo-Israel-Chhinlung Identity*' stretches and links the '*Chhinlung Theory*' to that of the '*Lost Tribes of Israel*'; and provides a solution in the form of either creating an independent 'Israel State in and around Mizoram' or migrate back to the 'promised homeland'. Questions of racial roots aside, the Bene Menashe serves as an example and metaphor of subterranean crisis of identity.²⁵ The confusion over identity is plainly visible in the narrow and precipitous streets of Aizawl the capital city with streets and localities having names plucked randomly plucked from the entire Judeo-Christian spectrum such as Bethlehem, Salem, Cannan, Zion Street, Israel Point etc. and shops, schools, homes and institutions carrying names such as Israel Stores, Zion Tailors, Solomon's Cave, Exodus Press, Bethesda, Beer-seba, Nazareth School, Mount Carmel School etc. all exhibiting the contest between the New and the Old Testaments.

Embeddedness Of 'Memory And Trauma' On The Vexing Issues Of Identity Among The Zo Hnahthlak

'The Memories of Insurgency, Violation and Rape' constitute the markers around which the community has been mobilised time and again. The horrors of the Insurgency and the Counter-Insurgency ; the violation of basic Human Rights ; and the mass rapes of women and minors remain embedded in the social memory of the Zo/Mizo people. The embeddedness of the memory is signified by the fact that the casual reference to the issue of rapes by the Army, CRPF was sufficient for our respondents to get charged: speak in a higher pitch, change in facial expressions, body language and occasionally with wet eyes.

Another instance, which supports the above argument of the embeddedness of memory of rape and violation is that as late as 2010 there was a strong public outcry demanding apology from the Government of India for all the atrocities committed during the troubled times by the CRPF, Indian Army and Civilian Police and also for the bombing of Aizawl on 4 and 5 of March 1966 by the Indian Armed Force in course of its counter-insurgency strategy.²⁶

From the narratives of the past it becomes possible to understand how people or persons perceive their own victimisation and to what extent it comes as into conflict with the identity 'imposed' on them or the identity that they accept for themselves. 'It has been argued that, "a traumatised memory has a narrative structure which works on a principle opposite to that of any historical narrative".²⁷ A narrative is always related to a sense of the self and is told from someone else's own perspective and in this sense narratives concentrate on particular events in a particular space and time. In other words, "memory begins where history ends".²⁸ Even while receding into a past of over 40 years, the Insurgency and its memory remains a lived in reality, so much so that it becomes a metaphor for violence, fear, domination, difference, separation and the unsatisfactory resolution of the problems of the Zo people.²⁹

'Buai kum a khan Mizo kanlo la mol amaeroh chu kan nun khan a rong lo' (during the insurgency times, we (Zo/Mizo) were really backward but we had our sense of humanity intact); 'Indian Army kha a rong zok' (the Indian Army had lost its sense of humanity) says Zaliana. They did not differentiate between MNF and the innocent civilians. Zaliana like many people who witnessed the troubled times blame the Assam politicians for Mizoram's misery. Zaliana concludes with anger :

« Assam's politicians are to be blamed for they tried to impose Ahom identity and they felt the Indian Army's action to be a befitting response to the anti-Ahom response that they got from the Mizo Hills. Assam should be blamed because they sealed-off Mizoram and sent the armed forces to take maximum action. Neither entry nor exit from the territory was permitted during the turmoil. The Army was left at its free will to handle the situation. »³⁰

The interviews conducted by me further reaffirmed that the issue of rape remains largely difficult to document due to the social stigmas attached to it. It is difficult to identify the victims and their families because society does not want to name them so that their 'honour' can be safeguarded and in course of time those who were victimised would be 'healed' even though the memory remains (largely in public). Rape incidents during the insurgency were hardly ever reported to officials mainly because of fear and 'honour'. Zaliana observes:

« Rape is in the 'public Memory', it still hurts and that a living scar ('*sernung*') remains in the memory of those who still have the memory; the profound emotional pain and stigma attached to it, fear for the safety of family left behind and lack of ordinary support systems leave people without recourse. »³¹

The above observations well explains the hesitation or reluctance on the part of the respondents to open up. Most of my male respondents spoke in detail about the incidents and the shame, and pain of being a witness to the Army's high-handedness. An example of the type of physical violence that the men were subjected to besides beatings was the regular free service given to the Army in the form of supplying water/firewood every morning. Failure to do the task called for coercive action against the person and his family. The civilians were subjected to gross inhuman deeds. Anybody could be arrested on mere suspicion and someone who did get arrested found it really hard to come out alive without physical deformity.³²

Another painful experience was the curfew which almost became a norm in Mizoram and Mizo life style. Zaliana narrates a personal account of the inconveniences experienced by him at the tender age of 11 in 1968 :

« *during one such curfew... A lady in my neighbourhood accidentally trapped her ankle in an animal trap that was set for hunting and she bled profusely... once inside her village people could not meet her nor provide her with necessary aid as because no one was allowed to light fire or gather in a group past the curfew siren...her family watched her...as she died at around 1 am early morning... people could not attend her funeral because of the fear of the Army. »*³³

Another incident that he narrates was 'when the Army barged into his house in Champhai and hit his old father with the butt of a rifle because he was standing and helping with the family pray before meal while the Army was at a close distance. The period from 1966-75 was the most trying time for the Mizo/Zo people as a race', says Zaliana³⁴

Rape is certainly a weapon of sexism, but is also a weapon of racism, and other forms of oppression and dominance as well. Effective institutionally, rape is used to target certain populations and to maintain the power

imbalance that exists. For example, the organised mass rapes of women in Mizoram led to the construction of the myth of the 'Vai Rapist'/'Sikh Rapist': which has been used in periods of Zo/Mizo history to target 'Vai'³⁵ men for sexual misconduct such as 'hnute deh' (fondling of breast). The issue of rape in any given society is a sensitive and touchy one. Silence or total outburst remains the obvious binary response to the question of rape. The image that the common man has of the 'Army', is that of a robust, Indian (mostly Sikhs) who raped 'their' women in full public display. For instance, Zaliana shares his memory of the rapes and public memory in Mizoram:

« The Army deployed in a particular area in Champhai hounded all women in common places like the church (Biak in) and segregated the men with hands tied behind in schools and other buildings sufficient to hold them in large numbers. Men were mercilessly beaten and warned to confess their links with the MNF. While they raped the women in turns in full public-view sometimes in front of children; in a holy place like the Church. It was inhuman and painful for the people who watched it. The Army did not look like humans they had fallen to the state of animals. »³⁶

Zaliana gives detailed description of the mass rapes conducted by the Indian forces (Army, CRPF) in his village in Champhai :

« The Indian sepoy's rounded all villagers in the church (Biak in) and asked them to owe up their links with the insurgent group the MNF (Mizo National Front). When they failed to get the kind of response that they expected, they segregated the men, the old and the children and tied them up in one corner. Then they lined up the women in single rows and stripped them. This was followed by severe beatings of the men and the old. The failure to procure responses eventually led to the gang rape of the women. The Indian sepoy's raped the women for hours in turns in the presence of all villagers. Some of the women were held back by the sepoy's and let free after weeks of service to the sepoy's. »³⁷

The rapes and abuse committed by the CRPF and the Indian Army remain to this day a prickly memory in the way of mellowing the everyday lived relations between the Zo/Mizo and the 'Vai'. The attitudes towards the outsiders are projected through the lenses of that memory of 'rape' and trauma. The question of the 'Vai' in the Zo/Mizo society has been highly contested and continues to channel the identity consciousness of the people in the region. The 'Vai' remains a category against which the Zo consciousness is bulwarked.

Conclusions

The memory of 'Rape' and 'Violation' just as that of a 'Lost territory' remains embedded in the collective social memory of the Zo people. The testimonies of people who witnessed the entire process of insurgency and counter-insurgency³⁸, show that women were subjected to victimisation for the simple reason that women were seen as 'repositories' of their communities or as 'territories to be occupied'.³⁹ The memory of 'Rape' and 'Counter-Insurgency' is given an interpretation and conveniently used as a trump card directed towards the construction of the '*Ideal Zo Christian state*'. The targeting or the objectification of Zo/Mizo women during the insurgency led to growth in a hegemonic masculinity in the Zo/Mizo society especially in the MNF's definition of masculinity, the need to protect 'our women'⁴⁰ and defend 'our honour'. Consequently the vision of the '*Ideal Zo Christian state*' was directed to the quest to find the enemy against the silhouette of the memory of rape and violence.

The 'Vai', the Army/CRPF/Assam Rifles and also the Police began to be projected as objects of condemnation. For instance, the Sikh community began to be equated to 'dogs in heat'; 'endowed with unimaginable manhood which had no control over itself' in other words a sexual enemy from whom 'our women' have to be saved.⁴¹ The following line from one of the interviews conducted by me helps construe the attitudes towards the 'Vai' :

« (*'Sumdawngna kan kom reng mi kha nunna a kan kom thei lo. Vai hi kan ngai thei lo*). 'People with whom we have such deep economic ties- the 'Vai', can never be trusted and made a part of our lives'. 'We cannot get close enough to the Vai', 'they remain as permanent outsiders' »⁴²

The 'trauma of loss and violation' in the social collective memory remains and embeds itself prominently on the vexing issues of identity among the Zo *hnahtlak*. While the issue of a 'lost territory' is romanticized and evokes strong sense of nostalgia among the Zo *hnahtlak*, the issue of 'rape' remains largely traumatic in the Zo public memory. Thus memory of a 'Lost Past' and memory of 'Rape' remains embedded in the entire process of the construction of identity and collective social memory(ies) among the Zo *hnahtlak*.

Anup Shekhar Chakraborty

Department of Political Science, St. Joseph's College (University Department, North Bengal University), North Point, Darjeeling-734104, West Bengal

Notes :

1. The collective memory approach construes that history enters into social life through the means by which individuals, organizations, and states interpret, recall, and commemorate the past. See Fine, Gary Alan. (2001). *Difficult Reputations: Collective Memories of the Evil, Inept, and Controversial*. Chicago, IL: University of Chicago Press; Olick, Jeffrey and Joyce Robbins. (1998). "Social Memory Studies: From 'Collective Memory' to the Historical Sociology of Mnemonic Practices." *Annual Review of Sociology* 24:105-40. Most accept that the "facts" of history require interpretation, and few would argue that the "facts" of history are determined only by the needs of the present. The obdurate reality of the past and the interpretations of the present create collective memory. See Fine, Gary Alan. (2005). 'Collective Memory' in George Ritzer (Ed.). (2005). *Encyclopedia Of Social Theory*. Vol. I. Thousand Oaks: Sage Publications. pp. 116-117
2. Basu Raychaudhury, Anasua. (2004). Nostalgia of 'Desh', Memories of Partition. *Economic & Political Weekly*. December 25-31, pp. 5653-5660.
3. Olick (1999) distinguishes between two classes: what he terms "collected memories" and "collective memory." The former refers to the collection of memories of the individual; the latter to images of society itself, separate from what individuals believe. See Olick, Jeffrey. (1999). "Collective Memory: The Two Cultures." *Sociological Theory* 17:333-48. Schuman and Scott (1989) following Karl Mannheim opine that memory is linked to generational imprinting, what individuals have experienced in their early adulthood. Yet this is not the only possible model of memory. Just as Marx spoke of class consciousness as separate from the belief of any worker, so one might see collective memories as separate from the belief of any citizen. Memories belong to collectivities and not to minds. Collective memories, from this point of view, are a fundamentally sociological construction, rather than belonging to social psychology. See Schuman, Howard and Jacqueline Scott. (1989). "Generations and Collective Memory." *American Sociological Review* 54:359-81; Schwartz, Barry. (2000). *Abraham Lincoln and the Forge of National Memory*. Chicago, IL: University of Chicago Press. Singh, S.N. (1994). *Mizoram- Historical, Geographical, Social, Economic, Political & Administrative*. New Delhi: Mittal Publications. p.6; Pudaite, Rochunga. (1963). *The Education of the Hmar People*. Sietmat: Indo-Burma Pioneer Mission. pp.21-22; Lalchungnunga. (1994). *Op.cit.* p. 27.
4. Chatterji, N. (1978). *The Lushais 1878-1889*. Aizawl: Tribal Research Institute; B.S. Carey & H. N. Tuck. (1896). (Reprinted 1976). *The Chin Hills- A History of the people, our dealings with them, their customs & manners, & a Gazetteer of their country*. Vol. I&II. Calcutta: Firma KLM Private Ltd on behalf of Tribal Research Institute, Aizawl, Mizoram; Lalhangliana, B. (1975) *History of Mizo in Burma*. Arts and Science University: Mandalay; Thanga, L.B. (1978). *The Mizos: A study in Racial Personality*. Guwahati: United Publishers; Zamawia, R. (2007). *Op.cit.*
5. Rodman, M.C. (1992) 'Empowering place: Multilocality and multivocality'. *American Anthropologist*. 94(3): 640-56 cited in Seemanthini Niranjana (2001). *Gender and Space: Femininity, Sexualization and Female Body*. New Delhi: Sage Publications.
6. Zamawia, R. (2007). 'Bung-2, Kan Thlaltute Thlangtlak Dan' in *Zofate Zinkawngah: Zalenna Mei a Mit Tur a Ni Lo*. Aizawl: Lengchhawn Press. pp.12-13.
7. Paasi, A. (1996). *Territories, Boundaries and Consciousness: The Changing Geographies of the Finnish-Russian Border*. Chichester: John Wiley & Sons. p.76.
8. Mukherjee, S.K. (1998). 'Jewish Movement in the Hills of Manipur and Mizoram' in M.N. Karna. (Ed.). (1998). *Social Movements in the North- East India*. New Delhi: Indus Publishing Company/NEICSSR, Shillong. pp.189-198.
9. See, Zamawia, R. (2007). *Op.cit.* Then Khatna, Bung-1, Mizo (Zo) Hnam Tobul Leh Thlahtute. pp.1-7.
10. Zaithanchhungi. (1990). *Israel- Mizo Identity*. Aizawl: J.R Bros offset Printer; Lalchungnunga. (1994). *Mizoram: Politics of Regionalism and national Integration*. New Delhi, India: Reliance Publishing House; S.K. Mukherjee in M.N. Karna. (Ed.). (1998). *Op.cit.*
11. Mukherjee, S.K. (1998). *Ibid.*
12. Lalchungnunga. (1994). *Op.cit.*
13. See, Sonawalkar, Prasun. (1990). 'Uncertainty grips Mizoram Govt.'. *The Times of India News Service*. Guwahati: 07 June. *The Times of India*. New Delhi: 08 June; *The Times of India*. (1990). 'JD decision shocks Mizoram'. *The Times of India News Service*. Aizawl: 16 June. New Delhi: 17 June.
14. Despite the lack of scientific evidences Israel is keen to bring Bene Menashe back to Israel. One of the evident reasons being that Israel is facing crisis of human resources and declining birth rate has raised its difficulties. The current birth rate in Israel is far below that of Palestine which has the highest birth rate in the world. It means Israelis fear to be dominated by growing Palestinian population in the coming decades. The Zo/Mizo are also suffering from an identity crisis in India. The protracted insurgency and the disgruntled-ness over the post-Peace situation made it a breeding ground for spiritual adventurers offering salvation, identity and the prospect of emigration and riches abroad. Given all these facts, it cannot be refuted that Israel is expanding its occupation, and involving other nations also in this game. New Delhi's 'don't disturb them' policy unfortunately fails to see the hidden agenda of the Zionists.
15. The Chhinlung-Israel Peoples Convention is campaigning across the state to change the name of the Mizo tribe to Chhinlung-Israel. It also talks of a greater Chhinlung-Israel state that would include the Mizos of neighbouring Burma and Bangladesh.
16. Lalchahhima Sailo a Shillong born, descendant of a Mizo chief, former employee of the Food Services Corporation of India, and holder of law and history degrees from JNU in Delhi and Osmania University in Hyderabad joined the Mizo People's Conference Party in 1990 (Brigadier T. Sailo's Party). In 1992, while attending an International Seminar on 'Studies on the Minority Nationalities of North-East India: the Mizos' (7th-9th April) at Aizawl, he argued against efforts by Indian intellectuals to

- assimilate Mizo identity with that of the Assamese. In 1993, he was initially projected as a candidate for the state legislature but the People's Conference withdrew its support, disgruntled, he was forced to run as an independent.
17. This became evident when Lalchanhima Sailo decided to adopt the faith of the Bet-Israel sect (a Jewish sect was founded by Jonathan Kahn an American Jew, who believed in the restoration of Israel and Jesus Christ). In 2000, an Indian Christian preacher, P.P. Job spoke in Mizoram on an invitation by Jonathan Kahn. Kahn blew the 'shofar' (the traditional Jewish ceremonial ram horn) in the Assam Riffle field of Aizawl. He said that, 'the stick of Ephraim and Judah should stick together', suggesting a connection between the Jews and Mizos. Sailo, who was till then a nominal member of the Presbyterian Church felt that Jonathan Kahn's talk on the restoration of Israel could be understood to mean the restoration of a lost tribe of Israel, the Zo/Mizo, in an independent Israelite state in South East Asia. The connection between Lalchanhima Sailo and the CIPC with Jewish movements was not limited to Jewish-Christians.
 18. Although Lalchanhima Sailo himself did not convert to Judaism, he did not deny that there was a possibility of him doing so in the future, saying, 'Let time tell who I am'. He admitted that his movement was a stepping stone for Zos/Mizos to convert to Judaism 'as our movement grew more and more people became Jewish or started to follow Judaism.
 19. Zaithanchhungi was a relative of one of the members of the original group that went to seek or reach Zion following the vision of the headman in 1951. Formerly a successful insurance agent and the wife of a state legislator, and a former teacher she went to Israel in 1983. There she met Eliyahu Avichayil, an Orthodox rabbi whose Amishav organization searches the world for descendants of the lost tribes. He showed immediate interest in her story, saying Jews had been scattered as far as China. He urged her to return to India to catalogue Mizo history. She came up with a list of apparent similarities, including the building of altars, the sacrifice of animals, burial customs, marriage and divorce procedures, a belief in an all-powerful deity and the symbolic presence of the number seven in many festivities. Zaithanchhungi saw other links in musical instruments and household practices. 'I was a non-believer, but after my research I now believe very firmly that the Mizo are of Jewish descent'. Yet she herself remains a Presbyterian.
 20. Khiantge, Lalluangliana (Ed.).(2002). *Mizo Songs and Folktales (Indian Literature in Tribal Languages)*. New Delhi: Sahitya Akademi. pp.62-65.
 21. These concerns of the Church in Mizoram further stand as proof that the Church is not against India and is not the cause of insurgencies and secessionist movements in the Northeast as commonly perceived by many Indians.
 22. In June of 2003, Biaksiana presented his report on the CIPC before the church elders in the Presbyterian Pastorate of Champhai. He claimed that the CIPC assertions, both about being a lost tribe of Israel and independence were full of lies. The elders who had become members of the CIPC were taken aback. Attacked harshly by Mr. Biaksiana, they said that they only sympathized with the CIPC call the independence and unification. P.C. Biaksiana continued his movement against an Israelite identity for the Mizos and the CIPC. He conducted a seminar at his home church in Cannon Veng area of Aizawl and in November of 2003, he published a book called, 'CIPC leh Mizo Israel' dissecting the positions of the CIPC and condemning them for their wrong teachings.
 23. Lalchanhima Sailo countered Biaksiana's arguments by pointing that 'the high priests did not sacrifice with pig and the lower priests who sacrificed with pig would not eat the meat. A kind of Sabbath was observed. They had a kind of circumcision as well. They buried their dead by first bathing and clothing the body before burial. 'They had always referred to Menashe who is Menashe, the son of Joseph, their great ancestor.
 24. Mona Zote. (2006). 'Heaven in Hell: A Paradox'. (Section IV: The Conflict of Identities) in Geeti Sen (Ed.). (2006). *Where the Sun Rises When Shadows Fall: The North-East*. New Delhi: Oxford University Press/ India International Centre.
 25. *Shillong Times*. (2010). 'Mizo Student body to seek apology'. Aizawl/ Shillong: 05 March; Gupta, Jayanta. (2010). '66 blitz a lesson on use of IAF'. *Times of India*. Kolkata: 09 April; Today News Service. (2010). 'The Most Tragic Day: Aizawl Bomb NI'. *Zoram Today*. Aizawl: 8 March; Hluna, J.V. (2010). 'Zoram NI'. *Zoram Today*. Aizawl: 08 March; Vanlalvena, K. (2010). 'India Sarkar-in Aizawl bomb chiang'. *Zoram Today*. Aizawl: 08 March.
 26. Chakraborty, Dipesh. (1996). Remembered Villages: Representation of Hindu-Bengali Memories in the Aftermath of the Partition. *Economic & Political Weekly*. Vol.31, No.32 August 10, p.2143.
 27. Pradip Kumar Bose. (1997). 'Memory Begins Where History Ends' in Ranabir Sammdar (Ed.). (1997). *Reflections on the Partition of the East*. New Delhi: Vikas Publications.p.85.
 28. Professor F. Lalremsiana (Department of History, Johnson's College). *Personal Interview*. Khatla, Aizawl: 26 January 2008.
 29. Pu Zaliana (Senior Research Officer, 'Tribal Research Institute', Art & Culture Department, Government of Mizoram, McDonald Hill). *Personal Interview*. Zarkawt, Aizawl: 22, 23 & 24 January 2008.
 30. Pu Zaliana. *Personal Interview*. *Ibid*.
 31. *Ibid.*; Also, Pi Vanramchhuangi ('Ruaffelanu'), (Director HRLN Mizoram, Social Activist). *Personal Interview*. Chaltlang, Aizawl:28 & 29 January 2008.
 32. Pu Zaliana. *Personal Interview*. *Ibid*.
 33. *Ibid*.
 34. The concept of outsider is seen as prevailing across the North East, albeit under different names. The term 'Vai' is a Mizo word and refers to the people of India who have Aryan features. The term is derogatory and signals anger, scorn, and racist overtones. B.B Goswami looks at the construction of the Vai from the perspective of 'out-group'-'in-group' psychology. For the Mizos the term Vai as an out-group has three broad meanings. In one sense all non-Mizos including the British people are Vai. In another sense, all the people living in the plains of India are Vai. In the third sense the plains people of Burma are also considered to be Vai but in contrast to the Indian, the notion is more positive and traditional. For detailed reading on the Vai and 'in-group- out-group' problem in Mizoram, See B.B Goswami, "out-group from the point of view of In-group: A Study of Mizos", in Dubey, S.M. (1978). *North East India: A Sociological Study*. pp. 99-110. The category of the 'Vai' is again

- categorised as 'Vai chhia' (bad/inferior 'Vai') and 'Vai thra' (good/superior 'Vai'). The 'Vai' from Silchar/Cachar speaking Sylheti Bengali fall under the first category. The 'Vai' from North India and elsewhere with lighter skin tones fall conveniently under the second category. The 'Vai' thus also has racial overtones attached to it. In Mizoram, the term 'Vai' evokes mixed feelings of contempt, distrust, mockery and envy. The inflow of the 'Vai' in present day Mizoram has a strong colonial linkage. The gradual yet sure, entry of the 'Vai' into the Zo/Mizo economy; provided for a greater degree of interaction between the 'Vai' and Zo/Mizo women. The arena of economics, thus became the realm for the activities of women and 'Others', i.e. for all those who were excluded from the realms of *spirituality and politics*. The Zo/Mizo patriarchy under the impact of Christian traditions began to view economics and the notions of business and that of profit to be both sensuous and materialistic and linked them with the notions of '*original sin and sexuality*' and everything signified by the word '*Khawvel*' (worldly). See Chakraborty, Anup Shekhar. (2008). 'Manufacturing of Spaces: The 'Others' in Zo/Mizo Politics' South Asian Journal of Socio-Political Studies (SAJOSPS). Vol.9 No.1, July-December. ISSN 0972-4613; Chakraborty, Anup Shekhar. (2009a). 'Regulating Citizenship: Politics of 'Check-In' and 'Check-Out'' in Refugee Watch Online (A Co-Publication of Refugee Watch), 18 February.
35. Pu Zaliana. *Personal Interview. Op.cit.*
36. Pu Zaliana. *Personal Interview. Ibid.*
37. Pi Rochhungi. *Personal Interview*. Babutlang, Aizawl: 18 February 2008; *Personal Interviews: Zaliana. Op.cit.* Pi Vanramchhuangi ('Ruafelanu'). *Op.cit.*
38. Butalia, U. (1998). *Op. cit.*; D. Gilmartin. (1998). Partition, Pakistan and South Asian History: In search of a Narrative. *Journal of Asian Studies*, 57(4), November, pp.1068-95.
39. Chakraborty, Anup Shekhar. (2009). 'Where are 'Our women'? Locating Women through the History of Proselytization in Mizoram'. *Dharma Deepika- South Asian Journal of Missiological Research issue on Mission In Contexts Of Violence And Uncertainty*. Issue 30, Vol.13 No. 2 July-December. ISSN 0972-5970.
40. *Personal Interviews: Zaliana. Op.cit.*; Pi Vanramchhuangi ('Ruafelanu'). *Op.cit.*; Professor Thangchungnunga (Department of Economics, Mizoram University, Main Campus). *Personal Interview*. Tanhril, Aizawl: 24 January 2008; Pu J. Lalhruaisanga (Lecturer, Department of Political Science, MICE). *Personal Interview*. Venghlui, Aizawl: 29 January 2008; Pu Lalchamlia (Sr. Lecturer, Department of Political Science, Pachhunga University College, Aizawl). *Personal Interview*. Tanhril, Aizawl: 8-11 March 2010; Pu Lianmingthanga (Senior Research Officer, 'Tribal Research Institute', Art & Culture Department, Government of Mizoram, McDonald Hill). *Personal Interview*. Zarkawt, Aizawl: 21 and 22 January 2008.
41. Pu Zaliana. *Personal Interview. Ibid.*

References :

- Anderson, Benedict. (1983). (1991). *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London: Verso.
- Barpujari, H.K. (1977). (Reprinted 1980). *Assam in the days of the Company 1826-1858*. Gauhati: LBS.
- Basu Raychaudhury, Anasua. (2004). Nostalgia of 'Desh', Memories of Partition, *Economic & Political Weekly*. December 25-31, pp. 5653-5660.
- Bose, Pradip Kumar. (1997). 'Memory Begins Where History Ends' in Ranabir Samadhar (Ed.). (1997). *Reflections on the Partition of the East*. New Delhi: Vikas Publications.p.85.
- Butalia, U. (1998). 'Muslims and Hindus, Men and Women: Communal stereotypes and the Partition of India' in T. Sarkar and U. Butalia. (Ed.). (1998). *Women and the Hindu Right: A Collection of Essays*. New Delhi: Kali for Women.
- Carey, B.S., & H. N. Tuck. (1896). (Reprinted 1976). *The Chin Hills- A History of the people, our dealings with them, their customs & manners, & a Gazetteer of their country*. Vol. I&II. Calcutta: Firma KLM Private Ltd on behalf of Tribal Research Institute, Aizawl, Mizoram.
- Chakraborty, Anup Shekhar. (2008). 'Manufacturing of Spaces: The 'Others' in Zo/Mizo Politics' South Asian Journal of Socio-Political Studies (SAJOSPS). Vol.9 No.1, July-December. ISSN 0972-4613.
- Chakraborty, Anup Shekhar. (2009a). 'Regulating Citizenship: Politics of 'Check-In' and 'Check-Out'' in Refugee Watch Online (A Co-Publication of Refugee Watch), 18 February.
- Chakraborty, Anup Shekhar. (2009b). 'Where are 'Our women'? Locating Women through the History of Proselytization in Mizoram'. *Dharma Deepika- South Asian Journal of Missiological Research issue on Mission In Contexts Of Violence And Uncertainty*. Issue 30, Vol.13 No. 2 July-December. ISSN 0972-5970.
- Chakraborty, Dipesh. (1996). Remembered Villages: Representation of Hindu-Bengali Memories in the Aftermath of the Partition. *Economic & Political Weekly*. Vol.31, No.32 August 10, p.2143.

- Chatterjee, Suhas. (1985). *Mizoram Under the British Rule*. Delhi: Mittal Publications.
- Chatterjee, Suhas. (1990). *Mizoram Encyclopaedia*. Vol. I. Bombay: Jaico Publishing House.
- Chatterji, N. (1978). *The Lushais 1878-1889*. Aizawl: Tribal Research Institute.
- Chenoy, Anuradha M. (2005). 'Women and Breakdown of the Public Sphere', Chapter 15 in Bhargava, Rajeev., & Helmut Reifeld. (Ed.). (2005). *Civil Society, Public Sphere & Citizenship: Dialogues & Perceptions*. New Delhi: Sage Publications/Konrad Adenauer Stiftung.
- Dev, S. Guru. (1996). *Anatomy of Revolt: In the North East India*. New Delhi: Lancer Books.
- Fine, Gary Alan. (2001). *Difficult Reputations: Collective Memories of the Evil, Inept, and Controversial*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Fine, Gary Alan. (2005). 'Collective Memory' in George Ritzer (Ed.). (2005). *Encyclopedia Of Social Theory*. Vol. I. Thousand Oaks: Sage Publications. pp. 116-117
- Gardner, Katy., & Filippo Osella. (NA). 'Migration, Modernity and Social Transformation in South Asia: An Introduction', Chapter 1, pxi-x/viii in Filippo Osella & Katy Gardner. (Ed.). (NA). *Migration, Modernity and Social Transformation in South Asia. (Contributions to Indian Sociology Occasional Studies 11)*. New Delhi: Sage Publications.
- Goswami, B.B. (1978). "Out-group from the point of view of In-group: A Study of Mizos", in S.M. Dubey. (1978). *North East India: A Sociological Study*. New Delhi: Concept Publishing Company. pp. 99-110.
- Government of Mizoram. *Statistical Handbook(s) of Mizoram. 1994; 1998; 2002; 2006; 2008*. Aizawl: Directorate of Economics & Statistics.
- Guha, Amalendu. (1977).(1988). *Planter Raj to Swaraj: Freedom Struggle and Electoral Politics in Assam 1826-1947*. New Delhi: Indian Council of Historical Research.
- Gupta, Jayanta. (2010). "'66 blitz a lesson on use of IAF'. *Times of India*. Kolkata: 09 April.
- Halbwachs, Maurice. (1925) (1992). *On Collective Memory*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Hluna, J.V. (2010). 'Zoram Ni'. *Zoram Today*. Aizawl: 08 March.
- Hobsbawm, E. and T. Ranger. (1983). *The Invention of Tradition*. New York: Cambridge University Press.
- Khiangte, Lalhluangliana (Ed.).(2002). *Mizo Songs and Folktales (Indian Literature in Tribal Languages)*, New Delhi: Sahitya Akademi. pp.62-65.
- Lalchungnunga. (1994). *Mizoram: Politics of Regionalism and national Integration*. New Delhi, India: Reliance Publishing House
- Lalrimawia. (1995). *Mizoram: History and Cultural Identity*. Guwahati: Spectrum Publicatons.
- Lalhluangliana, B. (1975) *History of Mizo in Burma*. Arts and Science University: Mandalay.
- Lama, J.B. (2007). 'The inside and out of Mizoram's ethnic skirmishes'. Kolkata: *The Statesman*. 30, July.
- Lewin, T. H. (1912). (Reprinted 1977). *A Fly On the Wheel*. Calcutta: Firma KLM on behalf of Aizawl: Tribal Research Institute, Aizawl.
- Lowenthal, David. (1985). *The Past Is a Foreign Country*. New York: Cambridge University Press.
- Mackenzie, A. (1979) (Reprint 1981). *The North-East Frontier of India*. New Delhi: Mittal Publications.
- Mackenzie, A. (1884). *History of the Relations of the Government with Hill Tribes of the North-East Frontier of Bengal*. Calcutta: (NA).
- Malkki L. (1992). National geographic: the rooting of peoples and the territorialization of national identity among scholars and refugees. *Cultural Anthropology*. 7(1):24-44
- Malkki, L. (1990). *Context and consciousness: local conditions for the production of historical and national thought among Hutu Refugees in Tanzania*. pp. 32-63
- McCall, A.G. (1939). (1980). *The Lushai Hills: District Cover*. Aizawl: Tribal Research Institute.
- McCall, A.G. (1949).(2003). *Lushai Chrysalis*. Aizawl: Tribal Research Institute.
- Mukherjee, S.K. (1998). 'Jewish Movement in the Hills of Manipur and Mizoram' in M.N. Karna (Ed). (1998). *Social Movements in the North- East India*. New Delhi: Indus Publishing Company/NEICSSR, Shillong. pp.187-198.
- Olick, Jeffrey and Joyce Robbins. (1998). "Social Memory Studies: From 'Collective Memory' to the Historical Sociology of Mnemonic Practices." *Annual Review of Sociology* 24:105-40.

- Olick, Jeffrey. (1999). "Collective Memory: The Two Cultures." *Sociological Theory* 17:333-48.
- Paasi, A. (1996). *Territories, Boundaries and Consciousness: The Changing Geographies of the Finnish-Russian Border*. Chichester: John Wiley & Sons, p.76.
- Pudaite, Rochunga. (1963). *The Education of the Hmar People*. Sielmat: Indo-Burma Pioneer Mission. pp.21-22
- Rodman, M.C. (1992). 'Empowering place: Multilocality and multivocality'. *American Anthropologist*. 94(3): 640-56 cited in Seemanthini Niranjana (2001). *Gender and Space: Femininity, Sexualization and Female Body*. New Delhi: Sage Publications.
- Samra, Myer. (1992). Judiasim in Manipur and Mizoram by-product of Christian Mission. *International Seminar on Studies on the Minority Nationalities of North-East India- the Mizos*. Aizawl: Department of Higher and Technical Education, Government of Mizoram, 7th -9th April.
- Sangkima. (2004). *Essays on the History of the Mizos*. Guwahati: Spectrum Publications.
- Schuman, Howard and Jacqueline Scott. (1989). "Generations and Collective Memory." *American Sociological Review* 54:359-81.
- Schwartz, Barry. (2000). *Abraham Lincoln and the Forge of National Memory*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Sharp, Joanne. (2000). 'Refiguring Geopolitics: The Reader's Digest and Popular Geographies of Danger at the End of the Cold War', in K. Dodds and D. Atkinson (Ed.) (2000). *Geopolitical traditions: A Century of Geopolitical Thought*. London: Routledge. pp. 332-52.
- Shillong Times*. (2010). 'Mizo Student body to seek apology'. Aizawl/ Shillong: 5 March.
- Singh, B. P. (1987a). North-East India: Demography, Culture and Identity Crisis. *Modern Asian Studies*. Vol. 21, No. 2. pp. 257-282.
- Singh, B.P. (1987b). *The Problem of Change: A Study of North-East India*. Delhi: Oxford University Press.
- Singh, S.N. (1994). *Mizoram- Historical, Geographical, Social, Economic, Political & Administrative*. New Delhi: Mittal Publications. p.6
- Sonawalkar, Prasun. (1990). 'Uncertainty grips Mizoram Govt.'. The Times of India News Service. Guwahati: 07 June. *The Times of India*. New Delhi: 08 June
- Staff Reporter. (2007). 'AR removal tops Zorama concerns'. *Newslink*. Aizawl: 07 November.
- Thanga, L.B. (1978). *The Mizos: A study in Racial Personality*. Guwahati: United Publishers.
- The Times of India*. (1990). 'JD decision shocks Mizoram'. The Times of India News Service. Aizawl: 16 June. New Delhi: 17 June.
- Today News Service. (2010). 'The Most Tragic Day: Aizawl Bomb Ni'. *Zoram Today*. Aizawl: 08 March.
- Vanlalhluna, D.H. (1996). Mizoram Assembly as an instrument of Social Change. *Proceedings*. NEIHA, 16th session; Government of Mizoram.
- Vanlalvena, K. (2010). 'India Sarkar-in Aizawl bomb chiang'. *Zoram Today*. Aizawl: 08 March.
- Verghese, Brig. & C. L. Thanzawna. (1997). *A History of the Mizos*. Vols. I & II. New Delhi: Vikas Publishing House.
- Williams, R. (1977). *Marxism and literature*. Oxford: Oxford University Press. pp.116-117.
- Zaithanchhungi. (1990). *Israel- Mizo Identity*. Aizawl: J.R Bros offset Printer.
- Zama, Margaret.Ch. (2006). 'Origin Myths of the Mizo'. (Section I: Where the Sun Rises: Creation Myths and Oral Narratives) in Geeti Sen. (Ed.). (2006). *Where the Sun Rises When Shadows Fall: The North-East*. New Delhi: Oxford University Press/ India International Centre.
- Zamawia, R. (2007). *Zofate Zinkawngah: Zalenna Mei a Mit Tur a Ni Lo*. Aizawl: Lengchhawn Press.
- Zote, Mona. (2006). 'Heaven in Hell: A Paradox'. (Section IV: The Conflict of Identities) in Geeti Sen (Ed.). (2006). *Where the Sun Rises When Shadows Fall: The North-East*. New Delhi: Oxford University Press/ India International Centre.

Personal Interviews :

Pi Rochhungi. *Personal Interview*. Babutlang, Aizawl: 18 February 2008.

Pi Vanramchhuangi ('Ruafelanu'). (Director HRLN Mizoram, Social Activist). *Personal Interview*. Chaltlang, Aizawl: 28 & 29 January 2008.

Professor F. Lalremsiama (Department of History, Johnson's College). *Personal Interview*. Khatla, Aizawl: 26 January 2008.

Professor Thangchungnunga (Department of Economics, Mizoram University, Main Campus). *Personal Interview*. Tanhril, Aizawl: 24 January 2008.

Pu J. Lalhruaisanga (Lecturer, Department of Political Science, MICE). *Personal Interview*. Venghlui, Aizawl: 29 January 2008.

Pu Lalchamliana (Sr. Lecturer, Department of Political Science, Pachhunga University College, Aizawl). *Personal Interview*. Tanhril, Aizawl: 8-11 March 2010.

Pu Lianhmingthanga (Senior Research Officer, 'Tribal Research Institute', Art & Culture Department, Government of Mizoram, McDonald Hill). *Personal Interview*. Zarkawt, Aizawl: 21 and 22 January 2008.

Pu Zaliana, (Senior Research Officer, 'Tribal Research Institute', Art & Culture Department, Government of Mizoram, McDonald Hill). *Personal Interview*. Zarkawt, Aizawl: 22, 23 & 24 January 2008

Reviewed Work : Pier M. Larson, *Ratsitanina's gift : A Tale of Malagasy Ancestors and Language in Mauritius*, Centre for Research on Slavery and Indenture, University of Mauritius, 2009, 63 p. ISBN 978-99903-73-26-4

Par Solofo Randrianja, Université de Toamasina, Madagascar

Cet ouvrage mérite l'attention pour plusieurs raisons. L'une des premières est qu'il est présenté comme la première œuvre éditée par le Centre for Research on Slavery and Indenture, de l'Université de Maurice. En dépit de son contenu qui se veut démystificateur, il consacre deux idées liées et rarement acceptées dans la région même dans les milieux académiques : celle de l'importance de l'esclavage dans la construction de l'identité des habitants des îles du sud ouest de l'océan Indien d'une part et d'autre part celle de la circulation des personnes dans ce processus.

De modeste taille, l'ouvrage retrace une partie de la vie de Ratsitanina. Né à Madagascar dans les années 1870, Ratsitanina fut exécuté à Maurice en 1822. Sa famille d'origine fit partie des groupes dirigeants de la région de l'Imerina. En effet, son père fut non seulement un des proches conseillers d'Andrianampoinimerina, présenté comme le fondateur du royaume merina amené à unifier politiquement l'ensemble de l'île, mais un de ses frères fut également marié à une des filles de ce dernier. Pier Larson restitue de manière convaincante et concise le milieu social de Ratsitanina pour faire comprendre ce qu'il adviendra par la suite.

Le père de Ratsitanina aida Andrianampoinimerina comme officier supérieur dans ses armées, dans sa conquête puis dans l'affermissement de son pouvoir. Son fils y fut initié à l'exercice des droits liés à son rang. Avec son père, il bénéficia des avantages liés à la charge militaire et en vécut confortablement. Les officiers se payaient en effet sur les pillages des vaincus et les esclaves comptaient parmi les biens les plus précieux. Ratsitanina fut ainsi un grand marchand d'esclaves vendus dans les îles aux alentours.

La famille comptait aussi parmi les gardiens des talismans royaux (*sampy*) sur lesquels la royauté avait assis sa légitimité. Elle en tirait un immense prestige social. Elle avait de même mis sur un des frères de Radama 1er comme successeur d'Andrianampoinimerina au su de celui-ci qui lui en voulut évidemment de ce choix. Il fut de plus en plus convaincu de la nécessité de se défaire des anciens supports d'Andrianampoinimerina, son père en vue de mettre en place son propre réseau.

L'avènement de Radama 1er en 1809 entama donc progressivement la position de la famille et celle particulière de Ratsitanina par la même occasion. Son père fut écarté de l'armée et devint grand juge, perdant du même coup une source de revenus non négligeables. Ce changement ne fut pas perçu comme une promotion mais plutôt comme l'expression de la volonté du souverain d'écarter la famille du cercle immédiat du pouvoir.

Dans le même ordre des choses, le recours aux missionnaires britanniques, corollaire de traité de 1817 signé par Radama 1^{er} avec les Britanniques réduisit non seulement l'influence des talismans dans les croyances religieuses mais par la même occasion celle des gardiens des sampy.

Ces événements affermirent l'animosité de Ratsitatanina à l'encontre de Radama. Celui-ci se décida au passage à l'acte en octobre 1821. L'armée de Radama revenait alors victorieuse mais exsangue d'une campagne dans l'ouest de la Grande île. Et Ratsitatanina comptait parmi les officiers. La campagne, mal préparée, se termina par la mort de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, plus victimes de la défaillance de l'intendance que de la guerre proprement dite. Ratsitatanina tenta d'assassiner Radama alors qu'il se reposait dans sa tente en attendant de rentrer dans la capitale du royaume. Ratsitatanina fut stoppé à temps, jugé et condamné à mort pour régicide.

Il ne fut pas exécuté car il était un officier supérieur avec une certaine influence dans l'armée d'une part et d'autre part il avait demandé à être soumis à l'ordalie pour démontrer son innocence. De plus son propre frère était marié à l'une des sœurs du roi. C'est ainsi qu'il fut exilé à Maurice où il débarqua le 3 janvier 1822.

Le prisonnier d'Etat, confiné au secret dans un bagné mal gardé, réussit à s'en échapper après six semaines de détention. Il s'enfuit dans les montagnes au centre de l'île où il fut rejoint par quelques esclaves malgaches en fuite. Comme à la Réunion, l'île sœur, le marronnage était vécu comme une menace directe à l'encontre du système esclavagiste et raciste. La fuite de Ratsitatanina et le fait qu'il ait été rejoint par des esclaves malgaches ont été vécus sur ce mode. Pourtant, ils étaient moins d'une vingtaine, un nombre dérisoire pour une telle entreprise. Ratsitatanina et ses compagnons d'infortune furent capturés rapidement et jugés selon les allégations de révolte et autres tentatives de brûler plantations et propriétés coloniales. Le fait que le personnage ait été un militaire aguerri alimenta ces rumeurs et ne joua pas en sa faveur. Selon l'auteur, celles-ci étaient non fondées car il semble que Ratsitatanina ait plutôt cherché à rentrer à Madagascar en s'emparant d'un bateau.

Il fut décapité ainsi que certains de ses compagnons.

Cette trajectoire de Ratsitatanina permet à Pier Larson de démystifier le personnage considéré localement comme une icône identitaire de la lutte contre l'esclavage. Mais au-delà, l'ouvrage s'interroge surtout sur le statut de l'esclavage dans la construction des identités insulaires dans cette région du monde, autant sur le plan de la langue que sur celui de la culture.

Parallèlement, à Madagascar et aux Comores, quelques travaux commencent à prendre en considération ces aspects de la dite créolité. Les mécanismes semblent similaires sinon proches. Assurément le chantier n'est qu'à peine entamé.

an afro-asian dialogue

IDENTITY CULTURE & POLITICS



Volume 11 Number 2, December 2010

ICES

CODESRIA



CODESRIA